

ÉDITION
ORIGINALE 1976

JOHN SEYMOUR



— LE GRAND GUIDE MARABOUT DE —
L'AUTOSUFFISANCE

CULTIVER SON POTAGER ET SON VERGER – ÉLEVER DES ANIMAUX – RECUEILLIR DU MIEL – BRASSER
SA BIÈRE – CONSTRUIRE SA MAISON – ÉCONOMISER L'ÉNERGIE – REVIVRE À LA CAMPAGNE



MARABOUT



LE GRAND GUIDE MARABOUT DE

L'AUTOSUFFISANCE

JOHN SEYMOUR

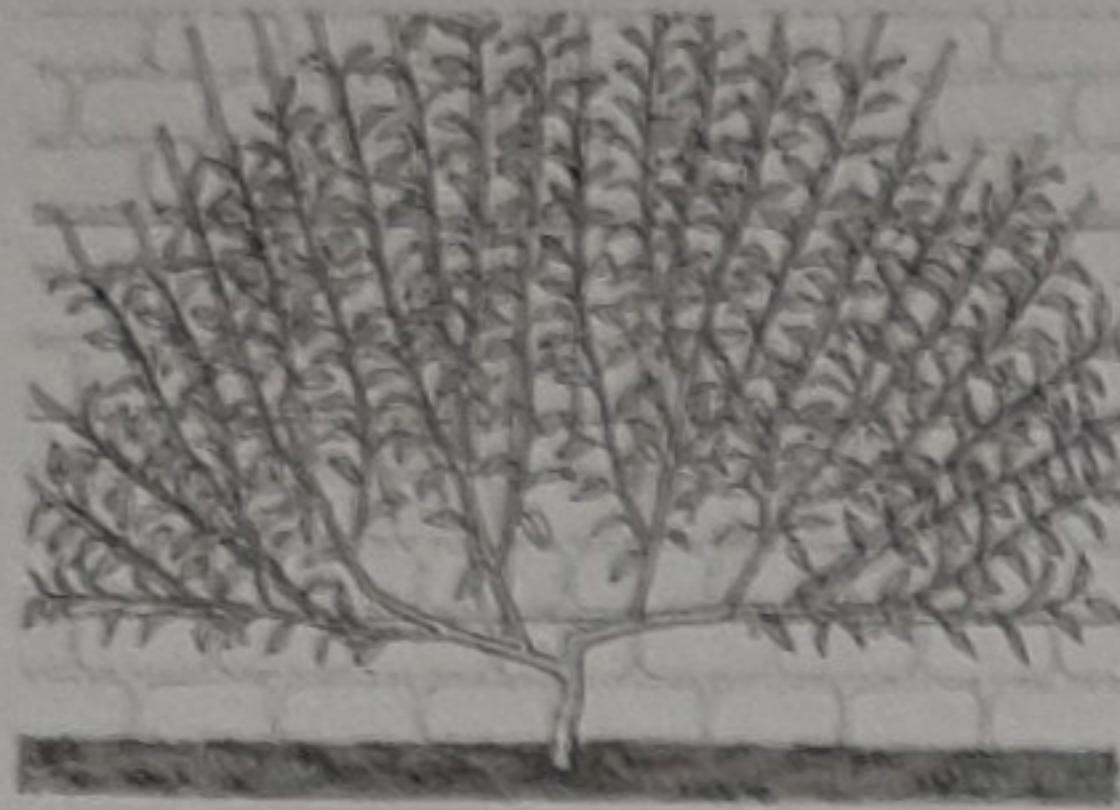
AVEC WILL SUTHERLAND

PRÉFACE DE HUGH FEARNLEY-WHITTINGSTALL



MARABOUT

Sommaire



Avant-propos	
de Hugh Fearnley-Whittingstall	7
Préfaces de l'édition 2019	8
Préfaces de l'édition précédente	10
Introduction	12

CHAPITRE PREMIER **SENS DE L'AUTARCIE**

Revivre à la campagne	18
L'homme et son environnement	20
Le cycle naturel	24
Les saisons	26
Le jardin urbain	28
Le jardin partagé	30
Le domaine d'un demi-hectare	32
Le domaine de 2,5 hectares	37

CHAPITRE DEUX **PRODUITS DU JARDIN**

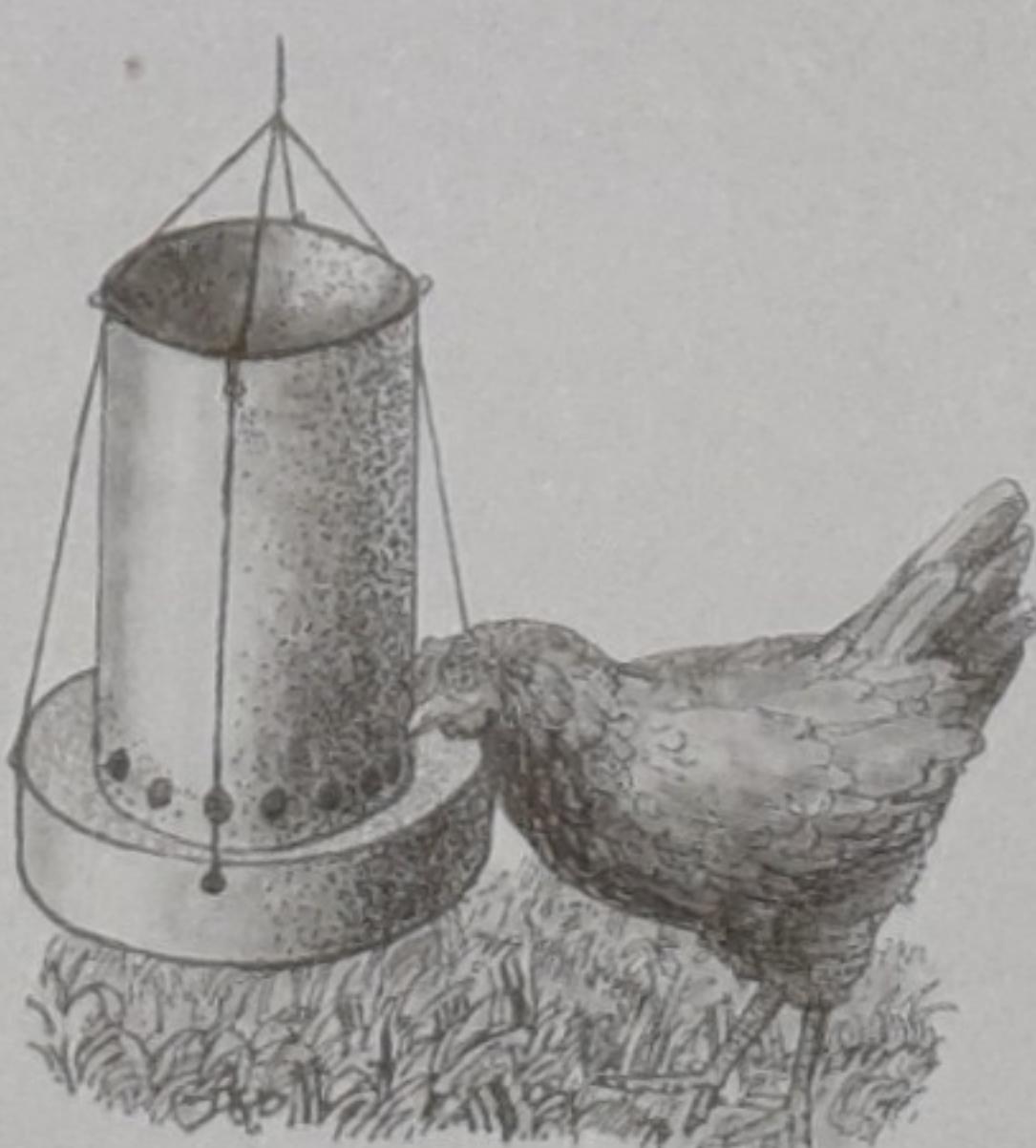
Le jardin nourricier	42
Le lit de semences grossier	46
Semer et planter	48
Cultiver sous châssis	50
Lutter contre les parasites	52
Nuisibles et maladies	54
Index illustré des légumes, des fruits et des plantes aromatiques	57
Les parties comestibles des plantes	58
Les légumes-racines	62



Les légumes-tiges	64
Les légumes-feuilles	66
Légumes-fleurs et légumes-fruits	74
Les céréales et les légumineuses	76
Les fruits	80
Les engrais verts	88
La culture des légumes	89
La culture des herbes aromatiques	143
La culture des fruits	155
Soin des arbres fruitiers	178
Les légumes durant l'année	180
Hiver	182
Printemps	184
Début de l'été	186
Fin de l'été	188
Automne	190
La serre	192

CHAPITRE TROIS **PRODUITS D'ORIGINE ANIMALE**

La ferme vivante	196
La vache	198
Le bœuf	204
La chèvre	206
Le cochon	208
Le mouton	215

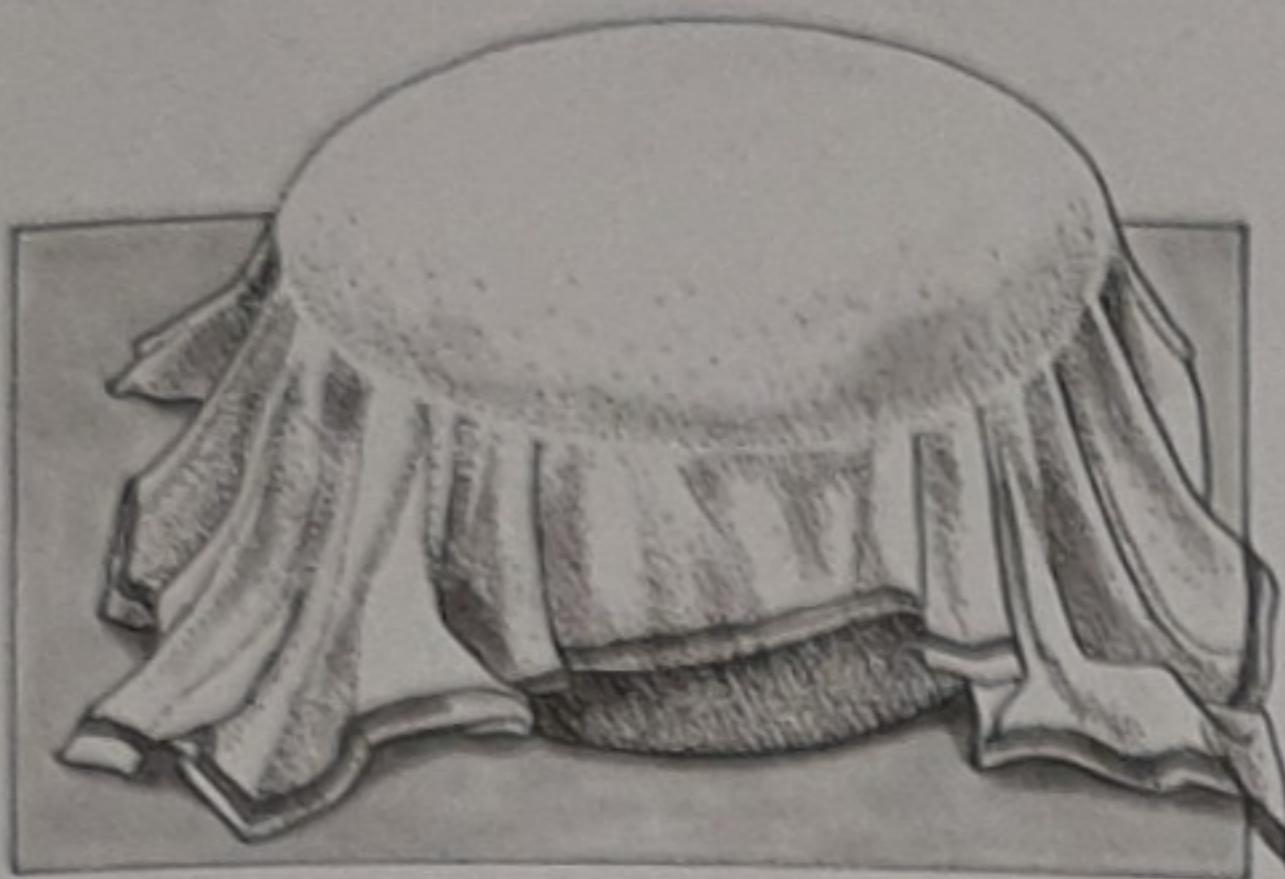


La volaille	220
Le lapin	226
Abeilles et miel	227

CHAPITRE QUATRE **PRODUITS DES CHAMPS**

Défricher le terrain	232
Drainer le terrain	234
Irriguer la terre	236
Utiliser le bois	237
Haies et clôtures	240
Le cheval de trait	244
Cheval ou cheval-vapeur	246
Préparer la terre et semer	247
Moissonner	250
Les céréales	252
Le blé	254
Moudre le grain	255
L'avoine et le seigle	256
L'orge	257
Le maïs	258
Le riz	259
Cultiver pour presser	260
Cultures à racines	261
Herbe et foin	268





CHAPITRE CINQ

PRODUITS DE CHASSE ET DE PÊCHE

Le gibier 274

Poissons et crustacés 276

Plantes, noix et baies 280

Les champignons 282

CHAPITRE SIX **DANS LA LAITERIE**

La grange et l'étable 286

La laiterie 288

Faire du beurre et de la crème 290

Faire du fromage 293

CHAPITRE SEPT **DANS LA CUISINE**

La réserve orientée au nord 298

Stocker fruits et légumes 300

Faire du pain 302

Mettre en conserve 306

Congeler 308

Mettre en bocaux 310

Faire des pickles et du chutney 312

Faire de la confiture et du sirop 314

Gâteaux, biscuits et entremets 316



Les viandes 317

Le poisson 318

Les légumes 319

CHAPITRE HUIT **BRASSAGE ET VINIFICATION**

Les rudiments du brassage 322

Malter l'orge 323

Faire de la bière 324

Faire du vin 328

Faire du cidre et du vinaigre 332

CHAPITRE NEUF **ÉNERGIE ET DÉCHETS**

Nourrir son jardin 336

Les toilettes sèches 338

Le traitement des déchets 340

Économiser l'énergie 342

Énergie hydraulique 344

Énergie solaire 346

Déchets organiques 349

Énergie éolienne 350

CHAPITRE DIX **ARTISANAT ET SAVOIR-FAIRE**

L'atelier 354

La construction 356

Sources et plomberie 359

Noeuds et corderie 360

La vannerie 362

La poterie 364

Filer la laine et le coton 366

Teindre et tisser 368

Filer le lin 370

Apprêter et tanner le cuir 371

Faire des briques et des tuiles 372

Travailler la pierre 374

Travailler les métaux 376

Construire / couvrir de chaume 378

Le fauchage 380

Le travail du bois 382

Les articles ménagers 386

Puits, étangs et pisciculture 388

Le fourneau universel 389

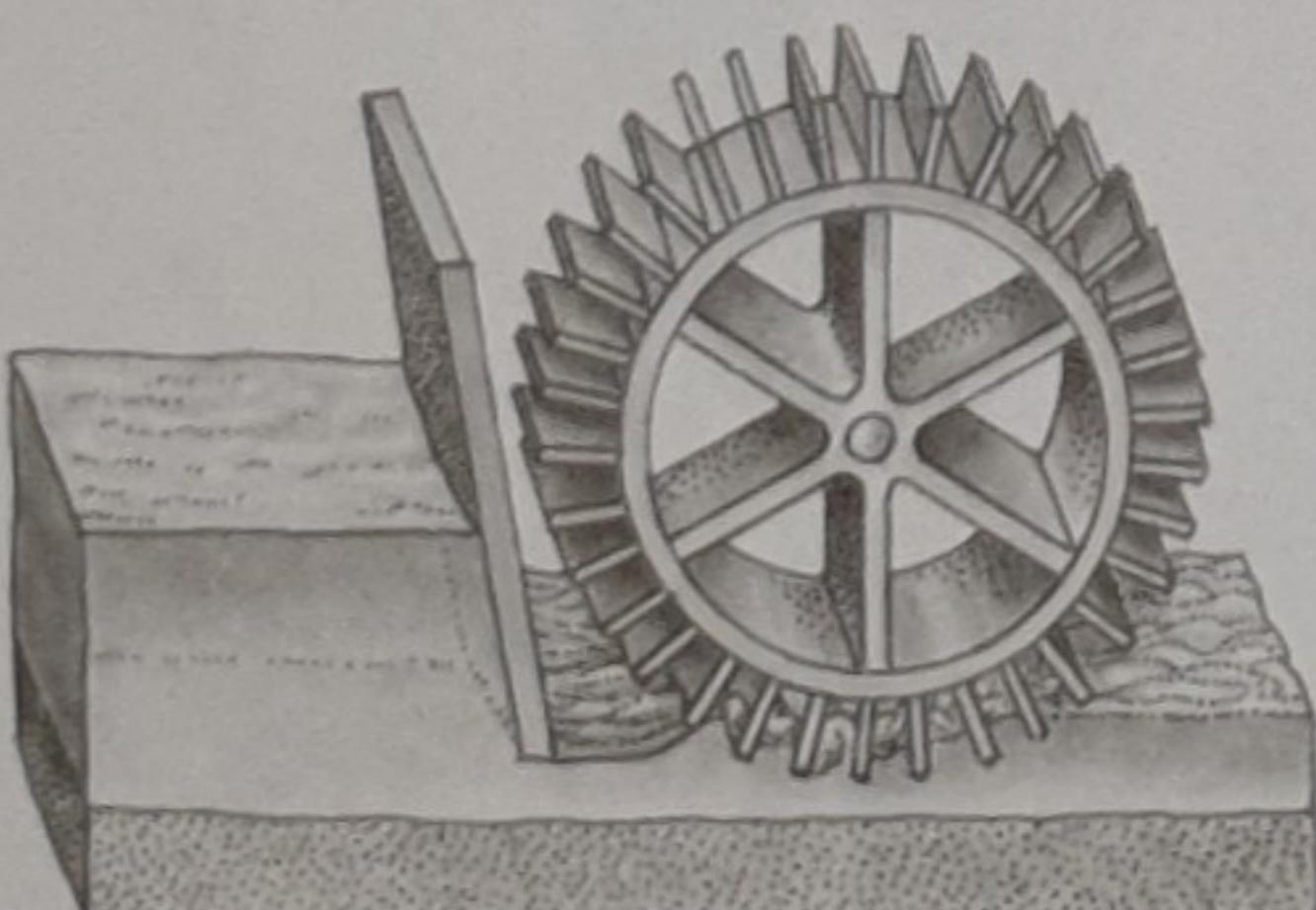
Revivre à la campagne 390

Glossaire 400

Index 402

Adresses utiles / Remerciements 407

Les auteurs 408



AVERTISSEMENT :

Ce livre est une reproduction intégrale du classique écrit par John Seymour en 1976. Certains des traitements qu'il recommandait ne sont plus autorisés à la vente et l'éditeur a pris soin de les signaler par des astérisques dans le texte.

L'éditeur décline toute responsabilité pour tout dommage matériel ou corporel résultant de l'emploi de pesticides.



Avant-propos

Je suis un lecteur attentif et un fan des écrits de John Seymour depuis de longues années. Il a su motiver tous ceux qui veulent mener une vie plus respectueuse de la nature et, bien qu'il nous ait quittés en 2004, son œuvre reste pertinente et importante – et, bien sûr, incroyablement utile. Ce livre emblématique en est l'expression parfaite. Entre le manuel de jardinage et le manifeste, il déborde de vigueur, d'énergie et de bon sens et déclare sans fard mais sur un ton joyeux que la belle vie, non seulement c'est possible, mais nécessaire. Seymour ne s'attendait pas à ce que tout le monde saute sur une binette et parte travailler un bout de terrain à la campagne. Mais il était intimement convaincu que pour réagir à l'influence toujours plus envahissante de l'industrie alimentaire et de l'agriculture intensive, nous pouvons tous trouver un mode de vie plus simple mais plus enrichissant, nous pouvons tous redécouvrir nos points forts et nos savoir-faire pour produire et savourer des aliments meilleurs et plus frais. Avant même de vérifier la valeur des conseils de John dans la pratique – ses excellents conseils sur la culture des fraises ou l'art de saler un jambon –, c'est déjà un pur plaisir que de les lire. Il écrit avec une verve et une clarté, avec un humour plein d'ironie et d'autodérision qui vous scotchent au livre et vous emmènent bien plus loin que le paragraphe technique que vous vouliez consulter à l'origine. Cherchez l'article sur le pain et vous passerez à la « mise en bouteille » et à « faire sa bière » sans vous en rendre compte. Cela dit, vous vous demanderez peut-être, après un premier survol, si c'est bien un livre pour vous. Pour Seymour, l'être humain possède des ressources sans limites et il est toujours ravi de parler des haies d'épineux ou des toilettes sèches, qui sont pour lui de projets aussi réalisables qu'un rang de petits pois. Si vos tentatives d'autarcie se sont limitées jusque là à semer des radis, ces idées risquent de vous effrayer. Dans un premier temps, ne soyez pas affolé par les WC sans chasse d'eau.

Ces textes ne s'adressent pas qu'aux lecteurs désireux de sortir du réseau (mais ils aideront ceux dont c'est l'intention). Ils visent tous ceux qui, comme Seymour, pensent que les tendances actuelles de l'industrialisation, de la mondialisation et de la monoculture sont dangereuses, affolantes et stupides. Les principes exposés ont un sens pour nous tous et fonctionnent à plusieurs niveaux : nourrir la terre, assumer ses responsabilités, apprécier la simplicité, savoir se contenter du nécessaire. Feuilletez ce livre et il ne tardera pas à vous guider dans vos choix, vos achats et votre cuisine, vos cultures et votre vie. Peut-être décidez-vous tout bonnement de faire pousser des aromatiques au lieu d'acheter les versions chétives et forcées en vente dans les supermarchés. Or, même ces petits gestes ont leur importance. Seymour nous encourage à faire plus, autant qu'il nous en donne les moyens, bien sûr : planter un carré de légumes, trois-quatre arbres fruitiers, élever quelques poules et même un couple de porcs. En suivant ses conseils, j'ai mené à bien toutes ces opérations qui nous ont procuré tant de joies, à ma famille et à moi-même. Que nous choisissions de suivre tel ou tel de ses conseils judicieux, nous pouvons tous prendre part à cette aventure passionnante pour vivre davantage en autarcie. Ce qui n'est pas revenir en arrière, vers un passé idéalisé, selon Seymour, mais aller de l'avant, se tourner vers un mode de vie nouveau et meilleur. Seymour a vécu selon ses idées. Il a travaillé dur, à la sueur de son front, et il a goûté aux doux fruits de son labeur. C'est pourquoi ce livre est aussi pertinent qu'il est agréable à lire. Je suis vraiment heureux que cette édition le fasse découvrir à de nouveaux lecteurs. Et je suis sûr qu'ils ne vont pas tarder à barbouiller les pages de jus de mûre et de bonne terre, comme je l'ai fait, pendant de longues années.

Hugh Fearnley-Whittingstall

Préfaces de l'édition 2019

Will Sutherland

J'ai rencontré John Seymour pour la première fois il y a dix ans. Je venais de démissionner de mon poste de consultant senior auprès des cadres supérieurs de la City (à Londres) et j'étais le rédacteur en chef d'un magazine politique alternatif intitulé *Ideas for Tomorrow Today*. Après avoir découvert les ouvrages de John, je lui ai demandé de participer à une conférence que j'avais organisée avant la tenue du Sommet de la Terre des Nations unies à Rio. John Seymour avait écrit la première version *The Complete Book of Self-Sufficiency* en 1976, ouvrage qui s'est vendu à plus de 600 000 exemplaires et qui est la bible de tous ceux qui envisagent de passer à la « vraie vie ». Le Sommet passé, j'ai eu envie d'adopter une partie des préceptes philosophiques de ce livre.

Je n'oublierai jamais ma première visite chez John et sa compagne, Angela Ashe. La plus obscure des nuits d'hiver enrobait ma moto BMW tandis qu'elle tentait péniblement de se frayer un chemin dans la boue profonde des routes irlandaises. Avec toute l'objectivité acquise pendant mes années de fonctionnariat à Whitehall, j'entrevois la perspective d'achever



mon premier voyage en Irlande embourré dans le fumier. Mais le destin m'a souri, la boue m'a libéré et une adorable famille irlandaise m'a remis sur le chemin de Killowen. Le dîner fut délicieux, le poêle marchait et je me suis intégré dans une approche de la vie et du mode de vie totalement différente.

Nous avons dégusté leur bœuf, bu leur bière et apprécié une crème glacée maison extraordinairement succulente. Nous avons pris un whisky après dîner et Angela a chanté des chansons, accompagnée au son de l'accordéon de John.

Aujourd'hui, bien des années plus tard, John est malheureusement décédé (en 2004, à l'âge de 90 ans). Nous l'avons enterré à son ancienne ferme au Pays de Galles et, avec joie et grâce à l'aide de Dorling Kindersley, nous avons pu améliorer et développer davantage son ouvrage *The Complete Book of Self-sufficiency*, en 2003 devenu

The New Complete Book of Self-sufficiency. L'œuvre de John perdure ainsi et n'a sûrement jamais été aussi importante. Si ses idées ont pu sembler marginales, voire extravagantes, à la publication de son ouvrage en 1976, elles ont finalement rapidement atteint le grand public.

Bien sûr, mon parcours ne s'est pas arrêté à Killowen, qui fut le début d'une vie nouvelle et meilleure, ce dont je me rends compte aujourd'hui. En 2001, Angela et moi nous sommes mariés et nous avons maintenant deux enfants adultes, qu'en bons adeptes de l'autarcie nous avons éduqués à la maison jusqu'à leur adolescence. J'ai quitté Killowen en 2010 pour vivre en France, mais j'ai continué à donner chaque année les cours d'autarcie que nous avions inaugurés avec John il y a plus de vingt ans. Aujourd'hui, ils ont pour cadre un superbe potager victorien du Northumberland. Cela réchauffe le cœur de constater l'intérêt accru, en 2018, pour ce que le public (et même ceux qui nous gouvernent) appelle le « bien-être », plutôt que pour l'accumulation délirante de biens de consommation. Par ailleurs, les cours sur la culture et le jardinage se multiplient !

La plupart des participants à ces cours ont très bien réussi dans la vie, selon les critères conventionnels. Ce qu'ils ont en commun, c'est le sentiment de passer à côté de quelque chose d'essentiel. Ces managers débordés veulent reprendre le contrôle de leur vie. Ils croient, ou rêvent, si vous voulez, qu'ils y arriveront en sortant du bureau, de la ville et en allant au grand air. Les rêves, bien sûr, virent facilement au cauchemar, ce qu'a démontré plus d'une série télé à succès. L'objectif de ce livre, c'est de vous procurer les connaissances et des conseils avisés pour que vos espoirs ne conduisent pas à un désastre. Si vous êtes raisonnable, prenez votre temps. Ne vous étonnez pas si votre désir de changement vous emmène dans des directions inattendues – après tout, les surprises sont le piment de la vie. Alors attrapez votre bêche et vivez votre vie !

Anne Sears

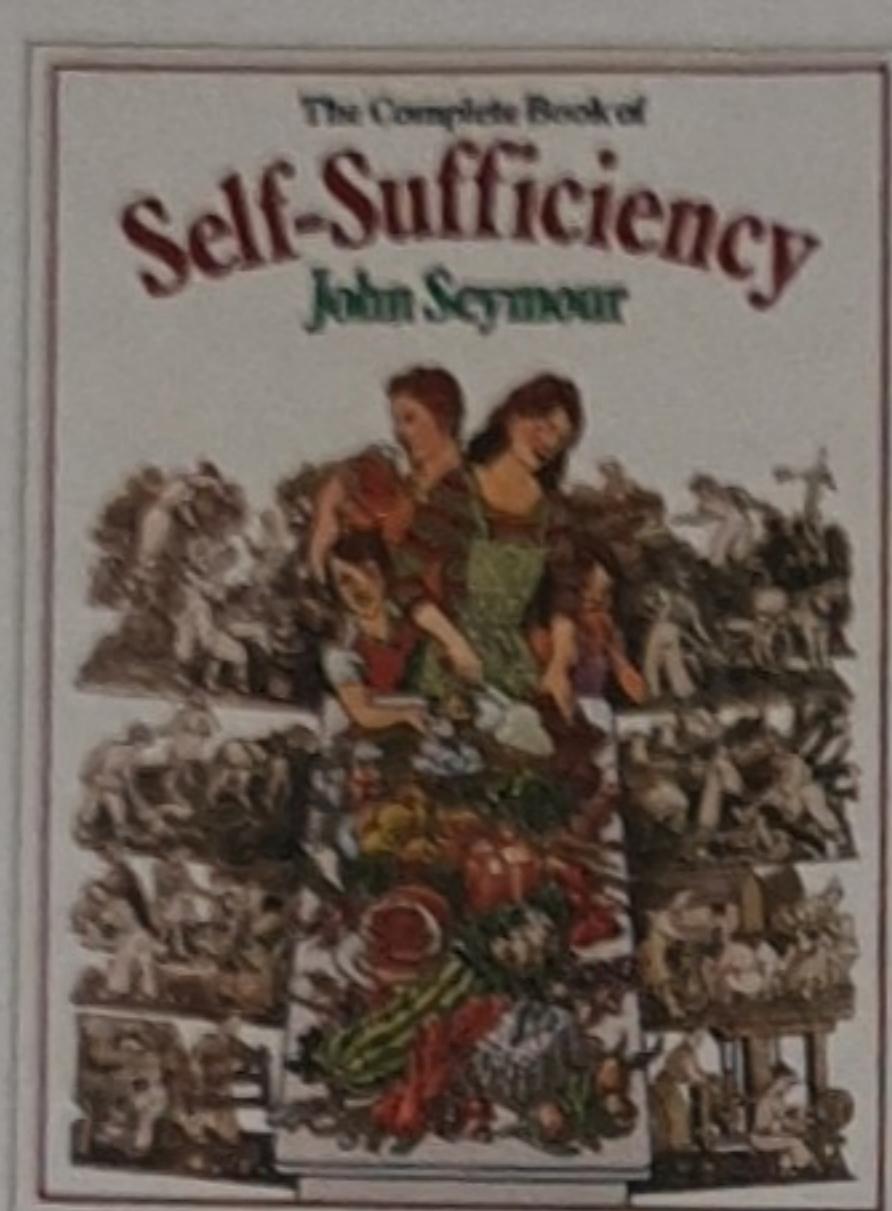
Grandir dans la maison de John et de Sally Seymour ne fut pas ce qu'il est convenu d'appeler une enfance normale et je me suis rendu compte très tôt que nous suivions un chemin différent de la tendance générale, dominée par la consommation. Cependant, avec le temps, de plus en plus de gens s'intéressèrent au mode de vie choisi par mes parents. Pour moi, c'était une surprise de voir cet intérêt pour le mouvement du « retour à la campagne ». Je ne comprenais pas vraiment pourquoi des visiteurs se précipitaient chez nous, après avoir lu *The Complete Book of Self-Sufficiency*, même si nous étions ravis de leur offrir l'hospitalité. Lorsqu'il fut publié, il suscita un regain d'intérêt qui nous valut une modeste célébrité. Des nuées d'équipes de tournage et de journalistes et encore plus de visiteurs vinrent nous trouver et tenter l'expérience passionnante et épanouissante de la vie en autarcie. Dans mon univers d'adolescente des années 1970, la célébrité était supposée récompenser des chefs-d'œuvre artistiques ou littéraires, de hauts faits accomplis par des héros très beaux – mais pas un potager. Naturellement, l'autarcie va bien au-delà.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, à la ferme, nous avons toujours vécu dans l'abondance et notre vie avait un but. Elle résultait d'un choix délibéré de nos parents, qui voulaient perpétuer des techniques agricoles ancestrales et leur associer des idées et des technologies nouvelles. Ils avaient décidé, après mûre réflexion, de mener une vie modeste et méritante dans un monde de plus en plus voué à la prodigalité et au gaspillage. Ce fut un plaisir de travailler ensemble et d'en goûter les fruits. Pour John et Sally, le labeur physique n'avait rien d'une épreuve. John définissait ainsi le bonheur : « Se mettre à table affamé et au lit fatigué. » Je me souviens très bien de John et de Sally discutant des différentes manières d'aborder une tâche, associant leurs aptitudes personnelles ou découvrant les méthodes adéquates en essayant, en analysant leurs erreurs, avec une détermination inébranlable. Toute la famille vivait chaque minute de l'histoire qui se jouait sous ses yeux, les luttes et les triomphes, et les récompenses. Rien ne peut égaler la fierté ressentie par tous ceux qui ont contribué au but commun : déposer sur la table des aliments frais fournis par la terre. Nous avions des légumes pleins de vitamines, des animaux heureux et une terre saine, nous trouvions le temps de célébrer le passage des saisons avec nos bons amis et voisins et chacun cultivait son violon d'Ingres.

Même si ses livres ont plus de quarante ans, les méthodes et les idées de mon père sont toujours pertinentes. Il est inévitable que certaines techniques soient dépassées, l'époque et les opinions ayant évolué. Les méthodes de contrôle des insectes et les aliments pour animaux qu'il préconise ne sont pas toujours bio, ni même éthiques, d'autres ne sont même plus autorisés. L'utilisation de la tourbe, par exemple, n'est pas écologique, ni morale. Dans mon jardin, j'utilise un filet contre la mouche du chou, la piéride du chou, les mouches de la carotte et de l'oignon, qui éloigne aussi les oiseaux. Une démarche plus en harmonie avec les principes de la permaculture a aussi ses adeptes. Après tout, les « mauvaises herbes » et les « ravageurs » sont aussi des êtres vivants – qui ne se trouvent pas au bon endroit, d'après *Homo sapiens*. Au fur et à mesure que nous savons mieux ce qui est bon pour notre santé, nos habitudes alimentaires évoluent et nous mettons les méthodes d'autrefois au goût du jour. Aujourd'hui, le pain au levain et divers autres aliments fermentés, comme la choucroute, le kimchi et le kéfir, ont la cote. Tous sont délicieux, faciles à digérer et censés faire le plus grand bien à la santé.

John s'est efforcé sans relâche de sensibiliser le public aux ravages que nous infligeons à notre environnement. Il voyait que l'on pouvait mener une vie bien plus simple, bien plus satisfaisante, en travaillant en harmonie avec la nature et non contre elle. Toujours pragmatique, avec son franc-parler, il inspire la confiance, donne de l'assurance, aide les gens à atteindre leurs objectifs et les encourage à concrétiser leurs rêves. Ses livres sont pleins de gaieté et faciles à lire, mais le message sous-jacent est d'une extrême gravité et c'est courir à notre perte que de l'ignorer. John serait ravi de voir que certains éléments de l'establishment se rallient désormais à ses idées et à celles de ses amis et de ceux qui pensaient comme lui, notamment Fritz Schumacher, Leopold Kohr et Satish Kumar. Les communes cherchent à favoriser les énergies, les transports et les chaînes alimentaires durables – le respect de l'environnement n'est plus un vain mot. Nous sommes incités à prendre nos responsabilités, pour nous et notre planète. John disait : « Vivez simplement avec la nature et vous trouverez le plaisir, le bien-être et la vraie civilisation dans les choses simples. »

Préfaces de l'édition précédente



COUVERTURE DU PREMIER OUVRAGE DE JOHN SEYMOUR.

Cet ouvrage est apparu il y a plus de vingt-cinq ans, fruit de la création de Dorling Kindersley, que j'ai un tout petit peu aidé, mais publié par Faber and Faber. Depuis que je l'ai écrit, ce livre a certainement fait du chemin. J'ai voyagé dans des dizaines de pays depuis (sur quatre continents en fait) et, dans chacun, les gens sont venus à ma rencontre en me tendant un exemplaire pour que je le signe. J'ai été ravi de noter que des taches de vin maculaient les pages des rubriques sur la viticulture, et de jolies salissures sur les pages de jardinage. Je l'ai en effet actualisé pour qu'il s'adapte au nouveau millénaire, sans pour autant sacrifier aucune des techniques et des astuces qui m'ont bien servi autrefois et dont je me sers encore aujourd'hui. J'ai rédigé la première version de cet ouvrage en 1975, et je pense aujourd'hui que sa raison d'être est bien plus urgente. Peu nombreux sont ceux qui ignorent aujourd'hui que la situation dans laquelle l'homme et la femme se sont engagés ne peut plus durer. Nous perturbons notre atmosphère à une vitesse effrayante – nous altérons le climat de la planète – nous brûlons les énormes réserves de carbone de la Terre à un rythme effréné. Nous dépendons fortement des combustibles fossiles disponibles dont l'indisponibilité provoquerait une catastrophe. Comment nourrir et faire fonctionner nos grandes villes sans carburants ? Il est aujourd'hui urgent de désagréger le tissu tout entier du commerce mondial et de le remplacer par une organisation moins gourmande en carburants, moins polluante et moins dangereuse.

Beaucoup le savent, mais tous ont peur que leur qualité de vie ne s'amoindrisse si nous changeons le cours des choses. Eh bien, cet ouvrage a pour but de prouver que tel n'est pas le cas. Nous pouvons vivre sans ravager notre planète – et bien vivre par-dessus le marché ! Nous nous sommes permis d'en arriver là où nous sommes à cause des « rouages aveugles du marché ». Mais nous ne sommes pas aveugles, aussi devons-nous commencer à faire preuve de bon sens pour « capturer cet ordre triste des choses et le refaire selon le désir du cœur », comme le disait le sage Omar Khayam.

THE NEW COMPLETE BOOK OF SELF-SUFFICIENCY (2003), John Seymour

Nous permettre de dépendre de quelque grande Chose créée par les Marchands du Temple est une pure folie. L'heure est venue de nous passer de ce dont nous n'avons pas besoin, afin de pouvoir vivre une vie plus simple et plus heureuse. Des aliments savoureux, des vêtements confortables, une maison fonctionnelle et une vraie culture – voilà ce qui importe vraiment. Le seul moyen que nous, gens ordinaires, ayons d'y parvenir est de boycotter les énormes multinationales qui détruisent notre planète – et de créer une nouvelle ère – une ère de Guérison pour remplacer notre ère de Déprédation.

Je souhaite remercier mes comparses autarciques, Will Sutherland et Angela Ashe, pour l'aide indéfectible qu'ils m'ont apportée ces trente dernières années. Ils ont partagé mes expériences et mes travaux, ainsi que toutes les joies de ce mode de vie, et se sont associés à mes côtés pour créer une école de l'autosuffisance en Irlande, dans laquelle chaque homme, femme et enfant honnête est le bienvenu, sous réserve qu'il puisse payer son inscription ! Bien sûr, j'ai appris beaucoup de choses depuis que j'ai écrit cet ouvrage (quand vous cessez d'apprendre les choses, c'est qu'on vous emporte dans une boîte), et je continue à vivre une vie agréable en autarcie. Il y a peu de chose dans ce livre que je n'ai réalisé moi-même – sauf, peut-être, maladroitement. Je me suis lancé dans de nombreuses aventures dont je n'avais pas la moindre idée du *modus operandi* – mais j'ai toujours fini par obtenir un résultat et en acquérant davantage de connaissances que j'en avais au départ.

Conseillerais-je à quelqu'un d'adopter ce style de vie ? Je ne conseillerais rien à personne. L'objet de ce livre n'est pas de forger la vie des autres mais simplement à aider les autres à faire ce qu'ils ont décidé d'entreprendre. Ce mode de vie me convient – il m'a permis de rester sain de corps, et en partie d'esprit, jusqu'à ma quatre-vingt-huitième année et m'a évité de nuire à notre pauvre planète.

Je donnerais simplement un conseil gratuit : n'essayez pas de tout faire d'un seul coup. Il s'agit d'un mode de vie bio et les processus organiques sont souvent lents et réguliers. Je voudrais également partager avec vous ma devise : « Je ne suis qu'un. Je ne peux faire que ce qu'un seul peut faire. Mais ce qu'un seul peut faire, je le ferai ! » Je vous souhaite une bonne culture de la terre ! (Ce qui est toujours mieux que la culture de l'argent !)

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1976), Dr. E.E. Schumacher, CBE

Nous pouvons faire les choses nous-mêmes ou encore payer d'autres personnes pour qu'elles les fassent à notre place. Tels sont les deux « systèmes » par lesquels nous fonctionnons ; nous pourrions les qualifier de « système autonome » et le « système d'interdépendance ». Le premier tend à produire des hommes et des femmes autonomes ; le dernier, des hommes et des femmes interdépendants. Toutes les sociétés actuelles sont organisées sur le mélange de ces deux systèmes, mais dans des proportions différentes.

Au cours du siècle dernier, un bouleversement historique énorme s'est produit dans le monde moderne : l'éloignement de l'autarcie et le rapprochement vers l'interdépendance. En conséquence, les gens sont de moins en moins autonomes et plus dépendants que jamais. Ils peuvent se prétendre bien plus instruits que leurs parents, mais il n'en demeure pas moins qu'ils sont incapables de faire quoi que ce soit par eux-mêmes. Ils dépendent en grande partie d'organisations fort complexes, de mécaniques très élaborées, de meilleurs revenus. Mais que se passe-t-il en cas de blocus, de panne, de grève, de chômage ? L'État leur fournira-t-il tout ce dont ils ont besoin ? Dans certains cas, oui ; dans d'autres, non. Beaucoup passent entre les mailles du filet, et ensuite ? Ils souffrent, sont découragés voire abattus. Pourquoi ne peuvent-ils pas s'en sortir seuls ? De manière générale, la réponse n'est que trop évidente : ils ne savent pas comment faire ; ils ne l'ont jamais fait et ne sauraient de toute façon pas par où commencer.

John Seymour peut nous apprendre à nous aider nous-mêmes, et c'est ce que fait son ouvrage. Il est l'un des grands pionniers de l'autarcie. Les pionniers n'existent pas pour qu'on les copie mais pour qu'on apprenne d'eux. Devrions-nous tous faire ce que John Seymour a fait ? Bien sûr que non. L'autarcie absolue est aussi déséquilibrante et finalement aussi abrutissante que l'interdépendance totale. Les pionniers nous montrent ce que l'on *peut* faire et il appartient à chacun de nous de décider ce que nous *devons* faire, à savoir, ce que nous devons faire pour apporter un tant soit peu d'équilibre dans nos existences.

Devrais-je essayer de cultiver *tout* ce dont ma famille et moi avons besoin pour vivre ? Si j'avais essayé, je

n'aurais rien pu faire d'autre. Et pour toutes les autres choses dont nous avons besoin ? Dois-je essayer de devenir homme à tout faire ? C'est peu probable, car je serais certainement inutile et inefficace dans la plupart des tâches. Mais faire pousser ou fabriquer quelque chose par moi-même ; pour moi-même : quel plaisir, quelle joie, quelle libération de tout sentiment de dépendance ! Et peut-être plus encore : quelle découverte de soi ! Être en contact avec le « vrai processus de création ». La créativité innée des gens n'est ni délibérée ni accidentelle ; négligez-la et elle deviendra une source intérieure de tracas. Elle peut vous détruire, vous et toutes vos relations ; à grande échelle, elle peut – non, elle le fera vraiment – détruire une société.

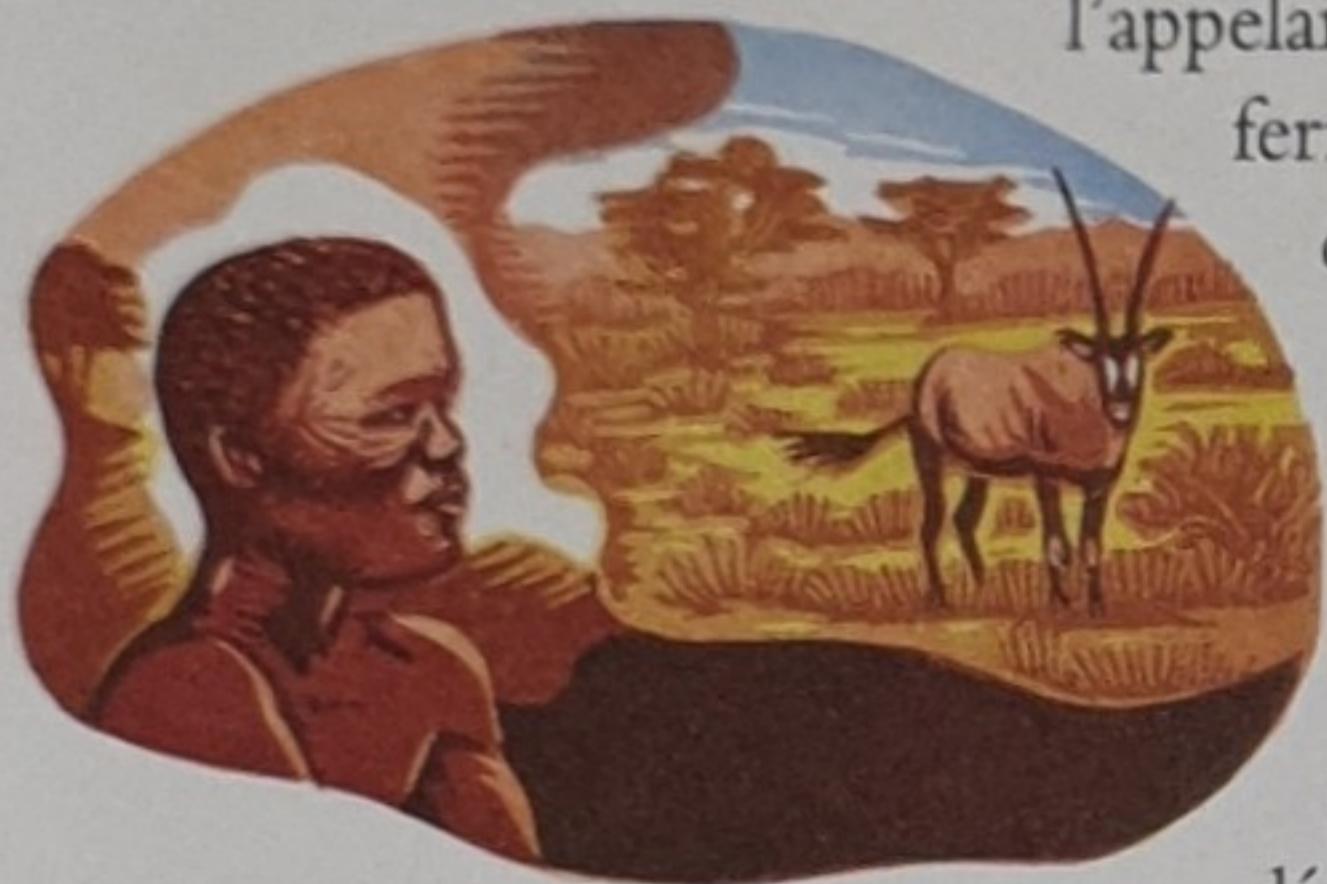
À l'inverse, rien ne peut empêcher la floraison d'une société qui s'efforce de donner libre cours à la créativité de ses membres – de *tous* ses membres. Cela ne peut être ni ordonné ni organisé par le haut. Nous ne pouvons demander qu'à nous-mêmes, et pas à un gouvernement, de créer ce type de modèle. Et aucun d'entre nous ne devrait « attendre Godot », car Godot ne vient jamais. Il est intéressant de penser à tous les « Godot » que l'humanité moderne attend : telle ou telle percée technologique extraordinaire, ou telle ou telle automatisation qui permettrait à tout le monde, ou presque, de ne plus lever le petit doigt ; des politiques gouvernementales qui résoudraient tous les problèmes d'un seul coup et une fois pour toutes : les entreprises multinationales investiraient en masse dans les meilleures et dernières technologies ; ou simplement « la prochaine relance économique ».

John Seymour n'a jamais « attendu Godot ». Vous allez découvrir l'essence de l'autosuffisance mais n'attendez pas que les choses arrivent d'elles-mêmes ; et même si la technologie qui réside au cœur de l'autarcie telle que l'envisage John Seymour est encore quelque peu rudimentaire, elle peut évidemment être améliorée. Plus les partisans de l'autarcie seront nombreux, plus l'amélioration sera rapide, cet ensemble de technologies destinées à amener les gens vers l'autonomie, le plaisir du travail, la créativité et, par conséquent, la *vraie vie*. Ce livre constitue une étape majeure de ce cheminement, et je vous le recommande de tout mon cœur.

Introduction

De nos jours, nous tenons tout pour acquit et peu d'entre nous se souviennent des raisons pour lesquelles de nombreuses civilisations dites « avancées » ont disparu. Lorsque j'ai quitté le lycée, je suis parti en Afrique et j'y suis resté six ans. J'ai parcouru les hauts plateaux du Karroo en Afrique du Sud, tandis que j'étais berger ; j'ai dirigé une exploitation ovine en Namibie, au bord du désert du Namib ; j'ai chassé le lièvre et tué des lions. J'ai passé un an à pêcher en haute mer et six mois à travailler dans une mine de cuivre dans ce qui est aujourd'hui la Zambie. Puis j'ai parcouru toute l'Afrique centrale pendant deux ans à vacciner les jeunes bovins.

L'un des meilleurs amis que je me sois faits pendant mon périple africain était un homme de l'âge de la pierre. Les Blancs, incapables de prononcer son vrai nom, sorte d'agglutination de cliquetis, l'appelaient Joseph. C'était un bochiman du désert du Namib, mais il avait été capturé par un fermier blanc qui l'avait contraint au travail, aussi parlait-il l'Afrikaans. Je connaissais un peu cette langue et je pus communiquer avec lui.



J'allais chasser avec Joseph. Tout d'abord, il confiait le troupeau de moutons à sa femme, puis il se mettait en route vers la brousse en quête d'un gemsbok ou d'un oryx. Joseph avait ce qui semblait être un don extraordinaire pour les débusquer. Lorsqu'il me connut un peu mieux, il me demanda de laisser mon fusil. Il plongeait son bras dans un buisson d'épineux et en tirait une pointe de lance. Il était illégal pour un « natif » de détenir une lance. Il coupait alors une branche de buisson et y fixait la pointe, et, accompagné de trois chiens, je lui rabattaïs un lièvre et Joseph le tuait d'un coup de lance. Plus tard, Joseph m'emmena en expédition pour rencontrer les siens. Ils vivaient dans la région d'Afrique la plus désolée et la plus inhospitalière, mais ils y vivaient bien. Ils chassaient leur nourriture en se postant près des points d'eau et en tuant le gibier avec de petites flèches empoisonnées. Ils trouvaient de l'eau en ouvrant l'estomac d'un gemsbok et en en buvant le contenu – comme j'appris à le faire moi-même. Ou encore, ils trouvaient une vigne vierge totalement insignifiante, creusaient au pied et déterraient une masse détrempee de végétation grosse comme un ballon de football. Ils en suçaient le liquide, au goût épouvantable certes, mais bienvenu quand il peut vous maintenir en vie.

Ces gens ne « travaillaient » pas. Ils pouvaient parcourir 50 kilomètres en une nuit et faisaient preuve d'une patience infinie lorsqu'ils chassaient le gibier. La vie était difficile sous ce climat féroce, mais ils passaient la nuit à danser et à chanter, à raconter des histoires à la lumière du feu. Ils se sentaient totalement chez eux dans leur environnement naturel et ils en connaissaient chaque être vivant. Jamais ils ne se sont sentis supérieurs ni exclus du reste de la nature.

Je vous raconte tout cela, car je veux souligner l'énorme changement de mode de vie qui est survenu lorsque les hommes ont commencé à pratiquer l'agriculture. Soudain, il n'y a que 10 000 à 12 000 ans de cela, les gens ont découvert qu'ils pouvaient semer des cultures et, tout aussi important, domestiquer les animaux. Mais seuls quelques endroits réunissaient les conditions naturelles pour le faire année après année (généralement les vallées fluviales fertiles), ce qui permit le développement des villes. Comme le prouve l'histoire, très peu de civilisations ont développé des cultures suffisamment sages et solides pour durer plus d'un millénaire : elles ont tout simplement épuisé leurs sols ou ont été conquises par des voisins plus agressifs.



Nous avons connu la révolution industrielle, la révolution technologique et nous nous trouvons aujourd'hui au cœur de la révolution de l'information, qui est une fois de plus sur le point d'apporter de grands changements. Elle apporte une grande richesse d'informations au petit nombre qui a le pouvoir entre ou à portée de leurs mains.

Ailleurs, la plupart des êtres humains vivent dans des conditions épouvantables, contraintes de travailler dans des bidonvilles pour un salaire de misère et de se plier aux exigences des multinationales. Les agriculteurs et les ouvriers agricoles meurent de faim ou sont contraints d'adopter des méthodes dont ils connaissent la dangerosité pour la terre. Sur toute la surface de la planète, la terre s'amenuise, éprouvée par la culture au tracteur et lentement empoisonnée par les produits chimiques des entreprises agroalimentaires. Aussi avons-nous créé des modes de vie qui ne sont ni durables ni agréables. Mais il existe des changements simples que les individus peuvent apporter à leurs styles de vie et qui pourraient tout changer. Et, si nous faisons preuve de sagesse, nous n'attendrons pas l'apocalypse pour apporter ces changements. Je ne vous demanderai pas de suivre aveuglément ce que je préconise, mais tout simplement d'en tenir compte lorsque vous réfléchirez à l'avenir.

L'ÉNERGIE

Je fus un jour invité à assister à un symposium public sur l'énergie, et un chargé de relations publiques de l'industrie de l'électricité nucléaire était présent. Il nous a présenté un graphique effrayant de la consommation énergétique de 1800 à nos jours. Le graphique partait pratiquement de zéro pour augmenter à une vitesse alarmante jusqu'à devenir quasiment vertical. Nous n'avions pas remarqué que la ligne pointait tout droit sur le panneau « SORTIE » juste au-dessus ! Aujourd'hui, il suffit de réfléchir un instant pour admettre que personne au monde ne peut plus vivre en consommant les quantités d'énergie préconisées par l'idéal occidental du XXI^e siècle. Évidemment, pendant des millénaires, l'énergie musculaire et la chaleur des feux étaient tout ce dont l'homme pouvait dépendre. L'année de ma naissance, en 1914, les choses commencèrent à changer radicalement avec la découverte du mode d'exploitation du pétrole, et aujourd'hui nous avons envoyé tellement de carbone dans l'atmosphère que personne ne peut en prévoir les conséquences. Mais quelle différence cela peut-il faire, me demanderez-vous, si je monte les escaliers au lieu d'emprunter l'ascenseur, ou si je baisse mon chauffage de quelques degrés, ou si j'utilise mon vélo au lieu de ma voiture ? Je n'en tire aucun avantage important en espèces parce que personne ne me paie pour utiliser les « biens communs ». On appelle cela la tragédie des biens communs – personne ne nous paie pour garder les océans ou l'air propres.

Mais s'il est vrai que la seule personne dont je puisse maîtriser les actes est ma propre personne, alors ce que je fais m'importe. Le monde dans son ensemble peut s'en moquer, mais moi pas. Et, par chance, un facteur important peut nous aider à progresser en matière d'économie d'énergie. Car non seulement nos muscles aident-ils la planète, mais ils nous tiennent également en bonne santé et actifs. Bien sûr, il existe bien d'autres sources d'énergie propre. L'énergie solaire, l'énergie éolienne et l'énergie hydraulique (*voir le chapitre consacré à l'énergie*) sont trois alternatives évidentes difficilement exploitables par la technologie moderne. Je considère le reboisement et le recépage comme faisant partie des meilleurs outils de récupération de l'énergie solaire. Et n'oublions jamais que l'énergie économisée vaut autant que l'énergie achetée. Il revient souvent moins cher d'acheter des équipements énergétiquement économiques que de payer l'énergie consommée par des dispositifs bien moins efficaces.



LES TRANSPORTS

À moins d'être issus d'une race de peuples nomades, nous sommes tous de type « local ». Nous vivons à un endroit et ce qui se passe dans la ville où nous vivons est bien plus important que ce qui se passe à Paris, à Londres ou à Washington. Si, une fois de plus, nous pouvions faire tourner notre monde au niveau local, si les décisions étaient prises localement, bon nombre de problèmes ne se poseraient pas.



Je vais expliquer le terme « local » en comparant deux villages : ils se situent en Crète, mais ils pourraient se trouver n'importe où. L'un des villages est perché dans les montagnes, juste au sud de la grotte où Zeus est né. On ne peut y accéder que par une route non bitumée, jonchée de nids-de-poule, sur laquelle les bus ne se risquent pas. Le seul contact avec le monde extérieur que j'ai pu relever tenait en la personne d'un homme qui, à bord d'un camion très robuste, bravait les nids-de-poule une fois par semaine et rapportait au village des chargements de poisson en provenance du petit port de pêche côtier. Les moutons du village servaient de monnaie pour payer le poisson.

À l'exception de ce troc, la communauté de cette montagne était autosuffisante. Il y avait assez de petites parcelles en terrasse pour y cultiver du blé, des vignes et des oliviers. Il y avait un moulin à huile pour presser les olives. Il y avait beaucoup de noyers et de citronniers, de figuiers et bien d'autres arbres fruitiers. Il y avait des ruches, et les moutons fournissaient de la viande en abondance. Les maisons du village étaient magnifiques, simples et confortables pour ce type d'environnement. Les femmes fabriquaient les vêtements. Il y avait un tisserand dans un village voisin, un bottier dans un autre, un coutelier dans un troisième. Avaient-ils une culture, me demanderez-vous ? Eh bien, on chantait, on dansait, et on jouait de la musique. Il y avait peu de livres, mais si les villageois avaient souhaité en lire, ils en auraient trouvé. Les villageois ne payaient pas d'impôts et il n'y avait qu'un policier. Ils connaissaient leurs propres lois et les respectaient.

L'autre village crétois que je voudrais décrire se trouvait un peu plus bas dans la montagne et disposait d'une route praticable. Elle permettait de se rendre à la ville et reliait également la ville à la campagne. L'argent de la ville est arrivé et a permis l'achat d'une bonne partie des terres, a déraciné les vieux arbres et les vignes et a planté des oliviers à croissance rapide pour créer une oliveraie à des fins commerciales. Ainsi, les villageois ont dû payer leur huile d'olive et ont été rapidement entraînés dans l'économie monétaire. Toutes sortes de marchands arrivaient au village et un petit supermarché s'ouvrit même. Soudain, les villageois découvrirent qu'ils avaient « besoin » d'un tas de choses dont ils ne se servaient pas auparavant. La télévision arriva elle aussi et apporta avec elle des images alléchantes. Les jeunes du village ne dansaient plus et ne chantaient plus ; ils voulaient écouter de la musique pop occidentale et boire du Coca-Cola. Même si leur jolie route avait tout d'une route vers la liberté, ce fut en réalité celle de la tristesse, de l'esclavage salarial et du mécontentement, et qui n'offrit aucun retour à tous les jeunes qui l'empruntèrent.

LE TRAVAIL

J'ai connu autrefois une vieille dame qui vivait toute seule dans la Golden Valley du Herefordshire. C'était l'une des femmes les plus heureuses que j'ai jamais rencontrées. Elle m'a décrit toutes les tâches que sa mère et elle accomplissaient lorsqu'elle était enfant : lessive le lundi, fabrication du beurre le mardi, marché le mercredi, etc. « On dirait que vous aviez fort à faire », lui dis-je. « Oui, mais personne ne nous a jamais dit », me répondit-elle avec son accent du Herefordshire. « Mais dit quoi ? » « Dit qu'il y avait quelque chose de mal à travailler ! » Aujourd'hui, le travail est considéré comme une corvée et beaucoup feraient tout pour ne pas travailler. Dire qu'une invention épargne du travail est digne d'éloges, mais il n'a jamais semblé que travailler plaise à quiconque. J'ai passé la journée à labourer avec une bonne paire de chevaux et j'ai été triste que cette journée s'achève !

Le sujet de ce livre est le changement de mode de vie, et je suis bien conscient que ce thème est semé d'embûches. Le jeune couple qui s'est couvert de dettes pour acheter une maison, qui



doit payer le prix exorbitant de sa carte orange mensuelle pour aller travailler, qui a un découvert bancaire et qui s'endette auprès des requins de la finance, n'est certainement pas en position de faire la fine bouche quant au choix de son travail. Mais pourquoi se mettre dans ce genre de situation ? Pourquoi devrions-nous tous peiner pour enrichir les banques, car c'est bien là ce que nous faisons ? Il n'y a rien de mal à faire des choses rentables. C'est lorsque le « profit » devient la motivation première que le cycle des catastrophes commence.

Lors de mes recherches sur le sujet de l'autosuffisance, j'ai rencontré des centaines de personnes de bon nombre de pays des quatre continents qui ont choisi de ne plus travailler dans les grandes villes et de s'installer à la campagne. Presque toutes y ont découvert de bons moyens, honnêtes et utiles, pour gagner leur vie. Certaines sont plutôt à l'aise financièrement ; d'autres sont pauvres en termes d'argent mais riches de tout ce qui importe vraiment. Elles sont l'avenir et n'ont aucune dette en termes de bonheur.

LA MAISON

La maison idéale doit être le creuset de l'hospitalité retrouvée, de la vraie culture et de la convivialité, du plaisir, du confort et, surtout, de la vraie civilisation. Et tout un chacun en ce bas monde peut atteindre la créativité suprême : avoir une maison idéale. En effet, le maître (ou la maîtresse) de maison est aussi important que la maison elle-même, et la qualité de « femme au foyer » est le travail le plus créatif et le plus important sur Terre.

L'une des caractéristiques essentielles d'une bonne maison est « l'artisanat ». Il me semble que tous les objets fabriqués de la main de l'homme dégagent une sorte de rayonnement culturel, selon la quantité d'amour et de créativité engagée dans leur production. Un meuble fabriqué en série provient d'une usine high-tech à production ultrarapide qui utilise le plastique et qui travaille souvent avec de l'aggloméré (bois réduit en poudre et collé). Le bruit et l'odeur qui règnent dans ces endroits sont épouvantables. Et bien qu'elles puissent avoir belle allure pendant quelques années, ces saletés usinées sont juste bonnes pour la décharge (on ne peut pas les brûler, car cela libérerait des Dioxines). Les meubles nés sous la main de l'artisan, à l'inverse, sont faits dans le soin et l'amour du bois. Ils dureront des générations et leur beauté éclairera la maison jour après jour. Évidemment, je ne préconise pas que chacun doive fabriquer sa propre maison ni ses propres meubles. Après tout, si les maisons étaient bien construites et la population stable, chacun bénéficierait d'une bonne maison. Je dis simplement que si vous pouvez réaliser vos propres meubles ou construire votre propre maison, de vos mains ou avec l'aide d'un professionnel, vous vivrez quelque chose de magique.

L'ALIMENTATION

Il est vrai que nos amis des supermarchés ont plusieurs longueurs d'avance quant à la complexité des plats préparés. Mais il est dommage que nos aliments parcourent aujourd'hui des milliers de kilomètres entre leur lieu de production et nos bouches. La plupart des gens n'ont d'ailleurs jamais eu l'occasion de goûter de véritables aliments frais locaux. Cet ouvrage traite de la qualité de vie, et je prétends que si les aliments que nous consommons n'ont aucune qualité, nous devons tout bonnement espérer quitter cette Terre aussi vite que possible. Nos sources alimentaires s'éloignant chaque jour davantage de nos tables et nos aliments subissant toujours plus de traitements industriels, la seule qualité que l'on juge importante est leur durabilité dans les rayons. Cette nourriture est une nourriture morte : toute la vie en a été extraite. Les meilleurs aliments proviennent de nos jardins et de nos terres. Puis viennent les aliments des fermes de la région, ou des marchés agricoles, puis celles des épiceries locales. Si nous nous donnons la peine de rechercher des aliments savoureux, de vrais aliments, non seulement nous ferons-nous plaisir mais, et c'est tout aussi important, nous aiderons tous ceux qui se donnent la peine de les produire.



CHAPITRE PREMIER

Sens de l'autarcie



« Nous n'avions jamais eu d'impulsion consciente vers l'autosuffisance. Nous avions bien pensé, comme tant d'autres, qu'il serait agréable de cultiver nos propres légumes. Mais vivre ici a modifié notre sens des valeurs. Nous avons constaté que nous n'accordions plus la même importance aux objets et aux gadgets que les autres gens. De même, à chaque fois que nous achetons un article industriel, nous nous interrogeons sur la personne qui l'a fabriqué – a-t-elle aimé le fabriquer ou était-ce juste une corvée – et sur le type de vie que le ou les fabricants mènent. Je me demande où toute cette activité peut bien conduire. Débouche-t-elle sur une vie meilleure, plus riche ou plus simple ? Ou pas ? Je m'interroge sur la nature du progrès. On peut progresser dans tant de directions. En haut d'un baobab par exemple. Je sais que l'ouvrier moderne est censé mener une vie « plus facile » que celle, disons, d'un paysan. Mais je me demande si cette hypothèse est exacte. Et je me demande si, qu'elle soit « plus simple » ou pas, sa vie est meilleure. Plus simple. Plus riche. Plus satisfaisante spirituellement parlant. Ou pas.

Ainsi, autant que nous le pouvons, nous confions aux petits artisans et commerçants le soin de répondre à nos besoins. Nous nous frottons le moins possible aux magnats, aux publicistes et aux financiers en tout genre. Si nous pouvions ne pas les côtoyer du tout, nous n'en serions que plus heureux. »

John Seymour Fat of the Land 1961

Revivre à la campagne

Ou comment revivre tout court en ne comptant que sur la Nature et sur soi-même, en essayant de parvenir dans la plus large mesure possible à l'autarcie. Voilà un mot bien galvaudé qui fait souvent briller une lueur d'incrédulité au fond des yeux de vos interlocuteurs tellement habitués à leur genre de vie qu'ils ne connaissent plus la vraie couleur d'un jambon, la vraie saveur d'un pain et qui trouvent qu'à la campagne « ça sent mauvais », mais qui ne se plaignent pas des odeurs du métro aux heures de pointe ou des produits chimiques que contient leur nourriture quotidienne.

Ouvrez les yeux. L'autarcie ne se réfère pas à un passé mythique où les gens tiraient péniblement leur subsistance du sol avec des outils archaïques et brûlaient les voisins gênants en les accusant de sorcellerie. Autarcie ne veut pas dire « retour en arrière », ne signifie pas acceptation d'un niveau de vie inférieur – pour autant bien sûr que vous n'évaluez pas le niveau de vie au nombre de cylindres de votre voiture, de costumes ou de robes dans vos armoires, ou encore au nombre de mètres carrés que compte votre logis. L'autarcie vous apprendra à revivre, vous sortira des tâches archispécialisées des bureaux et des ateliers, vous permettra de faire preuve d'initiative – à votre profit –, vous confrontera à d'immenses défis qui vous feront pleurer de joie, souvent, de désespoir, parfois. Et puis, vous sentirez aussi revivre votre corps – qui devra s'habituer à nouveau à des nourritures fraîches et naturelles – et vos muscles, qui devront se développer pour vous permettre de subsister. Car, si l'autarcie est possible – les succès, certes encore trop peu nombreux, de certaines communautés le prouvent – personne n'a jamais prétendu ou ne devrait prétendre que c'est une tâche de tout repos. Au contraire, votre cerveau sera mis à contribution du matin au soir, votre corps suera sang et eau, mais vous redécouvrirez les sentiments de satisfaction pour le travail bien accompli, la saveur d'une nourriture naturelle et la douleur d'une saine fatigue. Et rien que pour cela, le jeu en vaut la chandelle.

Mais peut-être d'ailleurs serons-nous obligés d'en arriver là. Car le jour où nous aurons extrait tout, ou presque tout le pétrole de notre planète, nous devrons reconstruire notre attitude envers notre seul bien véritable et durable : la terre elle-même. Si cela est encore possible, nous devrons ce jour-là tirer notre subsistance de ce que la terre peut produire, sans l'aide de produits chimiques dérivés du pétrole. La terre peut nous nourrir, et elle le peut sans quantités de

produits chimiques ou d'engrais artificiels et sans machines sophistiquées et coûteuses. Mais alors, ceux qui possèdent un bout de terre doivent l'exploiter aussi sagement, aussi intelligemment et aussi intensivement que possible. Ceux qui vivent soi-disant en autarcie, vautrés et devisant « philosophiquement » au milieu des orties et des chardons, doivent absolument retourner en ville. Ils ne font que monopoliser une terre qui devrait être occupée par quelqu'un sachant vraiment l'exploiter. Quoique par « exploiter », il ne faille pas comprendre : tirer profit à tout prix. L'homme doit être un fermier, pas un « exploitateur », il doit avoir des égards pour toutes les formes de vie. Pour son bien. Anéantir toutes les espèces à l'exception de celles qui nous sont manifestement utiles contribue finalement à notre propre destruction. L'agriculture diversifiée et réfléchie que va appliquer celui qui revit à la campagne favorisera le développement d'un grand nombre de formes de vie ; et chacun devrait s'efforcer de laisser une place sur son domaine à une parcelle de terre vraiment sauvage où végétation et animaux se développeront en paix et sans entraves.

Et puis, il y a la question de nos relations avec les autres. Beaucoup de gens viennent se réinstaller à la campagne, parce qu'ils se sentent seuls dans les grandes villes, même s'ils sont entourés d'une multitude de gens. Celui qui vit à la campagne environné d'immenses fermes industrielles sera aussi seul. Mais s'il s'installe dans une région où d'autres ont les mêmes préoccupations que lui, il deviendra bien vite membre d'une grande famille où l'amitié n'est pas un vain mot. Sans parler de l'entraide : travail en commun dans les champs, traite et affouragement des bêtes du voisin parti en vacances, garde des enfants à tour de rôle, coup de main pour la construction d'une grange, etc. Bref, une redécouverte de la vraie vie sociale qui est en train de se développer dans certaines régions d'Europe et d'Amérique du Nord où de telles « communautés » ne sont plus rares.

L'autosuffisance à petite échelle

Mais « l'autarcie » n'est pas uniquement réservée à celui qui dispose de quelques hectares. Celui qui en pleine ville ressemelle ses souliers lui-même, ou fait son pain avec du blé acheté chez un paysan, pratique déjà, dans une certaine mesure, l'autarcie. L'homme n'est pas le rouage d'une machine, la Nature l'a

prédestiné à la polyvalence, à ne pas faire travailler seulement son esprit ou ses mains, mais les deux.

Alors, bonne chance et bon courage à tous ceux qui vont tenter l'expérience de revivre à la campagne. Et si vous trouvez dans ces pages quelque chose d'utile, que vous ne connaissiez pas ou ne saviez où dénicher, alors moi-même et tous ceux qui ont collaboré à cet ouvrage auront le sentiment que notre travail n'a pas été fait en vain.

LES GRANDS PRINCIPES DE L'AUTARCIE

La seule manière de cultiver votre terre correctement et intensivement consiste à appliquer une variante de ce que nos ancêtres pratiquaient en Europe au siècle dernier. Ces « précurseurs » étaient alors parvenus à obtenir un équilibre minutieux entre les animaux et les plantes, chacun nourrissant l'autre. Les plantes nourrissaient directement les animaux ; ceux-ci nourrissaient la terre de leurs excréments, et la terre nourrissait les plantes. Et puis, animaux et plantes étaient mis en alternance sur la terre afin que chaque espèce puisse y prendre ce dont elle avait besoin et y redonner ce qu'elle avait à donner.

Car la Nature a horreur de la monoculture ; regardez autour de vous et vous constaterez que tout environnement naturel est constitué d'une grande variété d'espèces. Si vous plantez indéfiniment la même culture à la même place, les vecteurs de maladies vont se développer jusqu'à devenir irréversibles. Car, dans la Nature, il est irrémédiable que si une espèce devient trop prédominante, un fléau quelconque ou une maladie apparaît pour l'exterminer et la ramener à des proportions plus naturelles. L'homme aujourd'hui a réussi à contre-carrer cette loi en exerçant des pressions chimiques de plus en plus fortes sur la Nature, mais les parasites s'adaptent très vite à tout nouveau produit et les savants ne conservent qu'une courte avance sur les maladies, et le sol s'appauvrit.

Celui qui veut revivre à la campagne remplacera donc les produits chimiques et les machines sophistiquées par le travail de ses mains. Et il devra faire fonctionner ses méninges et user de toute son habileté pour économiser son travail manuel. Par exemple, s'il laisse ses animaux brouter dans les champs, il s'épargne le labeur d'une récolte et de son transport ; et par la même occasion, il ne devra pas sortir ni épandre les fumiers. Alors, emmenez les animaux aux champs et non pas le

contraire. Et puis pensez aux services inhabituels que peuvent vous rendre certains animaux ; les porcs, par exemple, sont les laboureurs les plus raffinés et les plus spontanés qui soient. Ils nettoieront votre terrain, le laboureront, le fumeront, le bineront et vous le laisseront pratiquement prêt à êtreensemencé, le seul travail vous incomitant étant de déplacer de temps en temps leur clôture électrique.

Mais, comme nous l'avons vu, le bon agriculteur ne laissera pas trop longtemps la même espèce d'animaux sur un champ, de même qu'il ne cultivera pas la même plante au même endroit plusieurs années de suite. Car tous les animaux, par exemple, ont des parasites et si vous laissez une espèce trop longtemps au même endroit, parasites et vecteurs de maladies vont se développer. Or, il est de règle que les parasites d'une espèce animale n'en affectent pas une autre et vos animaux risqueront moins d'être infectés si vous les faites se succéder dans les champs.

De même, le vrai exploitant se rendra bien vite compte que chaque activité de ménagement des ressources a une influence salutaire sur les autres. Les vaches fournissent de l'engrais à la terre qui produit de la nourriture, non seulement pour les humains, mais également pour les porcs : les produits dérivés du lait de vache (lait écrémé et petit-lait) sont un très bon aliment complet pour les porcs et la volaille. Et les excréments de porcs et de poules aident à leur tour à faire pousser la nourriture des vaches. Et puis les poules iront gratter dans les excréments des autres animaux et récupéreront les grains de céréales non digérés.

De plus, tous les restes de récoltes contribueront à nourrir certains animaux. Quant aux restes que même les porcs refusent, ils seront enterrés – par les porcs – puis grâce à leurs excréments transformés en un compost des plus fin, sans que l'agriculteur n'ait eu à toucher une bêche. Rien ne doit être perdu ou gaspillé dans la ferme de celui qui veut revivre à la campagne ; il n'a besoin ni de poubelles ni d'éboueurs. Même les vieux journaux peuvent servir de litières pour les porcs ou être mis sur le compost. Et tout ce qui peut être brûlé donnera de la potasse pour la terre.

Mais avant de revivre à la campagne et de s'engager sur le chemin d'une « authentique agriculture », les candidats devraient se familiariser avec quelques-unes des lois fondamentales de la Nature, ne serait-ce que pour mieux comprendre pourquoi certaines choses vont se produire et d'autres pas !

L'homme et son environnement

Celui qui revit à la campagne s'efforcera de ménager sa terre et non pas de l'exploiter.

Il cherchera à maintenir et à augmenter la fertilité du sol.

En observant la campagne, il apprendra que semer une seule culture, ou garder une seule espèce d'animaux sur le même bout de terre, n'est pas dans l'ordre naturel des choses.

Alors, il s'efforcera de favoriser le plus grand nombre d'espèces végétales et animales possible.

Il laissera même une partie de sa terre inculte pour qu'une vie vraiment sauvage puisse s'y développer.

Il pensera toujours et à chaque instant aux besoins de son sol, jugeant chaque plante et chaque animal sur l'effet bénéfique qu'ils peuvent avoir l'un pour l'autre, et pour la terre.

Et, surtout, il sera pleinement conscient que s'il intervient dans la chaîne de vie – dont il est lui-même un maillon – il le fait à ses risques et périls, car il trouble l'équilibre naturel des choses et de la vie.





LA CHAÎNE ALIMENTAIRE

La vie sur cette planète a été comparée à une pyramide : une pyramide avec une base incroyablement large et un sommet très étroit.

Toute vie a besoin d'azote, c'est pourquoi ce gaz est l'un des composants essentiels de la matière vivante, mais la plupart des êtres vivants ne peuvent pas utiliser directement cet azote à l'état libre dans l'atmosphère. C'est pourquoi la base de notre pyramide biologique est constituée de bactéries qui vivent dans le sol, parfois à la surface en symbiose avec des plantes, et qui ont le pouvoir de capter l'azote de l'atmosphère. Le nombre de ces micro-organismes est inimaginable : disons simplement qu'il y en a des millions dans un morceau de terre gros comme une tête d'épingle.

Au-dessus, forme de vie fondamentale et essentielle, vivent une multitude d'animaux microscopiques. Lorsqu'on remonte dans la pyramide ou dans la chaîne alimentaire si on préfère l'appeler ainsi, on remarque que chaque couche est beaucoup moins grande que celle dont elle profite. Les herbivores broutent les plantes. Chaque antilope doit par exemple disposer de millions de brins d'herbe pour se nourrir. Les carnivores mangent les herbivores. Et chaque lion doit avoir des centaines d'antilopes pour survivre. Les vrais carnivores sont situés exactement au sommet de cette pyramide. L'homme est quelque part près du sommet, mais pas au sommet parce qu'il est omnivore. Il est l'un de ces heureux animaux qui peuvent subsister avec une grande variété de nourriture : végétale et animale.

LES CORRÉLATIONS

Du haut en bas de la chaîne, ou du haut en bas des différentes couches de la pyramide, il existe des corrélations très complexes. Il y a ainsi des micro-organismes purement carnivores. Il y a des organismes saprophytes ou parasites de toutes sortes : les premiers vivent sur ceux qui les accueillent mais sapent leurs forces, les seconds vivent, eux, en symbiose ou en coopération amicale avec d'autres organismes, animaux ou végétaux. Nous avons dit que les carnivores formaient le sommet de la chaîne alimentaire. Mais où se situe la puce qui vit sur le dos du lion ? Ou bien le parasite qui est dans les intestins du lion ?

Et que dire de la bactérie qui ne vit (et vous pouvez parier qu'il y en a une) que dans le corps de la puce du lion ? Il est peut-être plus facile de comprendre un système d'une si grande complexité grâce à la schématisation extrême de ce mot fameux :

Les petites puces ont sur le dos de plus petites puces qui les piquent, et les plus petites en ont sur le dos d'encore plus petites et ainsi de suite ad infinitum !

Ces lignes se réfèrent uniquement au parasitisme, mais il faut relever que du haut en bas de la pyramide, toute chose est finalement consommée par une autre. Et ce, y compris nous-mêmes, à moins que nous ne brisions la chaîne de vie par le système purement destructif qu'est la crémation.

L'homme, ce singe pensant, va donc intervenir dans ce système (dont il fait partie, ce qu'il ne devrait pas oublier), mais il va le faire à ses risques et périls. Si, parmi les grands mammifères, nous éliminons beaucoup de carnassiers, les herbivores qui sont la proie de ces carnassiers deviendront trop nombreux, trop bien nourris et

créeront des déserts. Si d'un autre côté, on élimine un trop grand nombre d'herbivores, l'herbe va pousser haute et drue et d'une manière incontrôlable ; les bons pâturages redeviendront des maquis et ne pourront plus, à moins d'être nettoyés, nourrir beaucoup d'herbivores. Si nous exterminons toutes les espèces herbivores sauf une, les pâturages seront broutés moins efficacement. Parce que, si les moutons broutent très près du sol (ils coupent l'herbe avec leurs dents de devant), les vaches, qui arrachent l'herbe en entourant leur langue autour, aiment l'herbe haute. Les pâturages donnent de plus nombreux et de meilleurs moutons si des vaches paissent au même endroit. C'est au « tout-puissant » agriculteur de réfléchir très attentivement et d'agir très prudemment avant d'utiliser son pouvoir d'intervention sur le reste de la pyramide. Dans l'environnement naturel, les plantes aussi sont en variétés nombreuses, et il y a de bonnes raisons à cela. Les plantes tirent chacune du sol des choses différentes et y remettent aussi des choses différentes. Les membres de la famille des légumineuses, par exemple, ont dans leurs nodosités radiculaires des bactéries retenant l'azote. Ainsi ils peuvent fixer directement l'azote dont ils ont besoin. Mais vous pouvez exterminer le trèfle d'un pâturage en appliquant de l'azote artificiel. Non pas que le trèfle n'aime pas l'azote artificiel, mais vous lui enlevez « l'avantage injuste » qu'il avait sur l'herbe (qui elle ne peut pas retenir l'azote) en apportant à cette dernière de l'azote à souhait ; et l'herbe, étant naturellement plus vigoureuse que le trèfle, va le faire disparaître.

En observant la Nature, on constate qu'il est évident que la monoculture n'est pas dans l'ordre naturel des choses. Il n'est possible de maintenir un système de culture unique qu'en prenant dans un sac d'engrais les éléments dont la culture a besoin et en détruisant à l'aide de produits chimiques tous les rivaux et ennemis de cette culture. Si nous voulons récolter plus, en respectant les lois et les habitudes de la Nature, nous devons diversifier le plus possible aussi bien les plantes que les animaux.

En bout de course, tout nous ramène à la première règle du cheminement vers l'autosuffisance : la compréhension du « Cycle naturel » : à savoir, le sol nourrit les plantes, les plantes nourrissent les animaux qui, par leurs déjections, nourrissent le sol qui à son tour nourrit les plantes (*voir p. 22-23*). Les fermiers réellement « gestionnaires » voudront maintenir ce cycle naturel, mais ils devront eux-mêmes en faire partie, car leur état d'herbivore et de carnivore peut les amener à rompre cette chaîne s'ils ne respectent pas à tout moment la « loi de la Restitution ». La loi de la Restitution signifie que tous les déchets (animaux, végétaux et humains) doivent retourner à la terre, soit sous forme de compost, de déjections animales, enfoncées par les roues de la charrue ou enfouies par le bétail. Ce qui ne peut retourner à la terre ni être utile à autre chose doit être brûlé ; on obtiendra de la potasse qui nourrira la terre. Rien ne doit être gaspillé sur une exploitation autarcique et je crois que cela s'applique autant à une modeste parcelle qu'à un domaine de plusieurs hectares.

LE SOL

Comme le sol provient de nombreuses sortes de rochers, il y a beaucoup de sols différents. Et comme il n'est pas toujours possible de disposer du sol que l'on voudrait, le paysan doit apprendre à faire au mieux avec le sol dont il dispose. Suivant la

dimension de leurs particules, les sols sont divisés en sols légers et sols lourds avec, entre deux, un éventail illimité de gradations. Léger signifie composé de grandes particules. Lourd, de petites particules. Le gravier peut difficilement être appelé sol, le sable oui ; et le sable pur est le sol le plus léger qui existe. Le plus lourd, c'est la sorte d'argile qui est composée de très petites particules. Dans ce contexte, les termes « léger » et « lourd » n'ont rien à voir avec le poids mais se réfèrent à la facilité de travailler le sol. Vous pouvez labourer du sable ou le travailler de n'importe quelle manière, vous ne lui ferez aucun mal. Une argile lourde est très difficile à labourer ou à retourner, elle se transforme très vite en matière molle et gluante, et s'abîme facilement si on la travaille quand elle est humide.

Ce que nous nommons sol a en général une épaisseur qui se mesure en centimètres plutôt qu'en mètres. Il s'amalgame avec le sous-sol qui, lui, ne contient pratiquement pas d'humus, mais peut être riche en substances minérales dont ont besoin les plantes. Les plantes qui ont des racines profondes comme certains arbres, la luzerne ou les graminées tirent leur nourriture du sous-sol. La composition du sous-sol est très importante à cause de son influence sur le drainage. S'il est composé d'argile lourde, par exemple, le drainage sera mauvais et le champ humide. S'il est composé de sable, de gravier, de craie ou de calcaire, le champ sera alors probablement sec. Au-dessous du sous-sol il y a la roche, et celle-ci se prolonge jusqu'au centre de la Terre. La roche elle aussi peut avoir une influence sur le drainage : la craie, le calcaire, la molasse et les autres roches perméables sont excellents ; l'argile (les géologues la considèrent comme une roche), l'ardoise, certains schistes, le granit et les autres roches pyrogènes offrent en général de mauvais drainages. On peut améliorer des terres mal drainées, à condition d'y consacrer suffisamment de travail et de capital.

Examinons maintenant différents types de sols :

Argile lourde Si elle est bien drainée et travaillée avec attention et compétence, cela peut devenir un sol très fertile, du moins pour beaucoup de cultures. Blé, chênes, fèveroles, pommes de terre et beaucoup d'autres récoltes pousseront très bien dans de l'argile bien exploitée. Les paysans en parlent souvent comme d'une terre dure. Mais il faut posséder une grande expérience pour la cultiver efficacement. En effet, l'argile a tendance à « flocculer », c'est-à-dire que les particules microscopiques qui la composent se coagulent et forment des particules plus grandes. Lorsque cela se produit, l'argile se travaille plus facilement, draine mieux, rend possible la pénétration de l'air dans la terre (une condition essentielle pour la croissance des plantes) et permet aux racines des plantes de s'enfoncer plus facilement dans le sol. En un mot, cela devient une bonne terre. Lorsque le phénomène opposé se produit, l'argile « compacte », c'est-à-dire qu'elle se transforme en une masse gluante, comparable à celle qu'utilisent les potiers pour fabriquer leurs pots, l'argile est alors pratiquement impossible à travailler, et lorsqu'elle sèche, elle devient aussi dure que de la brique. La terre est parsemée de craquelures et inutilisable.

Les facteurs qui provoquent la flocculation de l'argile sont l'alcalinité plutôt que l'acidité, l'exposition à l'air et au gel, l'incorporation d'humus et un bon drainage. L'acidité rend l'argile compacte, de même que le fait de la travailler lorsqu'elle est détrempée. Il ne faut travailler ou labourer l'argile que lorsqu'elle

est dans de bonnes conditions d'humidité et ne pas y toucher quand elle est détrempée.

On peut toujours améliorer de l'argile en y ajoutant de l'humus (compost, excréments ou fumier, terreau de feuilles mortes, engrais vert : tous les restes végétaux ou animaux) en drainant, en labourant au bon moment et en laissant l'air et le gel y pénétrer (le gel sépare les particules en les désunissant), en chaulant s'il y a de l'acide et même, dans les cas extrêmes, en y ajoutant du sable. Un sol argileux est une terre « tardive », c'est-à-dire qu'elle ne produira rien en début d'année. C'est une terre difficile. Mais ce n'est pas une terre « vorace », et si vous y ajoutez de l'humus, il s'y maintiendra longtemps. Ce sol a tendance à être riche en potasse.

Glaise La glaise se situe entre l'argile et le sable, et comporte de nombreux degrés de légèreté ou de lourdeur. Il y a une glaise très lourde et une glaise très légère. Une glaise moyenne constitue sans doute le sol le plus approprié pour la plupart des cultures. Presque toutes les glaises sont formées d'un mélange d'argile et de sable, bien que certaines d'entre elles comportent des particules de même grandeur. Si la glaise (ou toute autre terre) repose sur de la roche calcaire, elle sera probablement alcaline et n'aura pas besoin d'être chaulée, bien que cela ne soit pas une règle absolue : c'est surprenant, mais il existe des sols calcaires qui doivent être chaulés. Comme tous les autres sols, la glaise profite toujours d'un apport d'humus.

Sable Un sol sablonneux – le plus léger dans l'éventail des sols – est en général bien drainé, souvent acide (auquel cas il faudra le chauler) ; il manque aussi souvent de potasse et de phosphate. C'est un sol « précoce », c'est-à-dire qu'il se réchauffe très rapidement après l'hiver et produit très tôt dans l'année. C'est aussi un sol « vorace » et lorsque vous y ajoutez de l'humus, celui-ci n'y reste pas longtemps. En fait, pour rendre productif un sol sablonneux, il faut y répandre de grandes quantités d'engrais bio (les engrais qui ne le sont pas étant rapidement emportés). Les terres sablonneuses sont très bonnes pour la culture maraîchère, étant précoces et faciles à travailler ; elles sont très réceptives à un épandage massif de fumier. Ce sont de bons sols pour parquer les moutons, les porcs ou d'autres animaux. Ils conviennent très bien pour l'hivernage des bestiaux, car ils ne deviennent pas bourbeux comme les sols lourds (c'est-à-dire ne se transforment pas en marécage à la suite de piétinements). Lorsqu'ils sont plantés d'herbe et piétinés, ils sont à nouveau très vite en bon état. Mais ils ne produisent pas autant de récoltes d'herbes ou d'autres cultures qu'une terre plus lourde. Ils se dessèchent très rapidement et pâtissent plus de la sécheresse que les sols argileux.

Tourbe Les sols de tourbe sont d'un genre particulier et malheureusement assez rares. La tourbe est formée de substances végétales qui ont été comprimées dans des conditions d'anaérobiose (par exemple sous l'eau) et ne se sont donc pas décomposées. Acide et humide, un sol tourbeux n'est pas très bon pour la culture, bien que, si on le draine, il fasse pousser des pommes de terre, de l'avoine, des céleris et quelques autres cultures. Mais, bien drainés naturellement, les sols de tourbe sont tout simplement les meilleurs sols au monde. Ils feront pousser n'importe quoi, et mieux que n'importe quel autre sol. Ils n'ont pas besoin de fumier, ils sont eux-mêmes du fumier. Bienheureux celui qui mettra la main sur une telle terre, car elle lui épargnera pratiquement tout échec.

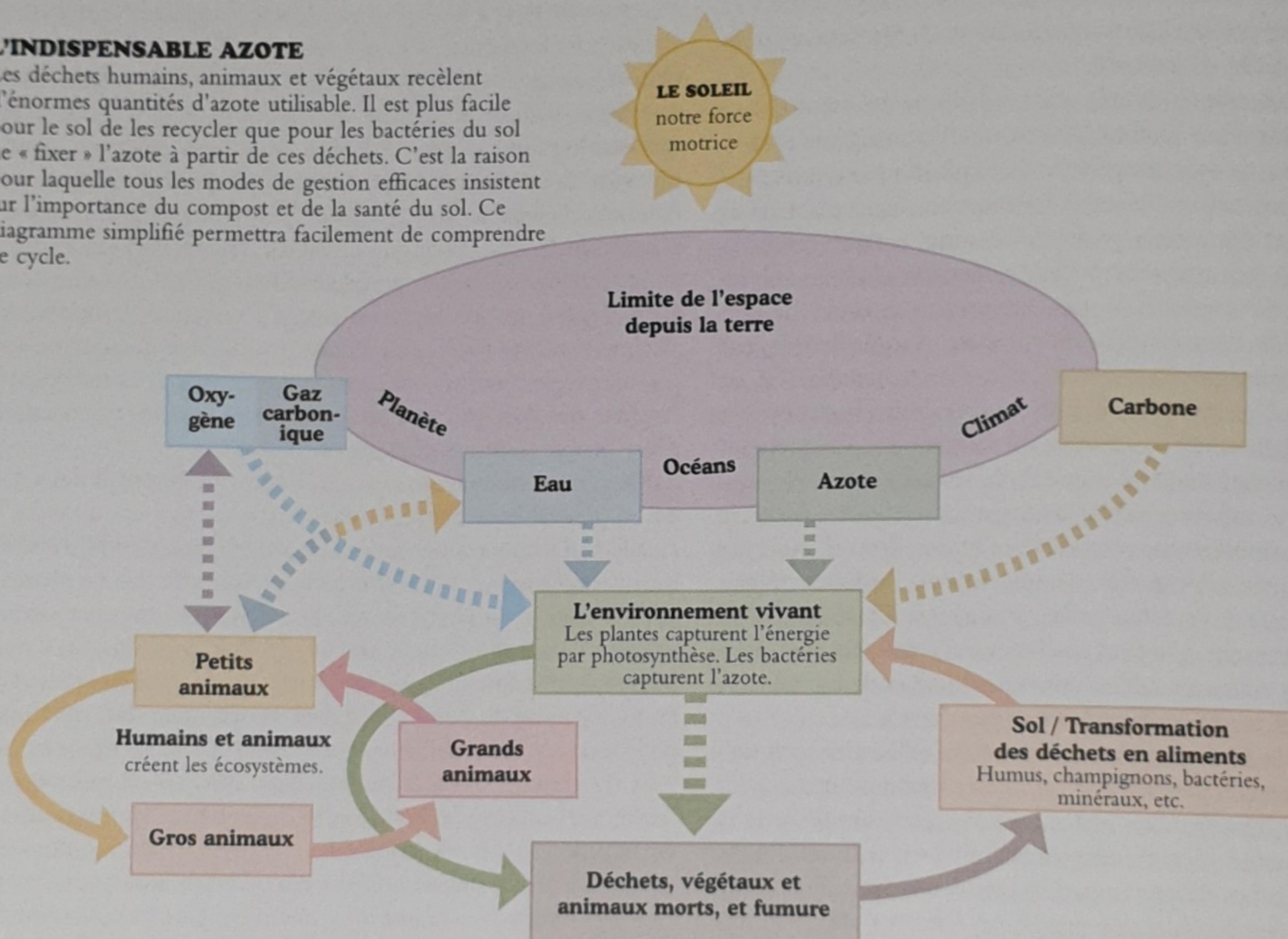
Le cycle naturel

Vous vous souviendrez peut-être avoir appris pendant vos cours de sciences naturelles que la matière ne peut être ni créée ni détruite. Ce principe n'est nulle part plus essentiel qu'en matière de compréhension du processus par lequel la fertilité de la terre peut être développée. Les processus essentiels de la vie sur Terre exigent de vastes quantités de certains éléments de base : le carbone, l'oxygène et l'azote en particulier. Et l'énergie par laquelle toute cette vie bouge, vibre et s'anime provient des sucres essentiellement issus de la photosynthèse. Si le carbone et l'oxygène sont courants et réactifs,

l'azote est plus difficile à gérer dans nos processus vitaux. Même si notre atmosphère contient une énorme quantité d'azote, les plantes ne peuvent l'absorber directement. À l'exception d'une petite quantité rendue soluble par l'action des orages, nous dépendons des bactéries qui fixent l'azote et le convertissent sous des formes absorbables par les plantes. Les animaux qui en dépendent doivent donc obtenir l'azote « d'occasion » que leur offre le royaume végétal. Les bactéries dont nous avons besoin existent par millions dans les sols sains.

L'INDISPENSABLE AZOTE

Les déchets humains, animaux et végétaux recèlent d'énormes quantités d'azote utilisable. Il est plus facile pour le sol de les recycler que pour les bactéries du sol de « fixer » l'azote à partir de ces déchets. C'est la raison pour laquelle tous les modes de gestion efficaces insistent sur l'importance du compost et de la santé du sol. Ce diagramme simplifié permettra facilement de comprendre ce cycle.



LE DOMAIN VRAIMENT ÉCOLOGIQUE

L'une des particularités du système de culture pratiqué au XVIII^e siècle était « l'assoulement quadriennal ». C'est un système d'agriculture profondément écologique, et il sert aujourd'hui encore de modèle pour l'exploitation productive de certaines cultures, à quelque échelle que ce soit. L'assoulement quadriennal fonctionne de la manière suivante :

1. Sole de première Une sole de première est un ensemencement provisoire avec un mélange d'herbe et de trèfle. Le mélange est pâtré par le bétail, le but premier étant d'augmenter la fertilité du sol grâce à l'azote fixé dans les nodosités radiculaires du trèfle, grâce aux excréments des animaux qui broutent et grâce enfin à la masse de végétation enterrée dans la terre lorsque la sole est labourée.

2. Sole de cultures à racines Les cultures consistaient probablement en navets ou en rutabagas destinés à nourrir les vaches, les moutons ou les porcs ; en pommes de terre, surtout

pour les humains ; en betteraves fourragères pour le bétail ainsi qu'en différentes sortes de chou (ce dernier n'étant bien sûr pas vraiment une « racine », mais on le considère comme tel dans la sole de première). Les effets de cette sole étaient d'augmenter la fertilité de la terre car la presque totalité des fumiers de la ferme était épandue sur les cultures, et de « nettoyer » le sol (supprimer les mauvaises herbes). Ces cultures sont en effet des cultures « nettoyantes », car elles sont plantées en ligne et doivent être sarclées souvent. Le troisième avantage de cette étape était la production de cultures que l'on engrangeait en été pour les utiliser comme nourriture en hiver.

3. Sole de céréales d'automne C'était le blé, les haricots, l'orge, l'avoine ou le seigle semés en automne. Cela permettait d'exploiter la fertilité déposée dans la terre par la sole de première et les racines, avec en plus l'avantage de la propreté de la terre résultant de la culture des plantes à racines ; c'était aussi

pour le fermier la « culture en espèces », celle avec laquelle il gagnait son argent. À noter que les haricots étaient utilisés pour nourrir les chevaux et le bétail.

4. Sole de céréales de printemps Il s'agissait sans doute du blé de printemps, mais surtout de l'orge. Après avoir mis l'orge en terre, on semait également un mélange fourrager, herbe et trèfle, sur la même parcelle. En même temps que l'orge poussaient également l'herbe et le trèfle ; et lorsque l'orge était moissonnée, il restait une bonne récolte de mélange fourrager prêt à être pâture au printemps ou l'été suivant, ou prêt à être coupé comme fourrage pour être consommé pendant l'hiver. L'orge servait surtout à nourrir le bétail, mais une grande partie était transformée en malt pour faire de la bière. La paille d'avoine et d'orge était donnée en fourrage au bétail ; la paille de blé utilisée comme litière en vue d'obtenir une grande quantité de fumier (le meilleur engrais jamais inventé) ; la paille de seigle servait à confectionner des toits de chaume ; les racines étaient données en pâture aux bestiaux et aux moutons ; et la farine, le malt, le bœuf et la laine étaient vendus aux gens de la ville. Vers la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle, une terre exploitée ainsi produisait une tonne de blé par demi-hectare, et sans produits chimiques dérivés du pétrole. Il n'y en avait pas.

Il est très possible d'imiter ce système écologique en le modifiant pour qu'il réponde à nos besoins d'aujourd'hui qui sont différents. On ne voudra sans doute pas se contenter de la nourriture de base d'un paysan du XVII^e siècle : pain, bœuf et bière. On souhaitera peut-être avoir une plus grande diversité de produits laitiers : beurre, fromage et lait, plus de légumes, en un mot, une plus grande variété d'aliments. Nous possédons aujourd'hui de nouvelles techniques : des cultures actuelles comme les topinambours, les radis et les betteraves fourragères, le maïs (dans les pays du Nord) et aussi des appareils tout récents comme les clôtures électriques, qui élargissent nos possibilités d'action.

HUIT INDICATEURS POUR UNE PARCELLE SAINTE

Que celui qui veut vivre en autarcie n'ait qu'un jardin derrière sa maison, un lotissement en banlieue, ou une exploitation, disons de 50 hectares, ou bien qu'il fasse partie d'une communauté possédant 500 hectares, les principes à respecter sont les mêmes. Il doit s'efforcer de travailler avec la Nature et non contre elle ; il faut qu'il essaie d'imiter autant que possible la Nature. Et s'il veut augmenter et maintenir la fertilité de sa terre, il doit se souvenir que :

1. Il faut renoncer à la monoculture ou à la culture année après année du même végétal sur la même terre. Les vecteurs de maladies propres à chaque culture se développent toujours dans la terre où l'on cultive la même chose durant des années. Par ailleurs, chaque culture prend des éléments différents dans le sol et les résidus qu'elle laisse dans ce sol sont eux aussi différents.
2. Il faut éviter de n'élever qu'une seule espèce d'animaux sur un terrain, cela pour des raisons très semblables à celles qui prévalent contre la monoculture. Nos ancêtres disaient : « La richesse d'un paysan se mesure à la hauteur de son tas de fumier. » En d'autres termes, les excréments d'animaux sont très bons pour la terre. Un cheptel diversifié est toujours préférable à un cheptel uniforme, et un pacage en assolement, le meilleur de tout : le pacage ou la rotation d'une espèce d'animaux sur une terre, de telle sorte que ceux-ci y laissent leurs déjections

(en même temps que les inévitables œufs de parasites) et brisent ainsi le cycle de vie des parasites.

3. Il faut faire pousser des mélanges fourragers, les donner à pâture et ensuite les enterrer.

4. Il faut faire de « l'engrais vert ». C'est-à-dire que si vous ne voulez pas laisser pousser une culture et la faire pâture à vos animaux, cultivez-la quand même et enterrez-la, ou mieux, travaillez la terre avec des disques ou d'autres instruments.

5. Il faut éviter de labourer trop souvent et trop profondément. Il n'est pas judicieux de faire des labours profonds qui ramènent trop de sous-sol à la surface. Mais le sous-solage – le coupage des horizons dans le sol en y passant des couteaux – ne retourne pas la terre, facilite le drainage, brise les vaisseaux de terre (couches dures du sous-sol) et ne peut être que bénéfique.

6. Il ne faut pas tolérer que la terre demeure nue et exposée aux intempéries plus que nécessaires. Lorsqu'elle est recouverte de végétations, même de mauvaises herbes, la terre ne s'érode pas, ne s'abîme pas. Ce qui se produira au contraire si on la laisse nue. Une culture en pleine croissance saisit et assimile l'azote et les autres éléments du sol et elle les redégagera, les relâchera lorsqu'elle se décomposera. Dans un sol nu, la plupart des nourritures solubles pour les plantes sont emportées par l'eau.

7. Il faut faire attention au drainage. Une terre regorgeant d'eau n'est pas une bonne terre et va se détériorer, à moins que vous ne cultiviez du riz ou n'éleviez des buffles.

8. Il faut toujours se conformer à la loi de la Restitution. Tous les résidus de cultures et d'animaux doivent être rendus à la terre. Si vous emportez quelque chose hors de votre terre vous devez y rapporter autre chose ayant une même valeur fertilisante. La loi de la Restitution doit aussi être appliquée pour les excréments humains.

Et si la loi de la Restitution est formellement observée, il est théoriquement possible de maintenir, et même d'augmenter, la fertilité d'une terre sans y faire paître d'animaux. Il faut pratiquer avec soin le compostage des restes de végétaux, mais on remarquera que dans les fermes où il n'y a pas d'animaux et où on a quand même un haut degré de fertilité, il y a toujours un apport extérieur de substances végétales, et même aussi, très souvent, un apport d'autres substances à haute teneur énergétique, en provenance par exemple d'un activateur de compost. Le varech, le terreau formé par les feuilles des arbres, les feuilles mortes, les déchets de légumes, la paille ou le foin souillé, les orties ou les fougères arborescentes provenant des terrains publics, des terres incultes, ou du terrain du voisin : toutes ces adductions de restes de végétaux sont possibles à réaliser et permettent de maintenir la fertilité d'une terre sans animaux. Il est difficile de saisir pourquoi il est préférable de faire passer les éléments végétaux par l'appareil digestif des animaux, qui les rendent à la terre sous forme de déjections, plutôt que de répandre ces végétaux directement sur le sol. Et pourtant, à n'en pas douter, c'est une évidence. Tout paysan ayant un peu d'expérience sait qu'il existe une magie formidable qui transforme les résidus de végétaux en engrais d'une valeur extraordinaire en les faisant passer par les intestins d'un animal. Apparemment, la Nature ne connaît pas d'animaux vivant sans environnement végétal. Même les gaz inhalés et exhalés par ces deux différentes formes de vie semblent être complémentaires : les plantes respirent de l'acide carbonique et rejettent de l'oxygène, les animaux font le contraire.

Les saisons

DÉBUT DU PRINTEMPS

Labourez votre terre lorsque les gelées d'hiver l'ont ameublie. Préparez les champs pour les semaines de printemps en passant un pulvérisateur ou une herse à pointes, et ajoutez s'il le faut de la chaux et du phosphate. Allez faire vos parties de chasse avant la fin de la saison. Soyez prêt pour l'agnelage ; le début du printemps est pour cela une époque idéale, car les agneaux peuvent alors se nourrir d'herbe.



FIN DU PRINTEMPS

Semez à la volée ou avec un semoir et préparez-vous à combattre les mauvaises herbes qui vont lutter de vitesse avec les jeunes pousses pour se faire une place au soleil. Plantez vos pommes de terre nouvelles sous serre pour hâter la maturation et utilisez des cloches pour protéger des gelées tardives melons et autres courges. C'est une bonne époque pour brasser la bière en prévision des travaux altérants, tels la tonte des moutons ou les foins. Moulez un peu de grain chaque mois durant toute l'année afin de toujours avoir de la farine fraîche.



DÉBUT DE L'ÉTÉ

Au début de l'été, il vous faut accomplir une tâche charmante : tondre vos moutons. La laine de cinq d'entre eux suffira pour habiller une grande famille. Avec le retour de l'herbe, votre vache va à nouveau donner beaucoup de lait et vous devrez faire du beurre presque chaque jour. Réservez-vous les bienfaits du lait pour l'hiver en faisant beaucoup de fromage. À la mi-été, c'est le moment de faire les foins : tâche harassante, mais riche de satisfactions. Vous aurez besoin de l'aide de vos amis et de vos voisins et de beaucoup de bière maison.





FIN DE L'ÉTÉ

La moisson du blé, à la fin de l'été, c'est la récolte de l'année. Vous aurez de nouveau besoin de vos amis et vous fêterez encore le bonheur de disposer d'une provision de pain pour une année. Fruits du verger, petits fruits, noix, champignons et baies sont ramassés et mis en bocaux ou dans du vinaigre pour être conservés en vue de l'hiver. C'est encore le moment de faire le vin, et les tomates vertes restantes sont utilisées pour le chutney.



AUTOMNE

En automne, c'est l'heure de récolter vos racines et de les mettre en silo ou de les conserver à la cave. Plantez du blé d'automne et des fèveroles. La sève des arbres est redescendue, et c'est donc le moment d'abattre ceux qui ont atteint leur maturité. En même temps, ramassez le bois mort avant qu'il ne devienne humide et utilisez-le comme bois de chauffage. À la fin de l'automne, votre orge est prête à être brassée et vous devriez également avoir le temps de filer la laine de même que votre récolte annuelle de chanvre.



HIVER

Au milieu de l'hiver, quand les feuilles sont tombées des arbres, vous pouvez construire de nouvelles haies ou réparer les anciennes ; faire ou réparer les clôtures, portails et barrières, aiguiser et réparer le matériel de l'exploitation. Il fera assez froid pour faire tuer bœufs et moutons, et le début de l'année est la meilleure époque pour abattre vos jambons à quatre pattes. Jambons et lard peuvent être conservés dans de la saumure, ou salés et mis à fumer. Mais c'est surtout l'époque de l'année où vous savourerez les fruits de votre travail.

Le jardin urbain

Il est surprenant de voir tout ce que peut abriter un jardin urbain. Même l'espace le plus réduit peut être productif et il n'est rien de plus agréable que l'image de fruits et légumes généreux et savoureux juste derrière sa porte de service. Si vous disposez d'un peu d'espace, envisagez une petite serre (*voir p. 192*) qui prolongera la saison et vous permettra de cultiver quelques variétés plus exotiques. Et n'oubliez pas qu'une ruche permettra à ses pensionnaires d'aller butiner le nectar de toutes vos fleurs environnantes – la perspective de miel délicieux que vous pourrez dérober en toute légalité !

Je me souviens avoir rencontré un homme fascinant en Californie. Il gagnait sa vie en créant des jardins potagers urbains « faciles à cultiver » pour les personnes âgées et handicapées. Il les avait organisés dans des jardinières surélevées faites de brique ou de bois. Ces jardinières permettaient d'élever le niveau de la terre à une hauteur confortable pour le semis et la cueillette tout en offrant aux plantes davantage de lumière et en donnant au jardin un agréable effet 3-D. Ce type d'agencement est coûteux, mais lorsque la terre est rare en ville, il permet d'optimiser les zones de plantation.

Les jardins surélevés que j'ai vus en Californie étaient réalisés sur le principe du « lit de semences grossier ». Il s'agissait de conteneurs surélevés fabriqués avec de vieux dormants, des briques ou des parpaings et remplis d'une terre à jardin d'extrême qualité sur une épaisseur d'au moins 45 centimètres. Cela permet une plantation très dense, une production élevée et un enracinement vigoureux et résistant à la sécheresse. Plus votre parcelle est petite, plus vous pouvez effectuer une culture intensive.

À l'opposé du jardin urbain en jardinières surélevées et facile à cultiver, nous avons le jardin partagé. Nous en avons tous vu le long des voies ferrées, avec leurs petits abris en bois, leurs rangées de haricots d'Espagne et leurs choux d'hiver bien protégés. La plupart des villes organisent ce genre de jardins, aussi renseignez-vous auprès de votre mairie ou de votre bibliothèque. Vous n'organiserez pas de système de jardinières surélevées sur votre parcelle, mais vous pourrez faire vos plantations en profondeur ou installer une petite serre tunnel.

Organiser votre jardin urbain

Quelle occupation agréable et quel luxe de pouvoir rêver à son futur jardin pendant les frimas de l'hiver mais, enfin, l'heure fatidique arrive : qu'allez-vous y planter exactement ? La première question à se poser concerne l'orientation du site : où est l'ensoleillement et où est l'ombre ? Vous ne placerez pas de grandes variétés du côté sud de votre jardin (dans l'hémisphère Nord, inutile d'y penser) ; vous utiliserez plutôt une clôture ou un mur situé au sud pour les plantes férues de soleil – par exemple, des arbres fruitiers en espalier. Dans l'idéal, vous répartirez l'espace cultivable en petits lots que vous planterez de persistants, tels que des arbustes à petits fruits ou des artichauts.

Vous devrez ensuite décider du type de culture que vous voulez faire pousser. Hormis vos préférences personnelles, il s'agit de savoir ce que le site peut accueillir. Certains végétaux – par exemple, les courges ou les mûres – sont envahissants. Ces végétaux « de caractère » ne conviendront pas à votre petit jardin

urbain. De même, les pommes de terre exigent beaucoup d'espace pour peu de rendement, vous pourrez trouver d'autres sources d'approvisionnement en pommes de terre primeurs. En compromis, vous pourrez planter quelques autres primeurs. La laitue est magnifique à cultiver, car elle a un goût exceptionnel lorsqu'elle vient d'être cueillie. Les pois mange-tout sont également délicieux à consommer frais. Les haricots d'Espagne sont passionnantes à cultiver. Ce sont de vraies plantes en trois dimensions qui produisent une quantité énorme de légumes sur un tout petit espace. Quelques arbustes à petits fruits et framboisiers seront rentables en termes d'entretien et d'espace, tout comme les arbres fruitiers en espalier. Vous pouvez aussi envisager de planter de la rhubarbe, qui est un « fruit » précoce très agréable, les asperges sont quant à elles gourmandes d'espace, tout comme le maïs sucré.

Les carottes sont elles aussi une variété idéale à cultiver et ont un goût délicieux lorsqu'elles viennent d'être cueillies. Les tomates peuvent s'avérer une plantation brillamment productive sur un espace restreint. Les fraises poussent parfaitement dans des pots spéciaux, mais veillez à ce qu'ils résistent au gel car les moins coûteux ne le sont pas et se fendent, gâchant toute votre belle récolte. De même, vous pouvez les planter dans les orifices des murs de pierre. Dans un jardin urbain, je crois que c'est l'endroit qui leur convient le mieux.

Le meilleur conseil que je puisse vous donner lorsque vous envisagez votre jardin urbain est de vous souvenir que plus vous en utiliserez les trois dimensions, mieux votre jardin et ses produits s'en porteront. Le monde naturel a entre autres nobles caractéristiques la reproduction extrêmement rapide des insectes, tels que les pucerons, ou celle des lapins. Quand ils s'y mettent, leur prolifération est exponentielle et votre potager est rapidement dévasté. Il est donc vital que certains prédateurs soient présents dès le début de la saison de reproduction. Un ou deux persistants leur serviront d'abri pour l'hiver, comme des cassissiers ou des framboisiers. Vous pouvez également envisager de poser une petite haie pour servir de frontière naturelle et empêcher l'intrusion des chats et des chiens.



La butte centrale

C'est le moteur des performances de votre jardin. Maintenez la qualité de la fertilité et de l'état du sol en y ajoutant régulièrement du fumier et du compost. Veillez à diversifier les variétés cultivées d'une année sur l'autre pour éviter l'appauvrissement et la dégradation de la terre.

UN MICRO-JARDIN URBAIN

Optimisez l'espace de votre jardin urbain en utilisant ses trois dimensions. Dalles et briques retiennent les boues et évitent les mauvaises herbes.

Tuteurs horizontaux

Tendez du fil galvanisé entre des piquets pour tuteurer haricots et framboises.

Baies de fruitiers en espalier

Pommiers et pruniers peuvent être palissés pour constituer des haies originales et productives. Ils doivent être positionnés face au sud ou à l'ouest.

Des grimpants productifs

Framboisiers et haricots d'Espagne créent un « muret » de productivité de 1,80 mètre.

Les plantes larges

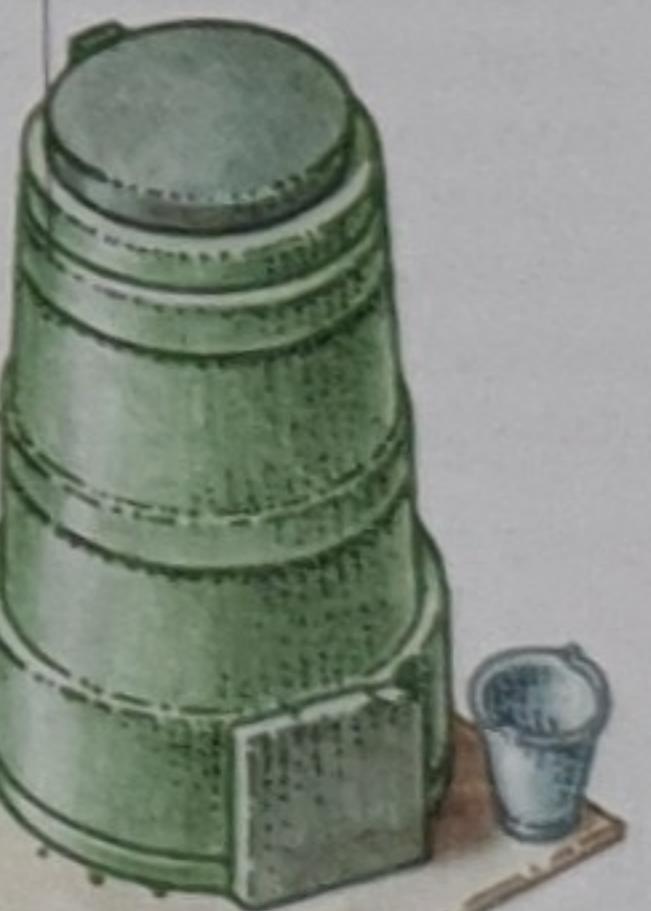
Plantez des tomates, des artichauts, de la rhubarbe ou même des courgettes pour obtenir un parterre extrêmement productif.

La ruche

Dégagez suffisamment d'espace autour de la ruche pour permettre aux abeilles d'y entrer et veillez à ce qu'aucune plante haute n'obstrue l'entrée de la ruche. Les abeilles ont besoin d'espace dégagé pour atterrir.

Compostage

Une poubelle renversée empêche les rats et les mouches d'accéder au compost. Une plaque métallique perforée placée sous la poubelle laissera pénétrer les vers mais pas les rats ni les souris.

**Dallage**

Dallez, pavez ou bétonnez les chemins et l'accès au jardin. Placez un plastique sous le dallage pour éviter aux mauvaises herbes de se frayer un chemin.

Votre jardinière surélevée

Vous pouvez la construire en brique, en pierre ou en bois. Vérifiez-en la bonne drainabilité.

Plantations en hauteur

Les laitues savoureuses se plairont dans cette jardinière surélevée. Faites-y pousser vos semis pour les replanter ensuite dans la butte centrale.

Le jardin partagé

Votre jardin inspirera, je l'espère, une relation à long terme entre votre famille et la terre. Réfléchissez à la façon dont il devra se développer sur plusieurs années. Les végétaux tels que les arbustes à petits fruits et les arbres fruitiers grandiront plus vite que vous ne l'imaginez – du moins, selon mon expérience car il me semble que je doive tailler mes cassissiers et mes groseilliers tous les cinq ou six ans.

L'agencement des chemins, des haies et des plantations de persistants doit être minutieusement étudié. Je conseille toujours de laisser suffisamment d'espace pour pouvoir amener un petit tracteur au cœur du jardin. Dans le cas inverse, vous le regretterez à coup sûr si vous devez apporter vos outils de construction ou compost dans le jardin. Dès que les haies et les arbres ont grandi, il est très difficile de les déplacer ! N'oubliez pas que si vous voulez utiliser un rotoculteur, vous devrez laisser assez de place sur votre parcelle pour pouvoir tourner au bout d'une rangée.

Parterres cultivés

Faites en sorte qu'ils soient longs mais pas trop larges pour pouvoir utiliser un rotoculteur et vous simplifier la vie. Une profondeur de 1,50 m est le maximum pour un jardin partagé ; la plantation traditionnelle en rangs s'effectuera sur 1,80 à 3,50 m.

Lit central

Faites pousser des betteraves pour obtenir un rendement optimal. La betterave est une bonne entrée d'hiver lorsqu'elle est conservée dans du vinaigre de cidre.

LA PARCELLE URBAINE

Consultez votre mairie ou les associations locales pour connaître les modalités d'obtention d'une parcelle. Prenez contact avec les autorités ou responsables qui attribuent des parcelles.

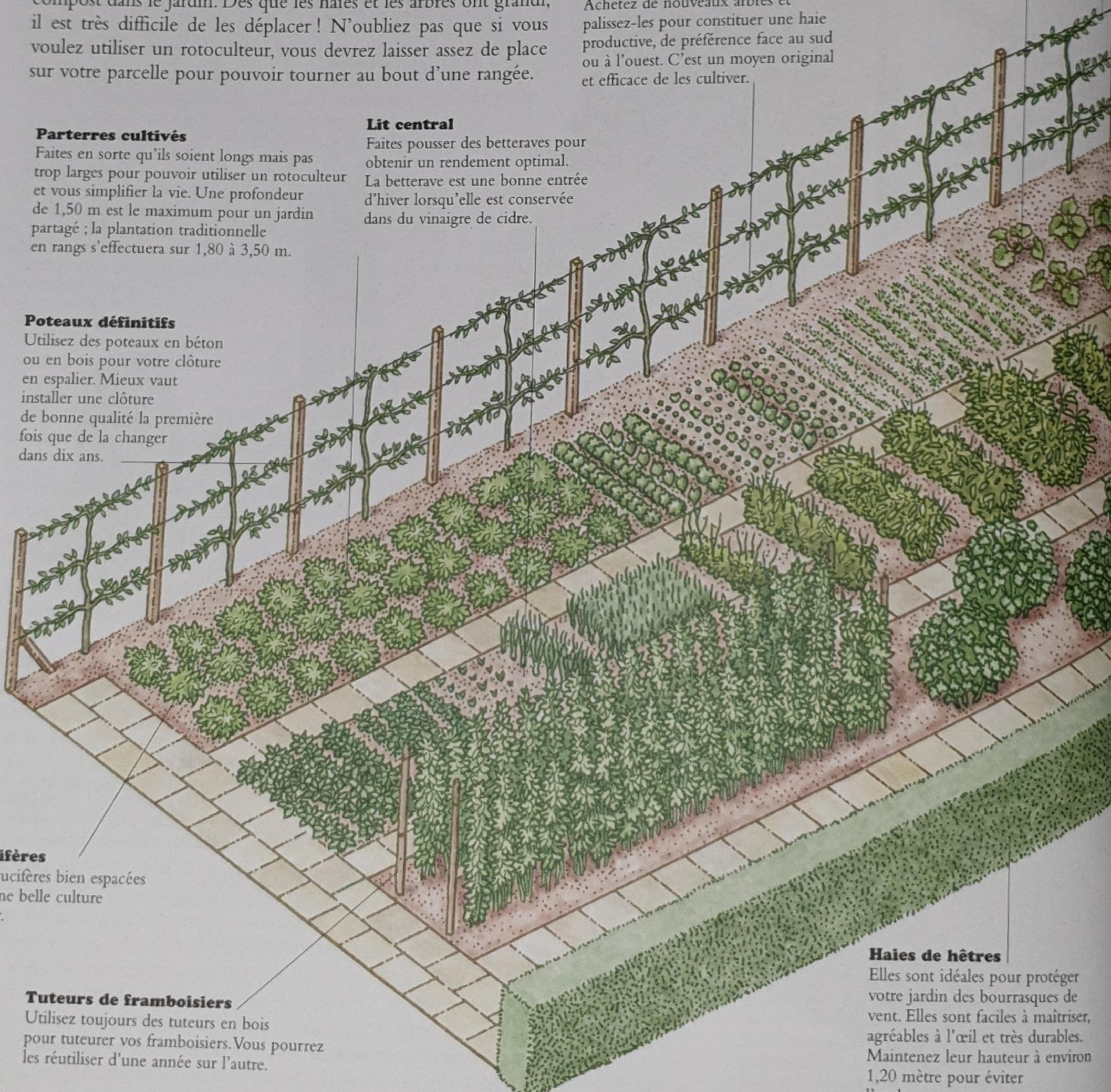
L'entretien des espaliers
Lorsque vous entretenez vos espaliers, n'hésitez pas à piner les jeunes pousses et à couper les branches indésirables.

Cultures en rangs

Changez de plantations en rangs – laitues, oignons et pois – tous les six ans.

Fruitiers en espaliers

Achetez de nouveaux arbres et palissez-les pour constituer une haie productive, de préférence face au sud ou à l'ouest. C'est un moyen original et efficace de les cultiver.



Tuteurs de framboisiers

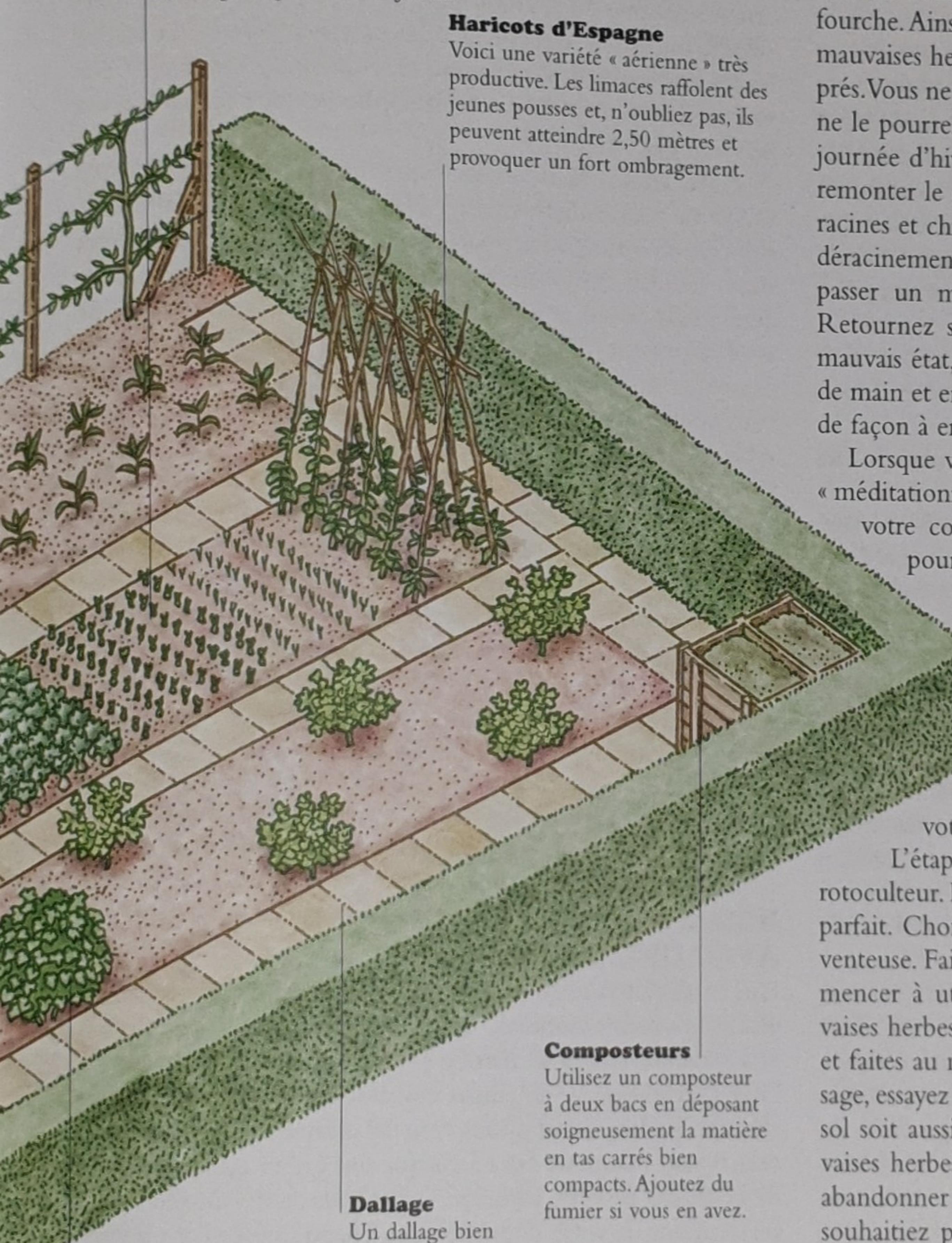
Utilisez toujours des tuteurs en bois pour tuteurer vos framboisiers. Vous pourrez les réutiliser d'une année sur l'autre.

Haies de hêtres

Elles sont idéales pour protéger votre jardin des bourrasques de vent. Elles sont faciles à maîtriser, agréables à l'œil et très durables. Maintenez leur hauteur à environ 1,20 mètre pour éviter l'ombragement.

Carré à semis

Plantez crucifères et laitues dans la nurserie pour pouvoir les repiquer plus tard dans l'année, quand il y aura davantage de place dans le jardin.

**Haricots d'Espagne**

Voici une variété « aérienne » très productive. Les limaces raffolent des jeunes pousses et, n'oubliez pas, ils peuvent atteindre 2,50 mètres et provoquer un fort ombragement.

Composeurs

Utilisez un composteur à deux bacs en déposant soigneusement la matière en tas carrés bien compacts. Ajoutez du fumier si vous en avez.

Dallage

Un dallage bien agencé permet de retenir les mauvaises herbes et simplifie généralement les travaux au jardin.

Petits fruits

Utilisez arbustes à petits fruits et autres persistants pour morceler le jardin et servir d'abri.

Si vous décidez de tout remettre au lendemain, vous aurez bien-tôt la joie de nettoyer toute une parcelle en proie aux mauvaises herbes ! Si vous laissez des mauvaises herbes vivaces aux racines profondes (orties, chardons et oseille par exemple) pénétrer votre sol, vous aurez beaucoup de mal à vous en débarrasser.

Pour commencer à nettoyer votre parcelle, enlevez tout d'abord la végétation de surface et désignez un site de compostage. Vous devrez probablement disposer d'une surface de 4,50 m² pour ce faire. La faux est l'outil approprié pour couper

les mauvaises herbes aussi près que possible du sol, selon votre capacité à la manier. Ratissez la végétation coupée avec un balai de jardin. Appuyez fermement sur le balai lorsque vous ramenez les herbes. Lorsque le nettoyage de surface est fait, prenez votre fourche. Ainsi, vous éviterez de couper les racines profondes des mauvaises herbes persistantes telles que l'oseille et le pâturin des prés. Vous ne pourrez pas bêcher si le sol est trop humide et vous ne le pourrez pas non plus s'il est trop sec. Une belle et fraîche journée d'hiver est idéale – en particulier si le soleil vient vous remonter le moral. Retournez la terre par gros blocs et enlevez racines et chiendent à la main. Ne vous préoccuez pas trop du déracinement des mauvaises herbes annuelles, vous leur ferez passer un mauvais quart d'heure dans les semaines à venir. Retournez simplement les carrés d'herbe que vous jugez en mauvais état, le vert vers le bas. Gardez votre brouette à portée de main et emportez herbes et racines au compostage. Étalez-les de façon à en faire une pile et non un tas.

Lorsque vous bêchez, veillez à adopter une sorte de rythme « méditationnel ». Laissez divaguer votre esprit pendant que votre corps travaille. Il peut vous falloir plusieurs heures pour bêcher votre parcelle, mais ce n'est rien. Nous ne pouvons pas précipiter la nature et votre prochain repas sera encore meilleur après ce bel effort. Lorsque vous aurez terminé, vous aurez devant les yeux une parcelle de mottes brunes. Vous laisserez alors les choses en l'état pendant au moins trois à quatre semaines. Ainsi, le climat, le vent et le soleil pourront faire leur œuvre sur votre terre.

L'étape suivante, dans l'idéal, consiste à trouver un bon rotoculteur. Il ne doit pas aller trop loin dans la terre – 23 cm est parfait. Choisissez, si possible, une belle matinée ensoleillée et venteuse. Faites rapidement le tour de la parcelle avant de commencer à utiliser le rotoculteur pour ôter d'éventuelles mauvaises herbes persistantes. À présent, démarrez votre rotoculteur et faites au moins deux passages sur la parcelle. Au dernier passage, essayez de ne laisser aucune empreinte de pas. Il faut que le sol soit aussi souple que possible afin que les racines des mauvaises herbes sèchent et meurent. Vous allez maintenant devoir abandonner votre parcelle pendant deux semaines, bien que vous souhaitiez peut-être effectuer quelques grandes plantations, de rhubarbe, d'arbustes à petits fruits, d'artichauts et d'arbres fruitiers par exemple.

Composter convenablement

Choisissez une place à l'ombre pour entreposer votre compost – de préférence un peu à l'abri des vents dominants pour qu'il ne soit pas détrempé par les pluies. Souvenez-vous que le compost est à la base d'un jardin réussi (voir p. 45, 336-337). Aujourd'hui, certains inconscients sont prêts à se séparer de leurs fumiers animaux – les propriétaires de chevaux ou les agriculteurs locaux. Le malheur des uns faisant souvent le bonheur des autres, un fumier agricole bien fait va faire de votre jardin le plus beau du quartier. Ce fumier ajouté au compost permettra également aux mauvaises herbes et autres déchets du jardin de se transformer en un humus de bonne qualité pour votre terre.

Le domaine d'un demi-hectare

Chacun abordera différemment la culture de sa terre et il y a peu de risques pour que deux petits exploitants, ayant chacun un demi-hectare, adoptent le même plan ou les mêmes méthodes. Certains aiment les vaches, d'autres en ont peur. Certains aiment les chèvres, d'autres n'arrivent pas à les empêcher d'aller dans le jardin potager. C'est mon cas et je ne connais pas beaucoup de gens qui y parviennent. Certains ne veulent pas tuer les animaux et sont obligés de vendre leur excédent de bétail à des gens qui vont les tuer, d'autres ne veulent pas les vendre parce qu'ils savent bien que les animaux seront tués. Certains sont heureux d'avoir plus de bétail que n'en peut nourrir leur terre et achètent du fourrage à l'extérieur, tandis que d'autres estiment que c'est contraire aux principes de l'autarcie.

Quant à moi, si j'avais un demi-hectare d'une bonne terre bien drainée, je pense que j'aurais une vache et une chèvre, quelques cochons et peut-être une douzaine de poules. La chèvre me donnerait du lait lorsque la vache n'en a plus. En fait, je prendrais sans doute une chèvre ou deux de plus. J'aurais la vache pour nous donner du lait, à moi et à mes cochons, mais, surtout, je l'aurais pour qu'elle me donne des tas et des tas d'engrais merveilleux. Car si je voulais vivre de ce demi-hectare de quelque manière que ce soit, sans utiliser des masses d'engrais artificiels, il me faudrait bien le fumer intensivement.

Bien sûr, ce demi-hectare sera tout juste capable de nourrir ma vache et rien de plus. Je devrai donc, sans aucune honte, acheter à l'extérieur la plus grande partie de son fourrage. Il me faudra acheter tout le foin, beaucoup de paille, à moins de ramasser des fougères dans un terrain public, toute ma farine d'orge, un peu de farine de blé, et aussi, sans doute, quelques protéines concentrées sous forme de farine de soja ou de poisson (quoique je ferais mon possible pour cultiver moi-même du soja).

On dira qu'il est ridicule de prétendre vivre en autarcie quand on doit acheter toute cette nourriture. C'est vrai ! Vous cultiverez la plus grande partie de la nourriture pour les vaches, les cochons et la volaille : betteraves fourragères, choux, pommes de terre fourragères, consoude, luzerne, et autres produits du jardin potager que vous ne mangerez pas. Mais vous devrez quand même acheter chaque année, disons, une demi-tonne ou une tonne de foin, une demi-tonne de diverses sortes de grains, et une demi-tonne ou une tonne de paille, sans oublier votre farine pour faire le pain. Car, sur une parcelle aussi petite qu'un demi-hectare, je n'envisagerais pas de cultiver du blé ou de l'orge, préférant me concentrer sur des cultures valant plus cher que des céréales, de même que sur des cultures dont la fraîcheur est essentielle. De toute manière, sur très peu d'ares, la culture des céréales est bien souvent impossible à cause des dégâts que causent les oiseaux ; pourtant, j'ai cultivé du blé avec succès à l'échelle d'un jardin.

La vache : en avoir ou pas ?

Le grand problème ici, c'est : vache ou pas vache ? Les arguments pour et contre sont nombreux et divers. Pour les partisans, il y a le fait que rien, mieux qu'une vache, ne maintient à un si haut niveau la santé d'une famille et d'un domaine. Si vous et vos

enfants disposez de beaucoup de lait pur, frais et non pasteurisé, de beaucoup de beurre, de crème, de fromage à pâte molle ou à pâte dure, de yogourt, de lait acidulé et de petit-lait, vous serez tout simplement une famille en bonne santé, ce qui est déjà une raison suffisante pour élever une vache ! Et si vos porcs et votre volaille reçoivent également leur part des dérivés du lait, ils seront eux aussi en bonne santé et se développeront bien. Cette vache sera vraiment la cause principale de votre bonne santé et de votre bien-être.

Autre chose : la nourriture que vous achèterez pour cette vache va vous coûter environ 350 E par année. Mais dans la colonne d'en face, vous pourrez relever le montant que vous et votre famille dépenseriez pour acheter des produits laitiers durant une année, et, si vous faites le total, vous verrez qu'il est assez important. À cela s'ajoutera la plus-value des œufs, de la viande de volaille et de porc dont vous disposerez. En valeur, vous pouvez être sûr qu'un quart de la viande de porc est redévalable à la vache, plus la fertilité toujours grandissante de votre terre. Mais le plus important est que vous devrez traire votre vache deux fois par jour, au moins dix mois par année. Traire une vache ne prend pas beaucoup de temps (environ huit minutes) et c'est très agréable si vous savez comment faire et si elle est vraiment gentille. Alors, l'achat d'une vache est une décision très importante, et vous ne devriez pas la prendre si vous avez l'intention de vous absenter souvent ou si vous ne pouvez pas vous arranger avec quelqu'un qui la traite à votre place. Et même si vous n'avez qu'une perruche, il faudra aussi quelqu'un pour la nourrir quand vous vous absentez.

Donc, établissons maintenant le projet de notre domaine en partant du fait que nous avons une vache.

DOMAINE D'UN DEMI-HECTARE AVEC UNE VACHE

Une moitié de la terre sera plantée d'herbe, l'autre moitié gardée arable sans tenir compte du terrain sur lequel se trouvent maison et bâtiments. La partie herbue peut très bien toujours rester à l'état de pâturage et ne jamais être labourée, mais on peut aussi alterner en labourant, disons tous les quatre ans. Si vous faites cela, il vaut mieux ne faire à chaque fois qu'un quart seulement de la surface de votre pâturage. Donc vous enherbez tous les ans un huitième de votre domaine. Ainsi chaque année il y a un peu d'herbe fraîchement semée, un peu d'herbe qui a deux ans, un peu qui en a trois et un peu qui a quatre ans. Si vous alternez tous les quatre ans, votre terre sera plus productive. Votre domaine sera de la sorte divisé en deux : une moitié en jardin potager et l'autre moitié en pâturage. Vous commencerez par passer la charrue ou par laisser courir les cochons qui retourneront la terre avec leurs groins l'endroit que vous aurez entouré d'une clôture électrique ou bien vous passerez le motoculteur sur cette moitié de votre domaine. Sur cette partie, vous mettrez un mélange à trois espèces : herbe-trèfle-luzerne, par exemple. Si vous semez en automne, votre vache passera l'hiver avec du foin acheté et vous attendrez l'année suivante pour la laisser brouter. Si vous avez le temps de semer au printemps, et si vous vivez dans un climat assez humide, vous pourrez laisser légèrement pâturez l'été même.

Le pâturage

Lorsqu'on sème au printemps, il vaut mieux ne pas couper l'herbe l'été suivant, alors laissez votre vache brouter légèrement, mais aux premiers signes de « détrempé » (destruction de l'herbe par piétinement) emmenez-la ailleurs. Il est d'ailleurs préférable de l'attacher ou de délimiter des bandes de pâturage avec une clôture électrique. Arrangez-vous pour que la vache ne dispose, disons, que d'un sixième de l'herbe à la fois, laissez-la à cet endroit pour environ une semaine, puis placez-la sur une autre bande. Le temps qu'elle doit rester sur une bande est affaire de bon sens, et il vous faut le développer si vous voulez vivre en autarcie. La raison de délimiter les bandes de pâturage est que l'herbe grandit mieux et produit plus si on la laisse pousser aussi longtemps que possible avant d'être broutée ou fauchée, puis paturée ou coupée complètement, puis à nouveau laissée de côté. Si elle est broutée continuellement, elle n'a jamais vraiment l'occasion de développer son système de racines.

Or, dans une exploitation aussi intensive que celle que nous envisageons ici, il est essentiel de faire pâture avec le plus grand soin.

Sur une surface si petite, la méthode qui consiste à faire pâture au piquet est sans doute préférable aux clôtures électriques. Une petite vache jersiaise s'habitue très vite à rester au piquet et c'est d'ailleurs pour cela que la race a été développée sur l'île de Jersey, où ce genre d'élevage a débuté. Aussi, je recommande sincèrement une jersiaise à l'homme du demi-hectare parce que je suis convaincu qu'elle n'a pas sa pareille pour ce genre d'expérience. J'ai fait des essais, sans aucun succès, avec des vaches de type dexter. Mais si vous connaissez une dexter qui donne plus qu'une infime quantité de lait (les deux miennes en donnaient moins qu'une chèvre), qui est tranquille et docile, alors allez-y, achetez une dexter et bonne chance. Mais n'oubliez pas qu'une jersiaise de bonne race donne beaucoup de lait, un lait qui est le plus riche en crème que tous les autres. La jersiaise est petite et si docile que vous aurez du mal à ne pas la prendre avec vous dans la maison, et qu'elle a un appétit modéré, qu'elle est jolie, sympathique, saine et très robuste.

Une fois préparée, votre partie de pâturage devrait procurer à votre vache presque toute la nourriture dont elle a besoin en été. Vous ne pourrez pas, en plus, avoir du foin. Si vous en remarquez un peu, loin de la vache, coupez ce foin.

Un jardin à usage très intensif

L'autre moitié de votre domaine – la partie arable – sera exploitée en un jardin potager hautement intensif. La solution idéale consiste à le diviser en quatre carrés sur lesquels les cultures que vous désirez faire pousser chaque année se succéderont en une stricte rotation. J'exposerai en détail cette rotation dans le chapitre « Produits du jardin », p. 42. La seule variation que vous apporterez dans cette rotation est que chaque année vous devrez enherber un carré et labourer aussi une partie de votre pré. Je vous conseille de mettre les pommes de terre dans la partie que vous venez de labourer. Ce qui fait que la rotation serait la suivante : herbe (pour quatre ans) –

pommes de terre – légumineuses – crucifères – racines – et de nouveau de l'herbe (pour quatre ans).

Pour semer l'herbe d'automne, vous devez récolter vos racines assez tôt. C'est tout à fait possible sous un climat tempéré ; dans les régions où les hivers sont plus rudes, vous devrez sans doute attendre le printemps suivant pour semer. Et dans les régions à été sec, il sera sans doute mieux de semer en automne, à moins que vous ne disposiez d'un système d'irrigation. Enfin sous certains climats (été sec et hiver froid), il sera peut-être préférable de semer votre herbe à la fin de l'été, après les légumineuses au lieu de le faire après les racines, car les légumineuses parviennent à maturité avec les racines. Alors, il sera plus avantageux pour vous de mettre les pommes de terre après l'herbe et votre rotation serait alors la suivante : herbe (pour quatre ans) – pommes de terre – crucifères – racines – légumineuses – herbe (pour quatre ans).

Un des inconvénients de cette méthode est que vous devrez sans doute attendre l'été suivant l'automne de la récolte des pommes de terre pour planter vos crucifères. Lorsque celles-ci sont plantées juste après les légumineuses, elles peuvent aller en terre immédiatement parce que les crucifères ont levé dans un carré à semis et il n'est pas trop tard pour les repiquer en été, après la récolte des légumineuses. Mais les pommes de terre ne pourront pas être ramassées (comme toutes les grandes cultures) avant l'automne où il est alors trop tard pour planter des crucifères. En fait, à ce régime, vous ne pourrez en planter que quelques-unes en été, après les pommes de terre nouvelles. Vous pourrez peut-être tout planter si vous cultivez uniquement des pommes de terre nouvelles. Une solution consiste à mettre les crucifères immédiatement après les pommes de terre (cela vous fait gagner une année) en arrachant certaines pommes de terre très tôt et en plantant tout de suite après des choux ou des navets, et en faisant de même après chaque ramassage de pommes de terre. Pour terminer, vous planterez les crucifères de printemps lorsque le gros des cultures a pris. Procéder ainsi ne sera possible que sous un climat très tempéré.

Tout cela peut sembler bien compliqué, mais, en réalité, c'est plus facile à comprendre quand on le pratique. Examinez un peu les avantages d'une telle rotation : un quart de votre terre arable est chaque année fraîchement labourée en pâturage pour quatre ans ; une terre rendue très fertile en raison de toute la richesse emmagasinée par l'herbe qui a été enterrée et va se décomposer, sans compter les bouses que votre vache y aura laissées durant quatre étés ; votre vache passe l'hiver à l'intérieur sur la paille que vous avez achetée, et comme elle va piétiner et faire ses excréments sur cette paille, vous disposerez d'une énorme quantité de très bon fumier à épandre sur votre terre ; tous les restes de cultures que vous ne consommez pas serviront d'alimentation complémentaire à la vache, aux cochons ou à la volaille ; et je serais très surpris si, après avoir suivi cette méthode pendant quelques années, vous ne constatez pas que la fertilité de votre demi-hectare a énormément augmenté et que votre terre produit plus de nourriture que bien des domaines de cinq hectares exploités selon des principes commerciaux ordinaires.

AGENCER VOTRE DEMI-HECTARE

Si vous avez un demi-hectare de bonne terre, vous choisirez peut-être de l'utiliser entièrement pour faire pousser des fruits et des légumes. Pour ma part, je le diviserais en deux et laisserais pousser de l'herbe sur une moitié pour faire pâtrer une vache et aussi une chèvre qui me donnerait du lait lors des brèves périodes où la vache est à goutte, une truie pour la reproduction et une douzaine de poules. Je devrais sans doute acheter de la nourriture à l'extérieur pour tous ces animaux en hiver, mais c'est mieux que d'acheter les produits laitiers et la viande, ce qui est d'ailleurs aussi une solution. L'autre moitié de la terre, je la diviserais en quatre carrés pour produire des légumes d'une manière intensive, attribuant chaque fois un carré aux pommes de terre, aux légumineuses, aux crucifères et aux racines. Je diviserais également le pâturage en quatre parties et alternerais tous les quatre ans. C'est-à-dire que je planterais un carré d'herbe chaque année et qu'il le resterait jusqu'à ce que je laboure quatre ans plus tard. Je construirais un abri pour la vache parce que je n'aurais pas assez d'herbe pour la laisser dehors toute l'année. J'aurais une serre pour les tomates, des ruches pour les abeilles et je planterais un carré avec des légumes réservés spécialement au ménage, des herbes aromatiques et des petits fruits.

LÉGUMINEUSES

Faites pousser au moins trois sortes de haricots, disons, des haricots verts, des mange-tout et des fèves, et beaucoup de pois. L'année suivante, mettez les crucifères sur ce carré.

CRUCIFIÈRES

Sur ce carré, faites pousser pour votre propre consommation diverses sortes de choux, choux-fleurs, brocolis et choux Bruxelles. Pour les animaux, mettez des choux rouges, navets et des rutabagas (ou des racines, mais aussi crucifères). L'année suivante, mettez les racines sur ce carré.

PÂTURAGE

Cette herbe nourrira votre vache tout l'été. Laissez vos poules courir dessus et installez-leur un poulailler mobile. Lorsque vous devez labourer, mettez-y vos cochons et laissez-les faire le travail pour vous.



**CARRÉ DE LÉGUMES**

Dans votre carré de légumes ménagers, plantez des légumes réservés à votre propre consommation. Épinards, carottes, laitues, céleris, poireaux et oignons qui, ajoutés à vos choux, légumineuses et pommes de terre, vous donneront des menus variés. Près de la cuisine, plantez des herbes aromatiques et des tournesols pour faire votre huile.

Rotation sur un demi-hectare

Peut-être vous plaignez-vous, qu'ayant la moitié de votre domaine en prairie, il ne vous reste qu'un petit bout de terre pour votre jardin potager. En fait, ce n'est pas rien, et si votre jardin est vraiment bien entretenu, il vous donnera plus de nourriture que si vous plantiez sur tout un demi-hectare. Et le fait qu'il sera, la moitié du temps, mis en prairie, brouté et fumé augmentera énormément sa fertilité. Je suis persuadé que vous y ferez pousser plus de légumes que sur un demi-hectare sans vache et sans assolement.

Astuces pour une petite superficie

Nous discuterons du traitement des diverses cultures et récoltes dans d'autres chapitres de ce livre, mais il faut tout de suite faire quelques remarques générales sur cette situation particulière.

Vaches D'abord, la vache ne pourra pas rester dehors toute l'année. Elle transformerait très rapidement une si petite surface en bourbier. Elle devra donc passer la plus grande partie de l'hiver à l'étable, n'étant sortie que pour prendre un peu d'exercice et d'air frais pendant la journée et par temps sec. Même si elle s'y habitue, une vache ne profite pas vraiment de rester tout le temps dehors en hiver. Elle préfère être à l'intérieur, où elle vous fabriquera un merveilleux fumier et où de toute façon elle aura à manger toute la verdure et toutes les crucifères que vous aurez cultivées pour elle dans votre jardin. En été, vous la laisserez dehors jour et nuit, aussi longtemps que vous estimerez que le pâturage la supporte. Vous pourriez garder votre vache sur une « litière profonde » : de la paille sur laquelle elle fait ses excréments et qu'elle transforme en bon fumier, et chaque jour, vous rajoutez là-dessus de la paille fraîche. Pendant des années, j'ai trait dans ces conditions, le lait était parfait et se conservait très bien.

Vous pourriez aussi garder votre vache sur un sol en dur (si possible isolé), et lui mettre une bonne litière chaque jour en enlevant la paille souillée et en la mettant soigneusement sur votre tas de fumier, cette mine de fertilité pour votre demi-hectare. Vous trouverez sans doute que votre vache n'a pas du tout besoin de foin en été, mais elle en dépendra totalement durant tout l'hiver, et il faudra bien compter devoir lui en acheter au moins 800 kilos. Si vous voulez élever le veau qu'elle aura chaque année, jusqu'à ce qu'il atteigne une certaine valeur, il vous faudra environ 250 kilos de foin supplémentaire.

Cochons Vous devez pouvoir enfermer les cochons dans un bâtiment, tout au moins pendant une partie de l'année, et il vous faudra alors de la paille. Car vous ne disposez pas d'assez de terre fraîche pour les garder dehors. La meilleure chose pour eux serait que vous possédiez une porcherie mobile avec à l'extérieur une barrière solide, mais une porcherie fixe fera aussi l'affaire. Cependant, vos porcs auront beaucoup de travail à faire à l'extérieur : ils pourront labourer l'un de vos huitièmes de demi-hectare de prairie ; ils pourront courir sur votre carré de pommes de terre après la récolte ; ils pourront nettoyer la terre après les légumineuses et, en général, après chaque récolte. Mais ils ne pourront faire tout cela que si vous leur laissez d'assez de temps : il vous arrivera peut-être parfois d'être trop pressé de rentrer la prochaine récolte pour les laisser accomplir tranquillement tous leurs travaux. En ce qui concerne leur nourriture, vous devrez

sans doute acheter un peu de céréales, de l'orge ou du maïs. À cela viendront s'ajouter le lait écrémé et le petit-lait de votre vache, plus certains produits du jardin, ainsi que les céréales fourragères que vous cultiverez spécialement pour eux. Grâce à tout cela ils se porteront très bien. Si vous connaissez un voisin possédant un verrat et le mettant à votre disposition, je vous conseille d'avoir une truie et de la faire porter. Il y a beaucoup de chances pour qu'elle vous donne 20 porcelets par année. Vous en engrasserez deux ou trois pour vos provisions de jambon et de lard, et vous vendrez les autres comme cochons de lait (à 8 ou 12 semaines selon les exigences du marché de votre région) ; ils vous rapporteront sûrement assez d'argent pour que vous puissiez payer les suppléments de nourriture que vous devrez acheter pour eux, pour la volaille et même, peut-être, pour la vache. Si vous ne trouvez pas de verrat, vous achèterez vous-même des cochons de lait, juste pour vos besoins personnels et vous les engrasserez.

Volailles Vous pouvez élever votre volaille selon la méthode dite des « poules heureuses » (voir p. 222), et dans ce cas elles resteront des années durant dans le même coin de votre jardin. Mais d'après moi, il vaut mieux qu'elles picorent à même le sol dans des poulaillers mobiles. On peut ainsi les déplacer tout autour du pâturage ; leurs grattements et leurs fientes feront beaucoup de bien à la terre. N'ayez pas trop de poules. Une douzaine vous donneront suffisamment d'œufs pour nourrir une petite famille, et même, en été, quelques-uns de plus à vendre ou à donner. Vous leur achèterez un peu de grain et, en hiver, quelques protéines si vous ne cultivez pas assez de fèves. Vous pourriez aussi essayer de cultiver uniquement pour elles des tournesols, du blé noir ou d'autres aliments. Il faut prévoir de les garder dans un petit poulailler fixe pendant les mauvais mois de l'année, avec un peu de lumière électrique le soir, pour leur faire croire que c'est l'époque de la ponte et obtenir ainsi assez d'œufs en hiver.

Quant aux cultures, ce sont toutes les cultures habituelles du jardin potager avec, en plus, la terre que vous pourrez consacrer à des betteraves fourragères pour les animaux. Mais n'oubliez pas que tout ce que vous cultivez pour vous-même au jardin est aussi bon pour les animaux, et qu'ils mangeront tout ce que vous ne consommerez pas vous-même. Ainsi, vous n'aurez pas de compost. Vos animaux feront office de compost.

Caprins Si vous décidez d'avoir des chèvres à la place d'une vache qui suis-je pour prétendre que c'est une solution déraisonnable ? – vous pouvez vous organiser à peu près de la même manière. Une chèvre vous donnera seulement un peu de fumier, mais vous ne devrez pas acheter autant de paille et de foin, et peut-être pas du tout. Vous n'aurez pas autant de petit-lait ni autant de lait écrémé pour élever vos cochons, et vous n'augmenterez pas la fertilité de votre terre aussi rapidement qu'avec une vache.

Le demi-hectare Si vous n'avez pas d'animaux du tout, ou juste quelques poules, vous pouvez exploiter la moitié de votre demi-hectare en jardin potager, et cultiver du blé sur l'autre moitié. Vous appliquerez la rotation comme nous l'avons décrite plus haut, mais vous remplacerez l'herbe par du blé. C'est sans doute une bonne solution si vous êtes végétarien. Mais alors, n'espérez pas augmenter la fertilité et la productivité de votre terre autant que vous le feriez avec des animaux.

Le domaine de 2,5 hectares

Les principes que j'ai énoncés pour l'exploitation d'un domaine d'un demi-hectare s'appliquent aussi, dans une large mesure, à une surface plus grande, la principale différence étant que, si vous avez deux hectares et demi d'une terre de qualité moyenne sous un climat tempéré et les connaissances voulues, vous pourrez faire pousser toute la nourriture nécessaire à une grande famille, à l'exception bien sûr du thé et du café qui ne poussent que dans les pays chauds. Mais vous pouvez aussi très bien vous passer de ces denrées. Vous cultiverez du blé pour le pain, de l'orge pour la bière, une grande variété de légumes ; vous produirez toutes sortes de viandes, des œufs, du miel.

Les gens vivant sur la Terre sont différents les uns des autres et il en va de même pour les domaines de deux hectares et demi, mais voici en exemple un modèle réalisable :

En admettant qu'un demi-hectare est occupé par la maison et les bâtiments, par le verger et le jardin potager, le reste du domaine pourrait être divisé en huit parties égales. Il faudra les clôturer d'une manière permanente, avec une clôture électrique par exemple. Ou alors, pas de clôture du tout si vous êtes partisan du piquet et préférez attacher vos vaches, vos cochons ou vos chèvres. J'ai mis une fois un mouton au piquet ; le pauvre est mort le cœur brisé, aussi je ne vous conseille pas de faire la même chose.

La rotation pourrait se faire de la manière suivante : herbe (pour trois ans) – blé – crucifères – pommes de terre – légumineuses – orge, avec en même temps un mélange à trois espèces – herbe (pour trois ans).

Il ne vous restera alors qu'un peu plus d'un demi-hectare de pâturage, mais il sera très productif et, durant les bonnes années, complétera vos 500 kilos de blé, 10 tonnes de crucifères, 2 tonnes de pommes de terre, 250 kilos de légumineuses, 375 kilos d'orge.

Peut-être réussirez-vous très bien à produire 1 tonne de foin dans votre pâturage, et encore assez de regain (l'herbe qui pousse lorsqu'on a coupé les foins) pour faire pâturer votre vache jusque tard en automne.

La souplesse : la clé d'une bonne exploitation

Bien sûr, ce plan comporte des milliers de variations possibles. L'adaptation est l'essence même d'une bonne agriculture. Vous pourriez, par exemple, mettre les pommes de terre après avoir labouré votre pâturage, et semer ensuite le blé. Vous pourriez cultiver de l'avoine au lieu d'orge, ou de l'avoine à la place du blé. Vous pourriez planter du seigle, ce qui est très indiqué si vous avez une terre légère et sèche, ou si vous voulez du bon fourrage pour l'hiver, ou encore si vous aimez le pain de seigle. Vous pourriez mettre moins de légumineuses et essayer de répartir vos cultures potagères seulement sur quatre carrés au lieu de cinq et avoir ainsi un hectare de pâturage. Vous verrez que vous trouverez des endroits où faire pâturer dans la partie réservée aux bâtiments ou dans le verger si vos arbres sont assez hauts pour ne pas être abîmés par le bétail. Évidemment, si vous vivez dans une région à maïs, vous cultiverez du maïs, peut-être à la place des crucifères ou des pommes de terre. Le meilleur moyen est de trouver des voisins paysans et de leur demander les cultures qui poussent le mieux dans le pays.

Le bétail Même chose pour le cheptel : vous prendrez un cheval pour vous aider aux travaux des champs à moins que vous ne

préfériez peut-être utiliser un motoculteur. Vos cochons s'occupent du labourage. Et avec deux hectares et demi, vous估计rez avoir assez de truies pour leur offrir la compagnie d'un verrat. Quatre truies est sans doute un minimum : nous avons eu six cochons et un verrat durant des années, et ils ont été étonnamment rémunératifs. En fait, que les années aient été bonnes ou mauvaises, ils ont toujours payé pour nous toutes les factures. D'ailleurs, les Irlandais ont surnommé ainsi le cochon : « Un gentleman qui paie son loyer », on comprend bien pourquoi. Mais les cochons ne sont pas très rentables si vous ne produisez pas vous-même la plus grande partie de leur nourriture. Enfin, vous considérez votre troupeau de porcs, qu'il soit grand ou petit, comme un groupe de sapeurs : ils laboureront 0,25 hectare de pâturage par année, déchaumeront votre champ après la récolte de grain, nettoieront celui de pommes de terre ou de crucifères et se comporteront comme des arracheurs de racines et des éboueurs.

La volaille Vous ferez alterner le plus possible votre volaille sur le domaine. Dans des champs de blé ou d'orge moissonnés, elle se nourrira pendant un certain temps des grains dispersés et fera, en plus, beaucoup de bien en grattant et en mangeant diverses larves. Si vous mettez les poules après les porcs sur un bout de terre labourée, elles mangeront les insectes et les mauvaises herbes. Vous aurez assez de nourriture et de place pour élever des canards, des oies, des dindes, des lapins, des pigeons, petites bêtes qui contribueront à diversifier vos menus.

Les vaches Je vous conseillerai de garder deux vaches, ainsi vous disposerez de bien assez de lait tout au long de l'année : vous en aurez assez en été pour faire un bon fromage à pâte dure qui tiendra tout l'hiver, et vous aurez aussi assez de petit-lait et de lait écrémé pour améliorer l'ordinaire des cochons et de la volaille. Si vous élevez un veau chaque année, gardez-le dix-huit mois ou deux ans, puis faites boucherie : vous aurez assez de viande de bœuf pour nourrir toute votre famille si vous possédez un congélateur. Si vous n'en avez pas, vous devrez vendre votre bœuf et utiliser ensuite l'argent pour acheter votre viande chez le boucher, ou mieux encore, vous vous arrangerez avec des voisins petits fermiers pour tuer une bête chacun à son tour et répartir la viande entre vous, de telle manière qu'elle puisse être consommée avant de se gâter. En hiver, on peut conserver de la viande de bœuf pendant au moins un mois.

Les moutons Sur une si petite surface, les moutons sont une entreprise plus risquée, parce qu'il faut de très bonnes clôtures et aussi parce qu'il est peu rentable d'avoir un bétail pour moins de six moutons. Mais vous pourriez avoir quelques brebis, les faire saillir par le bétail d'un voisin, élever les agneaux, et garder la viande de mouton et la laine.

Ce que vous venez de lire n'est qu'une entrée en matière générale sur la façon dont celui qui veut vivre en autarcie peut organiser un domaine de deux hectares et demi. Mais chacun devra adapter ces directives à sa situation propre, à la taille de sa famille ou de sa communauté et à la composition de sa terre. Le but essentiel de ce livre est de donner au lecteur le plus de conseils pratiques possible pour l'aider à choisir et à exploiter son domaine, ses cultures et son cheptel afin d'en faire des facteurs productifs dans sa recherche d'une vie meilleure.

LE DOMAIN DE DEUX HECTARES ET DEMI

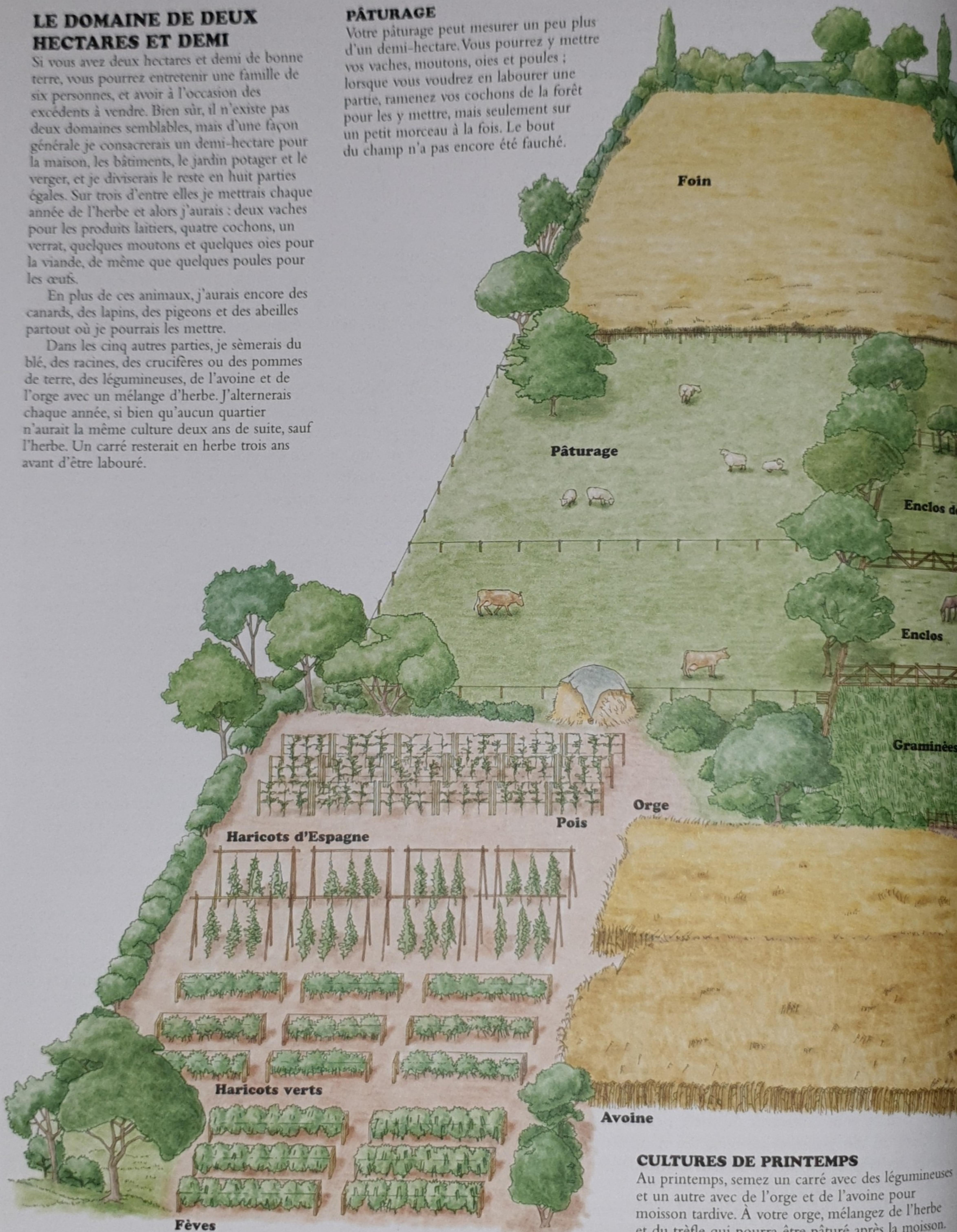
Si vous avez deux hectares et demi de bonne terre, vous pourrez entretenir une famille de six personnes, et avoir à l'occasion des excédents à vendre. Bien sûr, il n'existe pas deux domaines semblables, mais d'une façon générale je consacrerai un demi-hectare pour la maison, les bâtiments, le jardin potager et le verger, et je diviserai le reste en huit parties égales. Sur trois d'entre elles je mettrai chaque année de l'herbe et alors j'aurai : deux vaches pour les produits laitiers, quatre cochons, un verrat, quelques moutons et quelques oies pour la viande, de même que quelques poules pour les œufs.

En plus de ces animaux, j'aurai encore des canards, des lapins, des pigeons et des abeilles partout où je pourrai les mettre.

Dans les cinq autres parties, je semerai du blé, des racines, des crucifères ou des pommes de terre, des légumineuses, de l'avoine et de l'orge avec un mélange d'herbe. J'alternerai chaque année, si bien qu'aucun quartier n'aurait la même culture deux ans de suite, sauf l'herbe. Un carré restera en herbe trois ans avant d'être labouré.

PÂTURAGE

Votre pâturage peut mesurer un peu plus d'un demi-hectare. Vous pourrez y mettre vos vaches, moutons, oies et poules ; lorsque vous voudrez en labourer une partie, ramenez vos cochons de la forêt pour les y mettre, mais seulement sur un petit morceau à la fois. Le bout du champ n'a pas encore été fauché.



CULTURES DE PRINTEMPS

Au printemps, semez un carré avec des légumineuses et un autre avec de l'orge et de l'avoine pour moisson tardive. À votre orge, mélangez de l'herbe et du trèfle qui pourra être pâturé après la moisson.



RACINES

Divisez la partie réservée aux racines en plusieurs petits carrés et faites-en pousser différentes espèces pour nourrir vos animaux en hiver. Lorsque vous les avez arrachées et mises en silo ou à la cave, mettez-y vos cochons.

BOIS

Si vous avez un peu de bois, exploitez-le comme bois de construction et bois de chauffage, exactement comme vous le faites pour votre domaine. Chaque année, abattez les vieux arbres décomposés et nettoyez le sol avec les cochons. Plantez de nouveaux arbres, des frênes, des mélèzes, des marronniers et des sapins.

LA PARTIE DOMESTIQUE

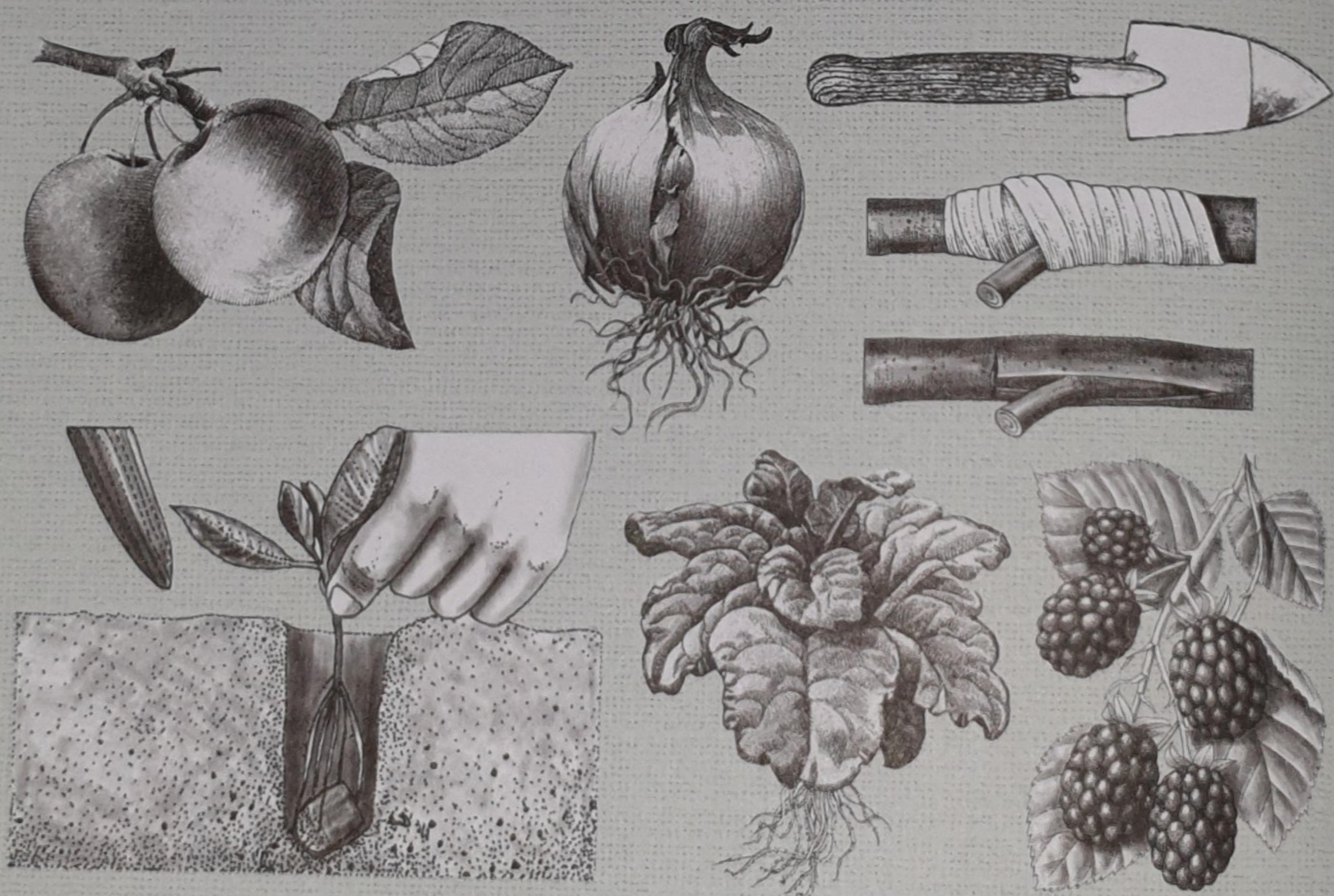
C'est le centre de votre domaine. Autour de la cour se trouvent votre maison, la grange, l'étable et la laiterie. Mettez un cheval dans le paddock, des canards dans l'étang et des abeilles dans le verger, mais soyez sûr d'avoir assez de place pour la culture, essentielle, des légumes et des baies.

CULTURES D'HIVER

Semez du blé et des pommes de terre ou autres tubercules pour moisson prématuée. Quand vous avez ramassé vos pommes de terre, mettez vos moutons sur le carré et laissez-les déterrer les restes, fumer la terre et la labourer pour les légumineuses de l'année suivante.

CHAPITRE DEUX

Produits du jardin



« Nous ne rechignons pas à travailler dur au jardin. Nous laissons chaque chose saisir sa chance et, chaque année, certaines récoltes ne sont pas toujours bonnes, mais au moins avons-nous toujours de quoi manger et nous en savourons chaque bouchée. Si nous devions pulvériser, arroser, poudrer et fumiger autant que les livres nous disent de le faire, nous dépenserions une fortune en produits chimiques et nous n'aurions plus de temps pour le reste. Le fait que nous cultivions une grande diversité de variétés et que nous ne plantions jamais deux fois la même chose sur la même terre, et aussi que nous fumions notre terre avec les déjections de plusieurs animaux semble donner à nos cultures la force de résister à la plupart des parasites et des maladies. Nous faisons parfois appel à un métayer... L'absence de produits artificiels n'est pas pure loufoquerie. Tout simplement, nous voulons cultiver notre nourriture sans frais. Si nous dépensons de l'argent pour acheter des engrains artificiels, nous ne respectons pas notre choix. Nous nous apercevons également que nos aliments ont bien meilleur goût lorsqu'ils sont cultivés naturellement qu'à l'aide d'engrais artificiels. »

John Seymour *Fat of the Land* 1961

Le jardin nourricier

Dans mon enfance le jardin campagnard était un mélange de légumes, de fleurs, de baies, de fruits (ah ! ces reines-claudes), et très souvent de lapins sauvages, presque toujours d'un coq, parfois de pigeons et aussi de furets. C'était vraiment un endroit charmant. Aujourd'hui, hélas, il a disparu pour faire place à l'un de ces inutiles gazons veloutés, à des plates-bandes idiotes et à des plantes increvables, mais évidemment le propriétaire doit faire comme ses voisins !

Quel que soit l'espace dont vous disposez, aussi petit soit-il, il vous faut seulement être déterminé à abandonner votre pelouse et vos plates-bandes qui le gâchent pour adopter un programme de rotation planifiée des cultures pour que chaque centimètre carré de votre jardin devienne une unité de production. Vous économiserez de l'argent, les produits obtenus seront frais et votre jardin sera un bel exemple d'un idéal disparu : le potager d'antan. Mais comment reconstituer aujourd'hui cet ancien jardin de campagne qui était l'un des endroits les plus fertiles sur cette Terre ?

Le mieux est de diviser notre jardin en six parties, sept si nous tenons vraiment à nous asseoir sur un petit gazon au milieu des fleurs. L'une des astuces consiste à utiliser des végétaux alimentaires vivaces pour créer des « haies » afin de diviser le jardin en parcelles. Elles perdurent d'une année sur l'autre, ce qui offre un abri pour l'hiver aux insectes utiles, ainsi qu'une protection contre le vent et le climat. Les végétaux utilisables à cette fin sont, entre autres, les asperges, les artichauts, les radis noirs, la rhubarbe et bon nombre de petits fruits, dont les framboises. Vous éviterez les grands espaces ouverts qui favorisent la propagation des maladies. Néanmoins, vous éviterez également d'avoir un jardin propice à la claustrophobie dans lequel vous ne pourriez pas manœuvrer votre rotoculteur avec aisance pour vos plantations de printemps. Les grands arbres tels les fruitiers doivent être intégrés au verger et séparés des autres cultures, car ils produisent de l'ombre et stérilisent une grande superficie de terrain. Bien sûr, les fruitiers en espalier peuvent constituer d'excellentes « haies » très productives pour délimiter vos différents espaces cultivés.

Nos six parties peuvent être utilisées dans le cadre d'une rotation de six cultures qui empêchera pommes de terre et crucifères de pousser trop souvent dans la même position. Chaque culture annuelle est appelée « sole ». Les six cultures annuelles que j'utilise sont les suivantes :

Pommes de terre (quel joli mot !)

Légumineuses

Crucifères (choux, brocolis, navets, et ainsi de suite)

Cucurbitacées telles que le maïs sucré, les citrouilles et les concombres

Salades et cultures dérobées, oignons, échalotes

Tubercules (carottes, betteraves champêtres, parnais, betteraves, céleri, etc.)

Chauler

Si votre terre est acide, vous devrez la chauler. Vous pouvez aisément contrôler l'acidité du sol en interrogeant vos voisins ou en achetant chez un horticulteur ou une jardinerie un test très simple à effectuer. Vous devriez chauler avant la sole des pois et haricots. Pois et haricots adorent la chaux et les choux qui leur succéderont profiteront grandement de ce qui en restera. Et la chaux aura beaucoup plus de temps pour combattre la maladie des choux si elle est en terre quelques mois avant que les choux ne soient plantés.

Fumage

Si vous possédez du fumier – et j'espère bien que vous en avez – si vous avez du compost, répandez-le abondamment sur pommes de terre. Elles en profiteront énormément. En fait, sur fumier, votre récolte de pommes de terre serait assez maigre, revanche, il est préférable de ne pas mettre de fumier sur la sole de racines, car les carottes et les raves ont tendance à fourcher dans le fumier frais. Et il vaut mieux ne pas mettre de fumier sur la sole de pois et des haricots parce que vous aurez déjà chaulé et que chauler et fumier ne vont pas tellement bien ensemble la même année.

Paillage

C'est assez avantageux de mettre un épais matelas de paille, de foin ou d'autres végétaux sur le sol entre les choux, mais seulement après avoir sarclé deux ou trois fois pour enlever les mauvaises herbes. Si vous faites votre paillage avant d'avoir enlevé les mauvaises herbes, celles-ci vont tout simplement pousser à travers le paillage et vous aurez alors des difficultés pour sarcler.

Le jardinage bio

Le but du jardinage biologique devrait être de répandre le plus d'humus possible sur sa terre : fumier, compost, algues, feuilles mortes, vieux foin, orties, herbe fauchée sur les talus de routes, peu près tout ce qui est d'origine animale ou végétale. Faites-en du compost avant de le mettre sur votre terre ou mettez-le tel quel. Si vous l'enterrez, enterrez-le bien. Si vous le laissez à la surface, les vers de terre feront le travail à votre place.

VALEURS EN POUR CENT DES ENGRAIS BIO

	Azote	Phosphore	Potasse	Calcium
Fumier de ferme courant	0,64	0,23	0,32	néant
Pur fumier de cochon	0,48	0,58	0,36	néant
Pur fumier de vache	0,44	0,12	0,04	néant
Compost	0,50	0,27	0,81	néant*
Litière de tourbe*	4,40	1,90	1,90	2,20
Litière de paille	0,80	0,55	0,48	néant
Fumier de basse-cour frais	1,66	0,91	0,48	néant
Fumier de pigeons	5,84	2,10	1,77	néant

*Sans adjonction de chaux

Si vous n'avez pas de bêtes, et que vous voulez vraiment avoir un jardin fertile, vous devrez vous procurer une matière organique, ou un engrangement chimique si vous n'avez pas l'esprit écolo. Moi-même, j'entretenis mon jardin avec le fumier de mon bétail qui mange l'herbe, le foin et d'autres cultures qui poussent sur le reste du domaine. Certains prétendus écolos affirment à grands cris qu'un jardin produit assez de compost pour se suffire à lui-même. Très bien, qu'ils essayent ! Donnez-leur un bout de terrain, laissez-les cultiver ce qu'ils veulent et puis constatez le compost que cela donne. Pas beaucoup en vérité.

Il est vrai que les plantes à racines profondes comme la luzerne font beaucoup de bien à la terre en ramenant à la surface des minéraux aussi bien que des phosphates ou de la potasse. Les arbres le font encore mieux. Mais un pâturage ou un verger ne peuvent être utilisés comme potager.



Évidemment, si vos eaux usées aboutissent d'une manière ou d'une autre dans le sol de votre jardin, vous comblez ainsi une grande partie de vos plantes en éléments nutritifs. Autrefois, les égouts des fermes finissaient toujours dans le jardin ; les égouts se déversaient dans une fosse à purin dont le contenu était enterré dans le jardin. L'incroyable fertilité de ces jardins d'un autre âge provenait du fait que les habitants, tout en mangeant leurs propres légumes, consommaient également d'autres ali-

ments qu'ils se procuraient en dehors de la ferme, et que pour finir tout aboutissait sous forme d'excréments dans la terre du jardin.

Mais si, chaque année, vous tirez de nombreux produits d'terrain, que vous les vendez ou les mangez vous-même sans rien faire des déchets, et que vous n'achetez aucun engrangement artificiel ni aucun fumier pour les redonner à la terre, vous épuiserez rapidement votre sol.

LES OUTILS DE JARDINAGE

1 Binette hollandaise, que l'on utilisera à reculons pour effacer les traces de pas sur le sol. 2 Binette, que l'on tire également ; plus rapide à manier, elle va plus en profondeur et supprime les mauvaises herbes rebelles. 3 Pioche, excellent outil pour trancher les racines des arbres. 4 Bêche, essentielle pour retourner la terre et étaler le fumier ; à garder toujours propre. 5 Fourche, pour ameublir la terre rapidement sans la retourner, pour incorporer du fumier ou du compost sur les premiers centimètres et pour extraire les racines des herbes rampantes, parfait pour récolter les pommes de terre. 6 Pulvérisateur (à pression) à dos, indispensable pour les grandes superficies. 7 Sécateur ; plus rapide et plus maniable qu'une serpette pour tailler, il sert également à couper les os du cou du poulet lorsque vous les videz. 8 Transplantoir, pour le repiquage. 9 Serpette. 10 Plantoir ; vous pouvez le fabriquer en taillant en pointe un manche de bêche ou de fourche cassé, pour préparer le repiquage des jeunes plants. 11 Cordeau de jardin, en bois ou en fer, pour l'alignement des semis. 12 Corde de jardin : utilisez plutôt une cordelette qui ne s'emmêle pas comme la ficelle. 13 Arrosoir, de préférence de bonne contenance et en acier galvanisé. 14 Râteau ; choisissez-le plutôt large et en acier afin d'obtenir un lit lisse et régulier, et bien recouvrir les semis. 15 Semoir de précision, qui capture chaque graine et la dépose à distance régulière de la précédente ; il permet au maraîcher d'économiser des graines et d'éviter l'éclaircissement des semis.



Il est très important que votre jardin soit bien drainé, et il est aussi préférable que la terre alentour ne soit pas trop lourde. Une terre moyennement grasse et bien drainée est idéale mais un sol sablonneux est aussi très bon à condition que vous le fumiez abondamment. Un terrain argileux est difficile à travailler mais se prêtera bien à la culture des crucifères. Et, quelle que soit la composition de votre terre vous ne lui donnerez jamais assez de fumier, de terreau ou d'autres matières formant l'humus.

Engrais vert

Les engrais vert sont des cultures destinées à être enfouies dans le sol, à la bêche, en labourant ou simplement en les laissant sur le sol. Cette dernière méthode est aussi appelée le « paillage ». La culture va se décomposer et les vers de terre travaillant inlassablement vont l'enfouir dans la terre. Si vous enterrez une culture, vous devriez le faire au plus tard trois semaines avant de semer votre prochaine culture par-dessus. Sinon le seul autre moyen consiste à ajouter de l'azote pour aider l'engrais vert à se décomposer sans qu'il appauvrisse la terre.

Il améliore la qualité du sol, car les végétaux se transforment en humus. Toutefois, la quantité d'humus produite par une grande culture d'engrais vert reste bien inférieure à ce que vous pourriez imaginer, mais le grand avantage de ces cultures est qu'elles utilisent l'azote disponible dans le sol. Une terre sans couvert végétal perd son azote, qui repart dans l'atmosphère, alors qu'un engrais vert le retient et ne le libère que lorsqu'il s'est décomposé, à un moment où la culture suivante est prête à en profiter.

Le but d'un bon jardinier devrait être d'avoir le plus possible de terre couverte de végétation. Un sol nu est un anathème, sauf s'il l'est provisoirement et pour une raison valable. Le vieux concept de jardinage qui veut que l'on « retourne la terre en profondeur pendant l'hiver pour y laisser pénétrer les gelées hivernales » ne doit pas nous empêcher de laisser la terre se recouvrir d'un tapis de végétation après la récolte – un tapis vert que l'on pourra destiner au compostage avant qu'il ne soit trop envahissant et avant de retourner la terre. L'astuce consiste ici à laisser de larges plaques (environ 30 cm²) qui vieilliront bien sans pour autant s'éroder. Un sol traité de cette façon en janvier sera tout à fait prêt à recevoir le rotoculteur et les premières semences en mars. Si vous pouvez effectuer deux à trois passages par temps sec par intervalles d'une semaine, vous garantirez l'absence de mauvaises herbes sur votre lit de semis.

Utiliser les mauvaises herbes

Même les mauvaises herbes peuvent servir d'engrais vert. Si vous en avez, arrachez-les et laissez-les se décomposer soit à la surface de la terre, soit dans la terre. Mais ne les laissez pas monter en graine car : « une année de graines donne sept ans de mauvaises graines ». Toutes les cultures d'engrais vert doivent être coupées ou arrachées à l'époque de la floraison, ou même avant, lorsque les plants sont jeunes, tendres et riches en protéines.

Considérez plutôt vos mauvaises herbes comme des amies à condition que vous puissiez en garder le contrôle. Toutefois, vous ne devez à aucun prix tolérer les herbes vivaces qui vivent plus de deux ans. Elles vous envahiront si vous ne les exterminez pas. Je ferai une exception pour les orties et les fougères. Vous pouvez même en cultiver, les couper et les mettre sur votre compost.

Planter de l'engrais vert

Les cultures d'engrais vert sont divisées en cultures de printemps et d'automne, ainsi qu'en légumineuses et non-légumineuses. Ceux qui n'ont qu'un petit jardin préféreront les cultures d'automne pour la bonne raison qu'en été ils utiliseront le moindre recoin de leur jardin pour cultiver des légumes comestibles. Enfin, les légumineuses sont un meilleur engrais grâce aux bactéries nitrifiantes (qui fixent l'azote), qui vivent dans les nodosités de leurs racines. L'azote demeurera dans le sol lorsqu'elles se décomposeront.

Seigle

Le seigle est sans doute la meilleure culture d'engrais vert d'automne. On peut le semer après avoir arraché les pommes de terre nouvelles, à raison de 70 g par mètre carré. Recouvrez de terre les graines avec un râteau, laissez-les pousser l'hiver et, au printemps, enterrez-les. Vous pouvez planter du seigle comme engrais vert jusqu'en octobre, mais, votre récolte ne sera pas aussi abondante.

Consoude

La consoude est une plante vivace idéale comme engrais vert ou comme compost. Au printemps plantez des griffes (parties de racines) de consoude à 0,60 cm d'intervalle dans un terrain très propre et laissez-les grandir. Les racines vont pousser dans le sol aussi loin qu'elles le pourront et y rester une dizaine d'années, produisant une grande quantité d'azote, de potasse, de phosphate et également d'autres minéraux. Il a été possible d'obtenir 30 t d'engrais vert par demi-hectare, mais sans doute après un fumage intensif. Cependant, vous obtiendrez certainement 20 t par demi-hectare, ce qui correspond à 2 t de bon compost.

Autres engrais verts ou compost

Les vesces sont doublement précieuses, car ce sont des légumineuses et en plus des cultures d'automne. On peut les semer entre les mois d'août et d'octobre et les enterrer le printemps suivant. Comme culture de printemps, on peut les semer dans le courant de la saison et les enterrer lorsqu'elles sont en fleur. La moutarde est très utilisée comme engrais vert ; on la sème après avoir arraché les pommes de terre nouvelles. Préparez un lit de semences assez fin, semez à la volée et recouvrez de terre les graines. Enterrez les plants dès que les premières fleurs apparaissent. Les graines de trèfle rouge sont assez chères, mais c'est une légumineuse très riche en azote que l'on peut semer après les pommes de terre nouvelles et enterrer en automne. Et si vous en plantez au printemps pour avoir des graines, vous n'aurez pas besoin d'en acheter. Le lupin est une très grande légumineuse. Semez à un intervalle de 15 cm, soit au printemps, soit au début de l'été. Là aussi, vous pouvez conserver vos propres graines. Le *Tagetes minuta* est une sorte de souci géant et il alimentera votre compost. Il atteint 3 m de haut et a deux effets merveilleux : il anéantit les vers blancs et exterminate le sureau et le lisier. Dans une certaine mesure, il éliminera également le chiendent, ce fléau des jardins. Il est bien sûr trop grand pour être enterré tel quel et il faut donc le couper et le mettre sur le compost. Les tournesols fournissent un matériel volumineux pour le compost. On les sème au printemps à 1 cm de profondeur et à un intervalle de 30 cm ; on les coupe lorsqu'ils sont en fleur.

Le lit de semences grossier

Lorsque de gentils étudiants nous font face, en demi-cercle, prêts à mordre dans quelque sujet concret et physique, nous adorons leur demander : « Comment prépareriez-vous un lit de semences grossier ? » Nous obtenons souvent pour toute réponse une déconcertation générale, suivie de : « Qu'est-ce qu'un lit de semences grossier ? »

Un lit de semences grossier est une méthode intensive et efficace permettant de produire des légumes dans un espace restreint – en particulier si vous souhaitez que vos cultures résistent à la sécheresse et se développent vigoureusement. Ce concept semble avoir germé en Californie, du moins c'est là que je l'ai observé pour la première fois. Cette technique est idéale pour celui qui ne dispose que d'un espace réduit.

L'essentiel consiste à comprendre comment créer ce lit. Puis à apprendre comment en tirer le meilleur. Le principe du système de lit grossier repose sur trois étapes simples :

1. Formez une couche de surface très fertile, épaisse et bien irriguée, en y étalant beaucoup de bon compost afin que les racines soient fortes et résistent à la sécheresse.
2. Travaillez votre parcelle en commençant par les bords, sans être obligé de marcher sur la terre. Un lit grossier ne doit pas faire plus de 1,50 m de large – il peut même être encore plus étroit chez ceux qui ont les bras courts ! Ainsi, vous pourrez effectuer semis et plantations par le côté.
3. Plantez vos légumes avec un faible espacement afin d'éviter la contrainte du désherbage (beaucoup d'entre vous devront le faire à la main).

Délimitation

Commencez par délimiter l'espace que vous avez choisi pour installer votre lit. Il peut s'agir d'une terre d'herbage ou encore d'un espace déjà cultivé adapté à ce que vous voulez faire (peut-être même un espace spécialement aménagé au sein d'un jardin urbain). Cet espace peut mesurer 1,50 m de large sur 6 m de long. On observera que le lit grossier est un excellent moyen de transformer une vieille pelouse en potager flambant neuf – la fibre de coco est bien retournée entre deux « bêchées » (profondeur d'un fer de bêche, soit environ 22 cm) où elle va ensuite se décomposer.

Si votre lit mesure 1,50 m de large, vous commencerez par délimiter, disons, six largeurs en utilisant une corde de jardin ou une planche bien droite pour vous guider. Avant de commencer, munissez-vous d'une vieille bâche en plastique ou de vieux morceaux de contreplaqué afin d'y déposer les premières plaques de la première rangée. Après avoir découpé la terre, dégarez la première ligne.

À présent, revenez à votre point de départ et creusez la seconde bêchée de terre. Ne vous inquiétez pas si elle contient un peu de sous-sol. En ramenant un peu de sous-sol en surface, vous pourrez le mélanger au compost. Et au fil de la maturation de votre lit grossier, vous retournez régulièrement les 45 premiers centimètres de terre pour créer une large couche de terre de surface fertile pour vos plantations.

Après avoir achevé votre première tranchée, étalez à la fourche une couche de 5 à 8 cm de bon fumier tout au fond avant de retourner la motte suivante.

Si vous n'avez pas assez de fumier, pas de panique, votre lit travaillera quand même, mais le fumier constitue un magnifique réservoir d'humidité pour vos plantes pendant la période sèche. Donnez quelques coups de bêche sur les mottes si elles sont trop compactes et trop irrégulières pour combler la tranchée.

Poursuivez ainsi jusqu'à la dernière tranchée. Cela fait, vous réintégrerez la fibre de coco, puis la terre de la toute première tranchée que vous aviez déposées sur la bâche ou le contreplaqué. Bingo : vous venez de réaliser votre lit grossier.

Ce processus peut être ardu, en particulier si vous travailliez une terre jamais cultivée auparavant. Notre jardin irlandais est bourré d'énormes pierres, bien cachées en sous-sol pour la plupart. Vous devrez être prêt à affronter ce genre de surprises. Gardez votre brouette à proximité, une pioche aussi et une bonne vieille barre de fer.

Prévoyez également de rencontrer les racines des grands arbres situés à plusieurs mètres de là. Lorsque vous voulez dégager des racines ou des pierres, tenez le manche de la bêche à deux mains. Vous pourrez ainsi utiliser le mouvement de levier de la bêche pour couper les racines ou libérer les pierres sans vous blesser aux mains. C'est un outil utile, croyez-moi.

Ne vous étonnez pas si votre lit grossier est surélevé de 22 cm au-dessus du jardin ! C'est tout à fait normal puisque l'effet de « l'empilement » est bénéfique pour l'utilisation du lit. Bien sûr, c'est ce qui se produit pour tous les sols qui ont été travaillés et on observera un affaissement considérable sous l'effet de la pluie et des intempéries.

Réaliser les bordures

L'un des éléments qui augmente l'efficacité d'un lit de semences grossier est l'ajout d'une bonne bordure après que le lit a été créé. J'aime utiliser de larges dalles, mais vous pouvez tout aussi bien utiliser de vieux dormants ou du bois, ou tout autre matériau similaire. Placez les dalles par-dessus des feuilles de plastique pour construction (vous pourrez facilement vous en procurer chez le quincaillier local) qui empêcheront les mauvaises herbes de se faufiler entre les dalles. Non seulement cette bordure solide vous permettra de cultiver et de récolter les produits de votre lit plus facilement, mais vous pourrez également y appuyer vos équipements lourds sans perturber le lit. Ce procédé apporte d'autres avantages :

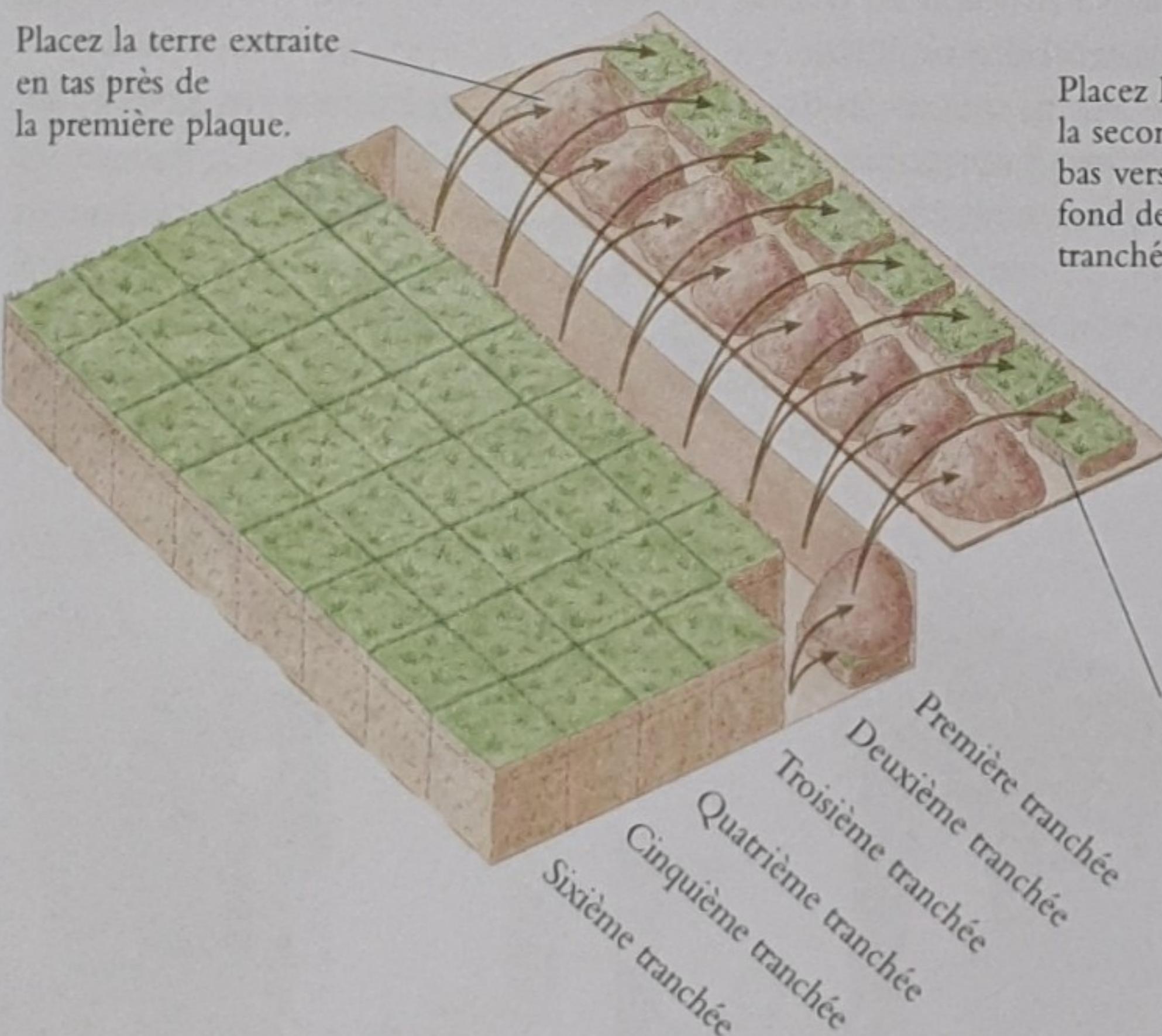
1. Les eaux de pluie sont récupérées de chaque côté du lit par la bordure, ce qui double le volume réel des pluies estivales dans la zone cultivée.
2. Il permet d'éviter l'invasion des herbes rampantes sur les côtés.
3. Le béton chaud est un parfait répulsif pour les limaces (en particulier si vous y dispersez régulièrement un peu de sel ou de cendres) qui errent toujours dans les jardins en quête de leur prochain repas.
4. Étonnante, la capacité naturelle des dalles à absorber la chaleur pendant la journée permet de résister au gel et de maintenir une température plus douce pendant la nuit. Cette caractéristique m'a efficacement servi pour protéger du gel quelques jeunes arbres comme les noyers en plaçant deux gros blocs de béton (22 cm) de chaque côté du jeune arbre. Ils lui évitent d'être endommagé par les enfants et par les animaux !

CREUSER UN LIT GROSSIER



1 Tout d'abord, délimitez votre lit. Portez tout votre poids sur une bêche bien affûtée afin de tracer deux lignes parallèles sur toute la longueur de la première rangée de la parcelle avant de commencer à creuser.

Placez la terre extraite en tas près de la première plaque.



2 Les lignes « pré découpées » doivent être espacées d'environ 30 cm afin de vous permettre de soulever des plaques carrées de terre d'environ 15 cm d'épaisseur. Dégagez les racines des mauvaises herbes comme les orties ou les chardons.

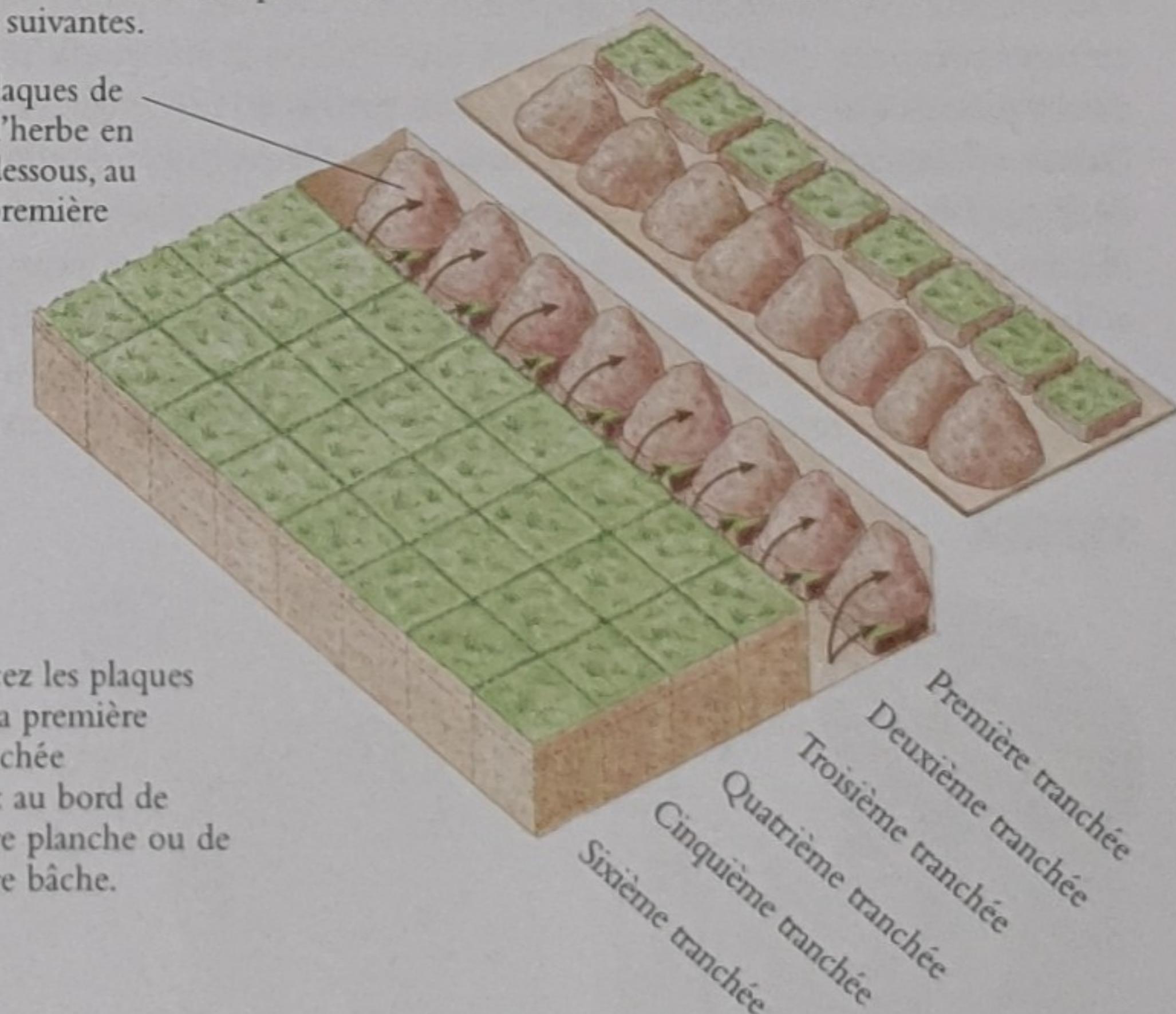
Placez les plaques de la seconde, l'herbe en bas vers le dessous, au fond de la première tranchée.

Placez les plaques de la première tranchée tout au bord de votre planche ou de votre bâche.

3 Placez cette terre (la première « bêchée ») en ligne sur la bâche ou la planche que vous avez placée au bord de votre parcelle.

Commencez la ligne tout au bord de la planche afin de laisser suffisamment de place aux bêchées suivantes.

4 Lorsque vous avez extrait la première couche supérieure de terre (la « bêchée » de surface) continuez à creuser la tranchée en extrayant une nouvelle bêchée. Placez-la sur la planche, près de celle de surface.



5 Lorsque toute la terre de la première tranchée a été extraite, recommencez la procédure pour la seconde tranchée. Les plaques de terre extraites de la seconde tranchée iront, côté herbe dessous, au fond de la tranchée déjà creusée.

6 La seconde tranchée s'achève en extrayant la suivante de terre et en la retournant sur la plaque inversée au fond de la première tranchée. Dégagez les grosses pierres (il vous faudra peut-être une pioche) et placez-les dans la brouette.

7 Poursuivez pour chaque rangée, plaques et terre extraites retournées dans chaque tranchée précédente. Ajoutez de la fumure sous chaque plaque pour obtenir un meilleur résultat.

8 Enfin, prenez les plaques de la première rangée et inversez-les dans la dernière tranchée. Recouvrez-les de la terre de la première tranchée. Votre lit est terminé.

Utiliser le lit de semences grossier

Laissez reposer votre lit au moins une semaine avant de commencer les semis (en fonction, bien sûr, de la période de l'année). Retournez la couche supérieure et assouplissez-la à la fourche ou au râteau. Idéalement, vous rajouterez un bon compost dans la couche de surface si elle contient une forte proportion de sous-sol. Si vous ne le faites pas, votre germination risque d'être mauvaise.

Vous pouvez éviter ce risque en repiquant des jeunes pousses, ce qui, de mon point de vue, est la meilleure approche. Vous constaterez que les variétés telles que les oignons, les laitues, le maïs sucré, les concombres, les courges et autres fraises s'épanouissent, tout comme les crucifères. Toutefois, les légumes comme les carottes et les betteraves devront y être directement semées.

Semer et planter

On dit de certaines personnes qu'elles ont « les doigts verts », ce qui signifie que tout ce qu'elles plantent pousse. J'ai plutôt l'impression que ce mystérieux pouvoir n'est qu'un mélange de bon sens et de sympathie. Sympathie envers cette nouvelle vie que vous aidez à prendre forme. Car, après tout, de quoi a donc besoin une graine ? D'humidité, de chaleur et d'un sol suffisamment friable pour que ses pousses puissent grandir vers le haut et ses racines vers le bas. Le sol doit être en contact étroit avec la graine et il ne devrait pas y avoir trop d'espace entre la graine et la lumière, car la croissance de la plante dépend de l'énergie solaire accumulée dans les feuilles par photosynthèse. Cette énergie intervient lorsque celle emmagasinée dans la graine est épuisée et contribue à protéger la plante contre ses ennemis.

Les exigences des plantes sont multiples, naturellement, mais sans entrer dans le détail, il y a deux manières de planter des légumes. La première consiste à semer la graine directement dans la terre à l'emplacement réservé à sa croissance. Et la seconde à semer la graine ailleurs et plus tard à la repiquer. Et il y a même des cas où l'on repique un plant de l'endroit où on avait semé la graine dans un autre lit de semences pour le laisser pousser encore un peu avant de le repiquer enfin à son emplacement définitif. Ce procédé, apparemment laborieux et long, se justifie pour deux raisons.

D'abord, lorsque vous faites pousser les graines en semis de couche, leur emplacement en pleine terre reste disponible pour des cultures précoce. Ainsi, pratiquement tous les choux, poireaux et autres plantes qui poussent en automne et parfois en partie durant l'hiver, n'occupent que très peu de terre durant la première moitié de l'été. Nous ne les mettons en terre que lorsque la place a été libérée par des cultures précoce comme les pommes de terre nouvelles ou les petits pois, et nous obtenons ainsi deux récoltes par année sur le même terrain. La deuxième raison en faveur du repiquage c'est de donner un bon départ aux graines. On y parvient en

les mettant dans un lit de semences, mais sous verre ou sous plastique. Cela nous permet de les planter plus tôt et de leur donner un « coup de fouet » initial, ce qui rend donc possible, en dépit de notre climat tempéré, une récolte durant nos brefs étés. Car n'oubliez pas que la plupart de nos légumes ont été développés pour des climats plus chauds que ceux dans lesquels nous les cultivons.

Pots de fibre de coco pressée

Certaines cultures se développent beaucoup mieux si on les met dans des pots avec de la fibre de coco plutôt que dans des germoirs avant de les repiquer. Ce sont des cultures dont les racines n'aiment pas les manipulations. Et lorsque vous plantez votre pot de fibre de coco dans la terre, les racines des jeunes plants se tracent un chemin à travers la fibre de coco sans aucun inconvénient pour la plante. Ce traitement convient spécialement au maïs, aux melons, aux courges et aux autres plantes semi-gélines.

La terre du germeoir

Le genre de terre que vous allez choisir est très important. Si vous utilisez tout simplement de la terre de jardin, elle aura tendance à se craqueler, à se dessécher, et elle contiendra certainement des insectes et des germes de maladies qui risqueront de se multiplier dans l'atmosphère chaude de votre serre. Et vous n'obtiendrez pas de très bons résultats.

Alors, si vous en trouvez et si vous avez les moyens, achetez du terreau pour semis. Les résultats valent la dépense. Ce terreau est parfaitement équilibré et soigneusement stérilisé. Si vous ne pouvez ou ne voulez pas en acheter, vous devrez alors les préparer vous-même.

Les ingrédients de base d'un tel mélange sont en général de l'humus, de la fibre de coco et du sable. Vous pouvez préparer de l'hu-

SEMER



1 Ratissez chaque ligne et utilisez une corde pour tracer une ligne droite. Creusez un petit sillon avec une binette.



2 Semez parcimonieusement les petites graines ; les plus grosses, comme les pois et les haricots, se sèment à intervalles réguliers, généralement indiqués sur l'emballage. Arrosez légèrement.



3 Lorsque vous avez terminé, ratissez toute la planche jusqu'à ce qu'elle soit à nouveau uniforme. Cette couche de surface, qui doit être bien friable, est très importante.



4 Puis piétinez la terre ou tassez-la avec le dos du râteau. Comme cela vos graines seront bien en contact avec la terre.

mus en découpant des mottes de terre dans un très bon pré, en les empilant, l'herbe vers le bas, et en mettant entre deux couches un bon compost ou du fumier. Faites des tas de six couches de 30 cm chacune et laissez reposer de six mois à une année. Il faut ensuite stériliser la glaise. Le mieux est de faire passer de la vapeur au travers. Mettez votre humus dans un récipient ayant des trous dans le fond et placez ce récipient sur une bassine d'eau bouillante. La vapeur stérilisera votre glaise.

Désormais, on remplace la tourbe par de la fibre de coco.

Les proportions d'un terreau type pour caisses ou germoirs sont (en volume) : 2 parts de glaise stérilisée, 1 part de fibre de coco stérilisée et 1 part de sable assez grossier. Pour chaque 25 kg de ce mélange, ajoutez 40 g de superphosphate de chaux et 20 g de craie pilée ou de pierre à chaux pilée.

Mélange type pour les pots (en volume) : 7 parts de glaise stérilisée, 3 parts de fibre de coco stérilisée, 2 parts de sable assez grossier. Pour chaque 25 kg, ajoutez 110 g d'engrais de départ (*voir ci-dessous*), et 21 g de calcaire ou calcaire broyé.

Proportion du mélange-engrais de base (en poids) : 2 parts de farine de sabots et de cornes, 2 parts de superphosphate de chaux, 1 part de sulfate de potassium.

Repiquer

Tout comme les semis, repiquer exige sympathie et bon sens. Imaginez un peu le traumatisme que peut représenter un repiquage pour une plante qui, par nature, était destinée à pousser toute sa vie à la même place. Elle est arrachée du sol et la plus grande partie de la bonne terre à laquelle elle s'était habituée est éloignée de ses racines encore tendres lesquelles sont gravement et inévitablement blessées. Puis elle est placée brutalement dans un sol étranger où en général la plupart de ses racines ne sont pas en contact avec le sol,

ou bien sont entortillées et écrasées. Il est étonnant qu'après un tel traitement les plantes survivent presque toujours et se développent normalement.

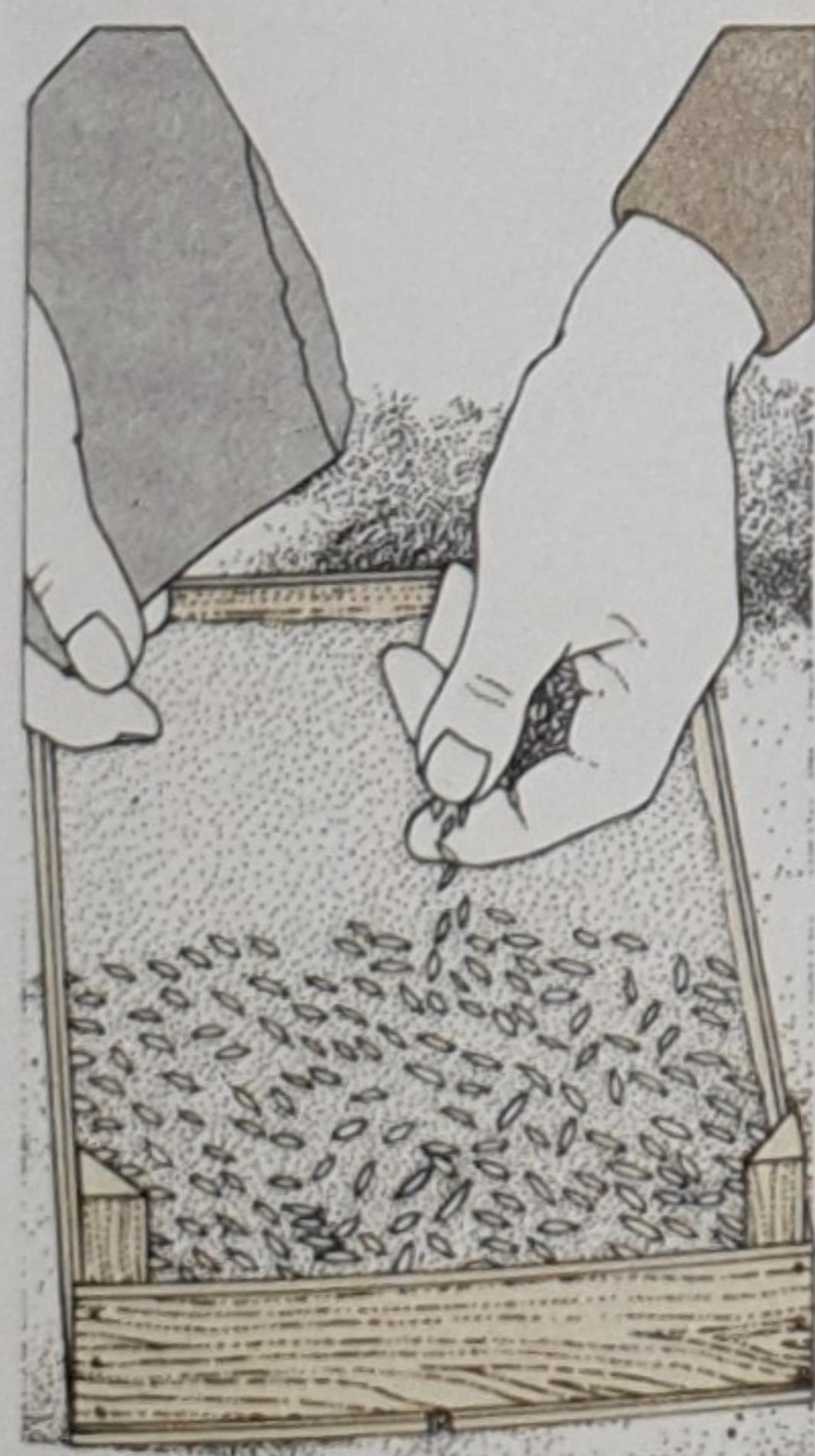
Soulevez vos plants en douceur en vous assurant qu'il reste beaucoup de terre sur leurs racines. Repiquez-les le plus délicatement possible dans un sol friable en prenant soin de bien étaler les racines. Assurez-vous que le sol est bien tassé, mais pas trop pour ne pas abîmer les racines les plus tendres. Puis arrosez-les bien. Un repiquage « inondée » est toujours une bonne idée. Évidemment, si vous devez repiquer des centaines de choux, il vous sera impossible de vous occuper spécialement de chacun. Vous êtes pressé par le temps et obligé de les mettre en terre rapidement, et, dans ces circonstances, il est étonnant de constater que certains réussissent fort bien tandis que d'autres ont beaucoup de déchets.

Mettre en terre

Plantez si possible quand il pleut ou juste avant qu'il pleuve. Pour les grandes plantes, utilisez un transplantoir, pour les petites, un pliant fera l'affaire – un pliant n'est en fait qu'un bout de bois taillé en pointe. Les agriculteurs qui repiquent des milliers de choux marchent d'un pas lent enfonçant le pliant à côté du plant, puis le poussant vers lui pour tasser la terre autour des racines. Attention à ne pas arracher la plante.

Avec des plantes plus grandes ou plus délicates comme les tomates ou les fèves (si vous devez vraiment les repiquer), laissez beaucoup de terre autour des racines et mettez-les dans les trous que vous aurez creusés avec le transplantoir. Puis tassez la terre tout autour. Si vous les avez cultivées en pots, prenez les pots avec vous sur le terrain. Arrosez-les bien et sortez la plante du pot juste avant de la remettre en terre.

PLANTER



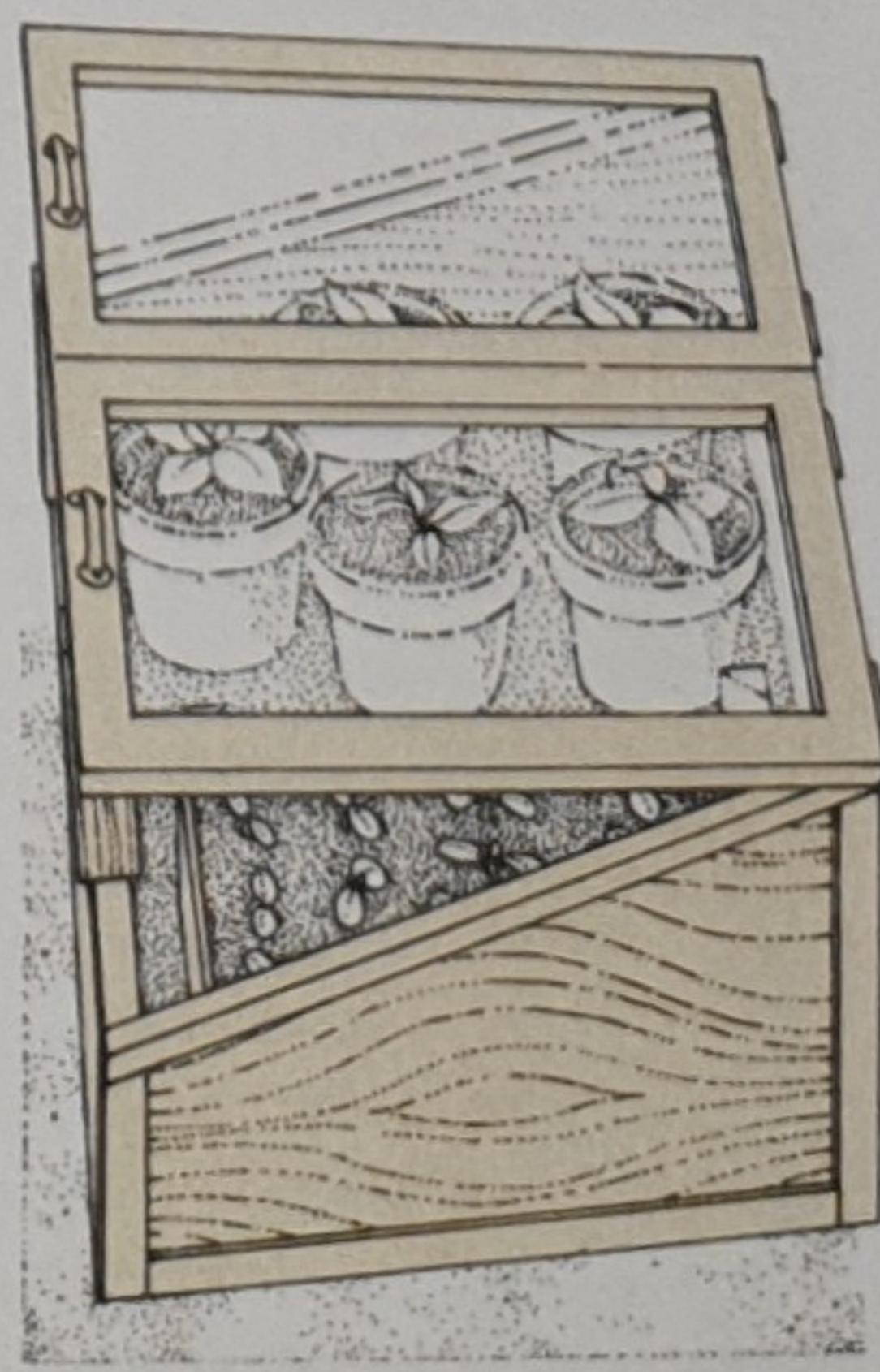
1 Semez serré dans une terrine, ce qui vous permet de cultiver autre chose sur la terre où vous les mettrez plus tard.



2 Vous pouvez aussi semer en pots. Lorsque les pousses grandissent, éclaircissez pour que les racines aient la place de grandir.



3 Lorsque les pousses de votre première caisse sont vraiment les unes sur les autres, repiquez-les chacun séparément dans un pot plus grand.



4 Donnez un bon départ dans la vie à vos semis en les plaçant sous verre, en pots ou en caisses. Leur croissance sera plus rapide qu'à l'air libre.

Cultiver sous châssis

Vous pouvez vous acheter une serre dont l'intérieur ressemble à une fusée en train de se poser sur la Lune, avec un thermostat, des germoirs, des fumigateurs électriques et Dieu sait quels autres engins sophistiqués. Mais si vous achetez ce genre d'appareil, vous allez dépenser une somme d'argent qui vous permettrait, pendant des décennies, d'acheter vos légumes chez le primeur du coin à l'époque de la morte-saison.

Mais la production de légumes en serre ou sous cloche destinées à la vente est un moyen très intelligent et très valable de se procurer la somme d'argent dont toute personne vivant en autarcie doit quand même disposer pour mener à bien ses relations commerciales – certes très limitées – avec le reste de la société. Moi-même j'écris des livres, mon voisin donne des leçons de piano, un autre fait des objets en bois. Et si l'un de vous veut s'assurer ses rentrées d'argent en faisant de la culture en serre, il doit se trouver de très bons ouvrages sur ce sujet fort complexe qui requiert beaucoup de connaissances et d'expérience. De cela dépend le succès ou la faillite.

Mais pour ceux qui n'envisagent pas de faire de la production en serre le poste principal de leur commerce extérieur ou de leur activité lucrative, une serre rudimentaire avec peut-être quelques châssis froids, quelques châssis chauds et quelques cloches suffiront amplement. Vous pouvez acheter une serre toute faite ou la construire vous-même. Souvent la meilleure solution consiste à acheter des cadres vitrés, car il est très possible de construire le châssis soi-même. Voir détails en p. 192-193.

Châssis froids

Si vous montez quatre petits murs et que vous mettez dessus un morceau de verre incliné vers le soleil, vous avez un châssis de couche. Les murs peuvent être en bois, en brique, en béton ou en terre. Le verre doit être posé dans un cadre en bois pour qu'on puisse le lever ou le baisser facilement. Ces châssis de couche sont très bien pour hâter la maturation des laitues et des choux précoces, pour cultiver des concombres vers la fin de l'été, ou pour les melons et bien d'autres choses encore. Mais pour les tomates, la plupart de ces châssis sont trop bas.

Châssis chauds

Très utilisés par les maraîchers français, ces châssis sont un moyen intelligent et économique d'accélérer la croissance des plantes, mais ils requièrent une bonne dose de savoir-faire. D'abord, vous devez faire une couche chaude. C'est une couche de fumier ou de compost partiellement décomposé. Le meilleur se compose de crottin de cheval mélangé à de la paille, puis à des feuilles mortes ou du compost pour qu'il ne devienne pas trop chaud. Retournez-le plusieurs fois jusqu'à ce que la première très forte chaleur de fermentation se soit dégagée, ainsi que l'odeur très caractéristique de l'ammoniac ; puis étalez le tout au fond d'un châssis avec une bonne couche de terre par-dessus. Tout est parfait si vous avez 75 cm de fumier recouvert de 30 cm de terre. On semera lorsque la température est descendue à 27 °C. Vous pouvez aussi repiquer des pousses dans un tel châssis. Évidemment, vous le ferez à la fin de l'hiver ou au début du printemps et ainsi, au fur et à mesure que votre châssis se refroidit, le printemps avance et la chaleur du soleil remplacera peu à peu celle du

fumier, qui sera refroidi au moment où vous n'en aurez plus besoin. Vous disposerez alors d'un bon fumier de cheval.

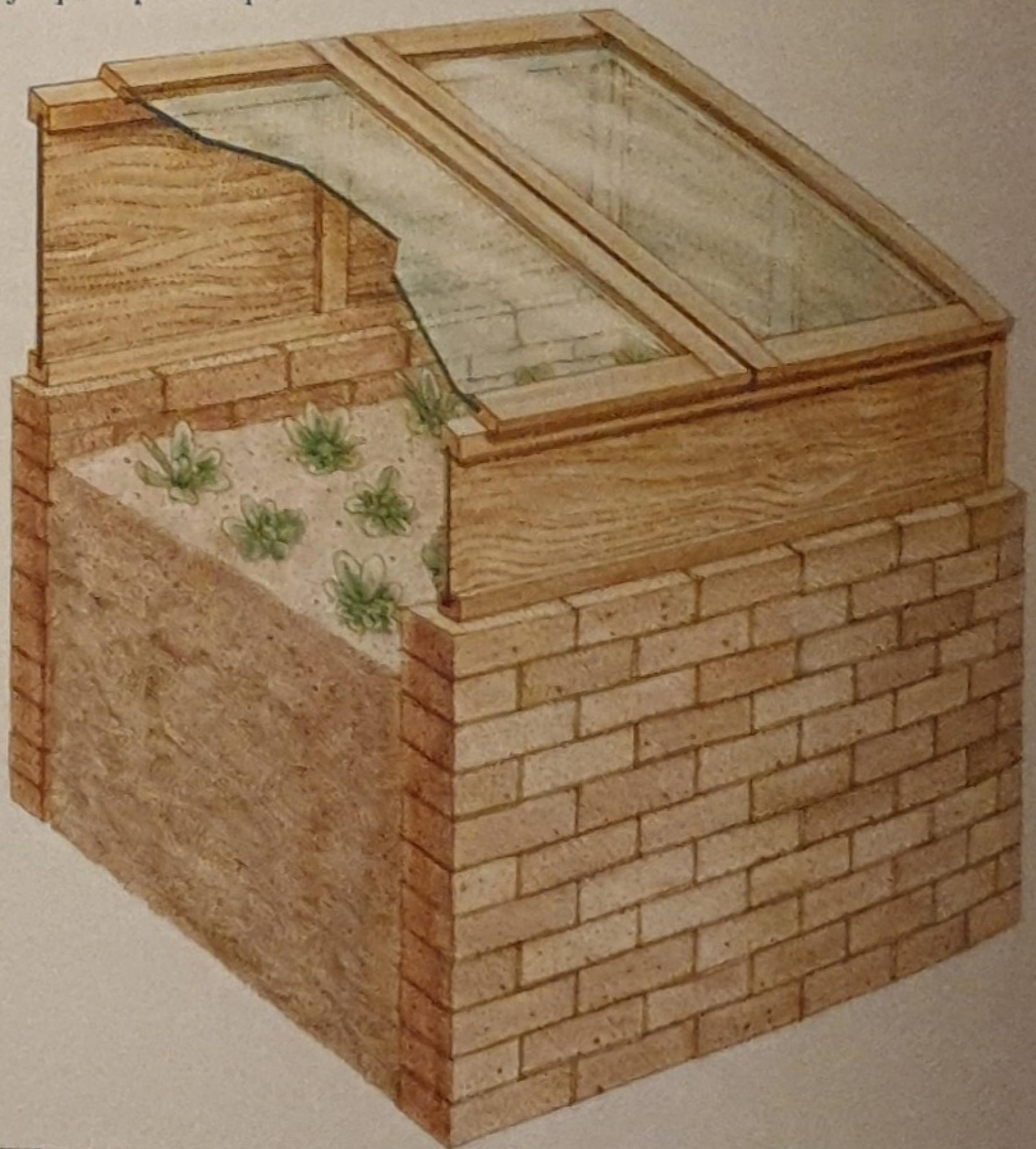
La culture en châssis chauds n'est pas aussi simple qu'il paraît, mais si vous vous y prenez bien, c'est très efficace. Il est d'ailleurs bien regrettable qu'elle ne soit pas plus répandue. Mais peut-être qu'on y reviendra avec l'augmentation constante du coût du chauffage pour les serres courantes. Évidemment, vous devez d'abord trouver un cheval. Mais, à défaut, un bon compost fera aussi l'affaire.

Cloches

Les toutes premières cloches en verre étaient très utilisées en France. Elles étaient simplement posées sur les plantes dont on désirait accélérer la croissance. Elles furent remplacées par des tentes ou par des éléments en verre mis bout à bout pour former de longs tunnels. Ces systèmes coûtent beaucoup moins cher, ce qui est un avantage non négligeable, car, si vous êtes aussi maladroits que moi, votre carrière d'exploitant de culture sous cloches

CHÂSSIS CHAUD

Une épaisse couche de fumier en décomposition ou de compost recouverte de terre dégagera assez de chaleur du début de l'hiver jusqu'au printemps.



TERRINE

Une boîte en carton peinte en noir absorbe la chaleur du soleil et favorise la germination.



VOILE DE FORÇAGE

Une feuille de plastique transparent favorise la germination et hâte la maturation.

